

LES

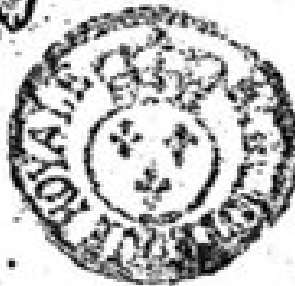
OEUVRES DE

MES-DAMES DES RO-  
CHES DE POETIERS  
MERE ET FILLE.

SECONDE EDITION,

Y. 4738.<sup>p</sup>  
A

*Corrigee & augmentee de la Tragi-comedie de  
Tobie & autres ceuvres poetiques.*



A PARIS,

Pour Abel l'Angelier, tenant sa boutique:  
au premier pillier de la grande  
salle du Palais.

M. C. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

# Les Œuvres de Mesdames Des Roches (1578)

Catherine Des Roches, Madeleine Des Roches



Abel L'Angelier, Paris, 1579

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

# TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

---

[Epistre aux dames](#)

[Epistre à ma fille](#)

[Extrait du Privilège du Roy.](#)

[Au Roy.](#)

Les Œuvres de M. des Roches de Poitiers

[Ode 1](#)

[Ode 2](#)

[Ode 3](#)

[Ode 4](#)

[Ode 5](#)

[Ode 6](#)

[Ode 7](#)

[Ode 8](#)

[Ode 9](#)

[Sonnet 1](#)

[Sonnet 2](#)

[Sonnet 3](#)

[Sonnet 4](#)

[Sonnet 5](#)

[Sonnet 6](#)

[Sonnet 7](#)

[Sonnet 8](#)

[Sonnet 9](#)

[Sonnet 10](#)

[Sonnet 11](#)

[Sonnet 12](#)

[Sonnet 13](#)

[Sonnet 14](#)

[Sonnet 15](#)

[Sonnet 16](#)

[Sonnet 17](#)

[Sonnet 18](#)

[Sonnet 19](#)

[Sonnet 20](#)

[Sonnet 21](#)

[Sonnet 22](#)

[Sonnet 23](#)

[Sonnet 24](#)

[Sonnet 25](#)

[Sonnet 26](#)

[Sonnet 27](#)

[Sonnet 28](#)

[Sonnet 29](#)

[Sonnet 30](#)

[Sonnet 31](#)

[Sonnet 32](#)

[Sonnet 33](#)

[Sonnet 34](#)

[Sonnet 35](#)

[Sonnet 36](#)

[Epitaphe de feu maistre François Eboissard seigneur de la Villee son mari](#)

[Epitaphe de feu monsieur le Comte de Brissac](#)

[Epitaphe de feu monsieur le Baron d'Anguervacques](#)

Les Œuvres de M. des Roches de Poitiers la fille

[Epistre à sa Mere](#)

[Dialogue de Vieillesse et Jeunesse](#)

[Dialogue de Vertu & Fortune](#)

[Dialogue de la Main, du Pié & de la Bouche](#)

[Dialogue de la Pauvreté et de la Faim](#)

[Dialogue d'Amour, de Beauté et de Physis](#)

## Dialogue de Sincero & de Charite

### Sonnets de Sincero à Charite

Madame, voz beautez si parfaitement belles  
Las je suis mort en moy, mais c'est pour vivre en vous  
Honneur de mes pensers, honneur de mes propos  
Bouche dont la douceur m'enchantement  
Penser qui m'es plus doux, que les fleurs à l'Abeille  
Ô que j'ayme voz yeux doux tirans de ma vie  
Prin-temps aporte fleurs, dont la riche peinture  
Vrayment je reprendrois vostre œil de trahison  
Ma nef au gré des vens dedans l'onde poussee  
Belle plustost les eaux enflameront la terre  
Ce qui me rend pour vous le cueur tant allumé  
Je confesse vrayement que l'Amour sçait bien peindre

### Chanson

#### Autre chanson

### Fin des vers de Sincero à Charite : S'ensuivent ceux de Charite à Sincero

Je veux que Sincero soit gentil & accord  
Sincero mon desir, & mon cœur et ma vie  
Dittes moy Sincero, que c'est qu'il vous en semble  
Puis que le ferme nœud d'une amitié tant sainte  
Amy je ne sçaurois rompre ce doux lien  
Si je veux m'acquiter on ne me doit reprendre  
Mais d'où vient, Sincero, qu'estant si loing d'ici  
Vous voyant exposer aux dangers de la guerre  
Si je connois en vous quelque imperfection  
Sincero mon doux feu, si j'ay peu attirer  
S'il est vray, Sincero, que la perseverance  
Jamais, mon Sincero, je ne prendray plaisir  
Ouvrez moy Sincero, de vos pensers la porte

### Chanson de Charite à Sincero

#### Response au dernier sonnet de Charite

### La Rose à Charite

Pour une Mascarade d'Amazones

Chanson des amazones

À ma quenouille

À mes escrits

Chanson de la musique

Au Roy.

ΠΠΟΤΡΕΙΤΙΚΟΝ

Latinè fic per Scauolam Samarthanum

À la Roïne

À elle mesme luy presentant l'hymne de l'Eau

Hymne de l'Eau à la Roïne

Imitation de la mere de Salomon, à la Roïne mere du Roy.

À G. P.

À ma mere.

La femme forte descrite par Salomon

L'Agnodice

Antithèse du Somme & de la mort.

Épitaphes. — Medee.

Épitaphes. — Clitemnestre.

Épitaphes. — Lucrece.

Épitaphes. — Niobe.

Un acte de la tragicomedie de Tobie, ou sont representees les Amours & les Noces du Jeune Tobie & de Sarra fille de Raguel.

Scene premiere. Tobie. Azarie.

Scene deuxiesme. Tobie, Azarie, le choeur des femmes.

Scene troisieme. Anne femme de Raguel, Sarra leur fille, Raguel, Tobie.

Scene quatrieme. Tobie. Azarie.

Scene cinquiesme. Sarra, et la servante

Priere de Sarra

Scene sixiesme. Raguel. Sarra.

Scene septiesme. Raguel, Anne, Azarie, Tobie, Sarra.

Plainte du vieil Tobie et de sa femme, sur l'absence de leur fils.

Le conge que prennent Tobie et Sarra de Raguel et de sa femme.

À Charite  
Chanson  
Sonnet

EPISTRE AVX  
DAMES

**S** I le marbre bien taillé, ou les couleurs du pinceau employé d'une docte main, nous ont fait congnoître, non la seule beauté du corps, mais encores les mœurs & complexions de ceux qu'ils ont representez : i'ay pensé que la parole, vraye image de l'ame, & la voix fuyante arrestee par la plume sur le papier, dōnoit vn certain indice, non seulement de la richesse de l'esprit & de ses sens acquis ou naturel, mais de l'integrité naïfue de ceux qui parlent ou escriuent. Pour ceste cause, i'ay voulu en ce petit tableau où ie me suis depeinte, arrester ma parole, pour vous asseurer de l'amitié entiere que i'ay toujours portee à vous (Mesdames) si aucunes de vous daignez lire mes humbles vers. Et si, m'estant plus charitables, vous m'aduisez, que le silence ornement de la femme peut couvrir les fautes de la langue & de l'entendement : ie respondray qu'il peut bien empescher la honte, mais non pas accroistre l'honneur, aussi que le parler nous separe des animaux sans raison : au fort i'espere de voz courtoisies, que si vous ne me iugez digne d'estime, vous ne penserez pas que ie merite grande reprehension, pource que si c'est peu de mes escrits pour la valeur, aussi n'est-ce point beaucoup pour la longueur. Ainsi vous me trouerez aucunement excusable, mais il vaut mieux que je trouue la fin de mon Epistre assez pres du commencement, de crainte que vous ennuiant pour sa longueur, elle contredise à moymesme, & à vostre desir, de sorte qu'il me fallust chercher excuse, à mon excuse, à Dieu mes Dames.



EPISTRE A MA  
FILLE

**L**ES anciens amateurs de sçauoir,  
Difoiët qu'à Dieu faut rēdre le deuoir,  
Puis au pays, & le tiers au lignage,  
Les induisant à force de courage,  
Soit quelques fois pour souffrir passiõ,  
Soit pour dompter la forte affection.  
Au seigneur Dieu ie porte reuerence,  
Pour mon pays, ie n'ay point de puissance,  
Les hommes ont toute l'autorité,  
Contre raison & contre l'équité :  
Mais enuers toy fille qui m'es si proche  
Ce me feroit vn grand blasme & reproche  
De te conduire au sentier plus battu,  
Veu que ton cueur est né à la vertu,  
Il ne suffit pourtant d'estre bien nees,  
Le sens acquis nous rend morigences,  
Et le flambeau dans nostre ame allumé  
Sans le sçauoir est bientoft consommé.  
La lettre sert d'vne saincte racine,  
Pour le regime, & pour la Medecine :  
La lettre peut changer le vitieux,  
La lettre accroist le cueur du vertueux,  
La lettre est l'art qui prenant la matiere  
Luy peut donner sa forme plus entiere.  
Ce brief discours sur vn tel argument  
Soit bien receu de ton entendement,  
Ma fille unique, & de moy cher tenue,  
Non pour autant que tu en es venue

*Et que dans toy ie me voy vn pourtraict  
Du poil, du teint, de la taille, & du traict,  
Façon, maintien, parole, contenance,  
Et l'aage seul en faict la difference :  
Ny pour nous voir tant semblables de corps,  
Ny des esprits les gracieux accords,  
Ny ceste douce aymable sympathie,  
Qui faict aymer la semblable partie,  
N'ont point du tout causé l'entier effect  
Demon amour enuers toy si parfaict,  
Ny les efforts mis en moy par nature,  
Ny pour autant qu'és de ma nourriture.  
Mais le penser, qu'entre tant de mal-heurs,  
De maux, d'ennuis, de peines, de douleurs,  
Suiecton, tourment travail, tristesse,  
Qui puis treze ans ne m'ont point donné cesse,  
Tu as, enfant, apporté vn cueur fort,  
Pour resister au violent effort  
Qui m'accabloit, & m'offris dès enfance  
Amour, conseil, support, obeissance.  
Le tout puissant à qui i'eu mon recours,  
A faict de toy naistre mon seul secours :  
Or ie ne puis de plus grands benefices  
Recompenser tes louables offices,  
Que te prier de faire ton deuoir  
Enuers la Muse & le diuin sçauoir.  
„ Mais le vray centre & globe de l'estude  
„ C'est de donner à vertu habitude,  
„ Et se vouloir en elle insinuer,  
„ L'abit se faict difficile à muer.  
Tu es au temps pour apprendre bien nee,  
Et sembles estre aux Muses inclinee,  
Le Ciel te face auoir tant de désir  
Des saintes mœurs le seul iuste plaisir,  
Et le Dæmon, qui l'œuure a commencee  
Guide si bien l'effect de ta pensee,*

*Que tesmoignant à la posterité.  
Combien d'honneur tu auras merité,  
Tu fois vn iour par vertu immortelle,  
Je t'ay tousiours souhaitee estre telle.*



*Extraict du Priuilege du Roy.*

**I**L est permis à Abel l'Angelier marchand Libraire en ceste ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer vn liure intitulé : *Les œuures de mes Dames des Roches de Poëtiers Mere & Fille*. Et sont faictes expresses deffences à tous autres Imprimeurs, ou Libraires d'imprimer ou vendre ledict liure iufques au temps & terme de dix ans fans le consentement dudict Angelier, sur peine de confiscation des liures qui se trouueront imprimez, & d'amende arbitraire. Et outre voulõs qu'en mettant ce present extrait dans ledict liure, il soit tenu pour deuëment signifié : comme plus amplement est declairé aux lettres datees du douziefme iour de Iuillet mille cinq cens soixante & dix-huict.

Signé par le Roy en son Confeil.

LE VOAYER.

## AV ROY

**S**IRE durant l'effort de la guerre ciuille,  
Je plaignois le malheur de notre pauvre ville.  
L'esleuois iusque au ciel ma parole & mes  
yeux,  
Ayant le cueur espoint d'un ennuy soucieux  
Mais, hélas ! cependant que ma triste pensée,  
De tant de maux publics griefuement offencée,  
Alloit sur les autels, i'apperceu deux maisons  
Que i'auois au faubourg, n'estre plus que tisons,  
Et si ce n'eust esté que la perte commune,  
M'estoit cent mille fois plus aspre & importune :  
A peine eusse ie pu m'apaiser promptement,  
Voyant mon peu de bien se perdre en un moment.  
Ces maisons popuoient bien valoir deux mille liures,  
Plus que ne m'ont valu ma plume n'y mes liures,  
Qui seront inutil ; s'ils n'ont ceste faueur,  
Que vostre majesté estime leur labeur.  
Depuis i'ay entendu que votre main Royale,  
A ceux qui ont perdu, se monstre liberalle :  
Et que vostre bonté les veut recompenser :  
Voila l'occasion qui m'a fait avancer,  
Sire pour vous offrir ma tres humble requeste,  
Priant le Seigneur Dieu vous couronner la teste  
De l'heur de Salomon, comme de ces vertus  
De voir vos ennemis à vos pieds abbatu,  
D'acomplir un tres beau & tres long cours de vie,  
Sans auoir de mourir n'y crainte, n'y enuie :  
D'establir pour iamais ce regne ferme & seur,  
Et d'y laisser de vous un digne successeur.  
O de mon bien futur le frelle fondement !  
O mes desirs femez en la deserte Arene !

*O que i'esprouue bien mon esperance vaine !  
O combien mon trauail reçoit d'acroissement !  
O douloureux regrets ! ô triste pensément  
Qui auez mes deux yeux conuertis en fontaine !  
O trop soudain depart ! ô cause de la peine  
Qui me fait lamenter inconsolablement !  
O perte sans retour du fruit de mon attente !  
O Espoux tant aimé, qui me rendois contente !  
Que ta perte me donne un furieux remort !  
Las ! puis que ie ne puis demeurer veufue & viue,  
I'impetre du grand Dieu que bien tost ie te suiue  
Finissant mes ennuis par vne douce Mort.*

*O miserable estat où ie me voy posee !  
Dont i'ay tousiours au cueur vn amer souuenir :  
Qui me fait le cerueau fontaine deuenir,  
Dont l'humeur par les yeux n'est iamais espuiſſee.  
Si le sens quelque fois ma peine reposesse,  
C'est vn presage seur du malheur aduenir :  
Et le menteur espoir, n'a pu entretenir,  
La promesse qui m'a longuement abusée.  
Ainsi donc le printemps & l'esté de mon aage,  
Dont l'Automne cruel despouille le feuillage,  
Sans fruit & sans plaisir se passe vainement :  
Les tristesses, qui sont dedans mon ame encloses  
Ayant formé de moy mille Metamorphoses,  
N'ont pourtant transformé mon extreme tourment.*

*Ce monstre a cent pourtraicts porté de l'esperance  
Subiect & argument de nos tristes Martels :  
Se voyant comme vn Dieu leué sur les Autels,  
Et que l'opinion triomphoit de science :  
Quita de la Caos l'Antique demeureance,  
Voulant encore vn coup la guerre aux immortels,  
Quand vn nouveau Demon, du genre des mortels,  
Par le vouloir diuin vainquit sa violence.*

*La des sept gouverneurs le pouuoir estonné,  
Demandoit à Themis, s'il estoit destiné :  
Qu'un mortel ruast ius ceste grande Chimere  
Lors que du Iouuenceau le courage inuaincu,  
Prenant encre & papier pour glaiue & pour escu  
Affura la Caos, la terre & la lumiere.*

*Iuge qui reduisez en leur perfection,  
Les droits Aufonien, de Hellas & de Sparte,  
Qui au mers de proces estes l'encre & la carte !  
Pour guider seurement la nauigation,  
Iuge qui sans faueur, enuie ou passion  
Faites que le droit saintement se departe :  
Premier que mon prier de deuant vous se parte,  
Oyez au nom de Dieu ma supplication.  
Treze ans font ia passez que cherchans la iustice,  
Nous auons voyagé, plus que ne fait Vlisse,  
Pour trouuer un arrest, qui nous pust arrester :  
Nos arrets nous ont mu au destroit de Sicile,  
Tirez de Caribdis nous retombons en Scylle.  
Soyez nous s'il vous plaiſt Palas & Iupiter.  
Triste penser, qui me rends taciturne,  
Que dans mon sein tu gliffas promptement !  
Quand un procez cousu à clous d'aimant  
Me fait changer Apolon pour Saturne.  
Depuis ce iour, le ciel & la fortune,  
L'air & la terre & tout autre Element  
Ont coniuré l'incroyable tourment,  
Dont toy mon cueur, sens la peine commune.  
Mon dieu faut-il, que ta belle ieunesse,  
Et ta douceur, du malheur qui me presse  
Indignement fente le dur effect ?  
Ainsi Cadmus fait au serpent l'outrage,  
Et vne voix menace le lignage.  
Pour le peché que l'Ayeul auoit faict.*

*Si quelque fois ta gentille ieunesse,  
Par ses discours naïvement bien faits,  
A foulagé le miserable faix  
Qui abortif auança ma vieillesse.  
Le rhume froid, qui maintenant te blesse  
M'en fait payer l'usure à si grand fraicts,  
Que ie ne sçay (pauvre moy) que ie fais :  
Tant ie resens ta peine & ma tristesse !  
Dea mon doux foin reprends vn peu ta force,  
Ayes pitié de ceste frelle escorçe.  
Ie te suply par ta chaste beauté,  
Par ta douceur, par l'amour maternelle,  
Par le doux suc tiré de la mamelle,  
Et par les flancs qui neuf mois, t'ont porté.*

LES ŒUVRES DE M. DES  
ROCHES DE POETIERS.

Ode 1.

**S** *I mes escrits n'ont gravé sur la face  
Le sacré nom de l'immortalité,  
Je ne l'ay quis non plus que  
merité,  
Si ie ne l'ay de faueur ou de  
grace.*

*Je ne descry Neptune en sa tourmente  
Je ne prins pas Iupiter irrité,  
Le vase ouuert, la fuite d'equité,  
Dont nostre terre à bon droict se lamente,*

*L'enfant venu de Porus & Pœnie,  
Qu'on dit brusler le plus froid des glaçons,  
Se plaist d'ouyr les superbes chansons.  
Et ie me play d'une basse harmonie,*

*Mais qui pourroit, chargé de tant de peine,  
L'esprit geenné de cent mille malheurs,  
Voire Apollon réuéer les neuf Seurs,  
Et dignement puiser en leur fontaine.*

*Le Ciel a bien infuz dedans nostre Ame  
Les petis feux principes de vertu :*

*Mais le chaud est par le froid combatu  
Si vn beau bois n'alimente la flame.*

*Nature veut la lettre & l'exercice  
Pour faire voir vn chef-d'œuvre parfaict :  
Elle bien sage en toutes choses, faict :  
Ses premiers traits limer à l'artifice.*

*Noz parens ont de loüables coustumes,  
Pour nous tollir l'vsage de raison,  
De nous tenir clofes dans la maison  
Et nous donner le fuzeau pour la plume.*

*Traffant noz pas selon la destinee,  
On nous promet liberté & plaisir :  
Et nous payons l'obstiné desplaisir,  
Portant le dot sous les loix d'Hymenee.*

*Bien tost apres suruient vne misere,  
Qui naist en nous d'vn desir mutuel,  
Accompagné d'vn soing continuel,  
Qui fuit tousiours l'entraille de la mere,*

*Il faut soudain que nous changions l'office  
Qui nous pouuoit quelque peu façonner,  
Où les marys ne nous feront sonner  
Que l'obeir, le soing, & l'auarice.*

*Quelcun d'entr'eux, ayant fermé la porte  
A la vertu, nourice du sçauoir,  
En nous voyant craint de la receuoir  
Pource qu'ell'porte habit de nostre sorte.*

*L'autre reçoit l'esprit de ialousie,  
Qui possesseur d'vne chaste beauté :  
Au nid d'Amour loge la cruauté,*

*En bourellant sa propre fantafie.*

*Pyrrha choifift vne claire femence  
Pour repeupler le terreftre manoir,  
Et Deüical fema le caillou noir,  
Dont le Ciel mefme a faict experience.*

*Mon Dieu, mon Dieu combien de tolerance,  
Que ie ne veux icy ramenteuoir !  
Il me fuffit aux hommes faire voir  
Combien leurs loix nous font de violence.*

*Les plus beaux iours de noz vertes annees,  
Semblent les fleurs d'un printems gracieux,  
Preffé d'orage, & de vent pluuieux,  
Qui vont borner les courses terminees.*

*Au temps heureux de ma faifon paffée,  
I'auoy bien l'aile vnüe à mon cofté :  
Mais en perdant ma ieune liberté,  
Auant le vol ma plume fut caffée.*

*Je voudroy bien m'arefter fur le liure,  
Et au papier mes peines foufpirer.  
Mais quelque foing m'en viët toufiours tirer,  
Disant qu'il faut ma profeffion fuiure.*

*L'Agrigentin du fang de Stefichore  
A dignement honoré le fçauoir,  
Qui enuers nous fait semblable deuoir,  
Pareil miracle on reuerroit encore.*

*Dames, faifons ainfi que l'Amarante  
Qui par l'hyuer ne pert fa belle fleur :  
L'efprit imbu de diuine liqueur  
Rend par labour fa force plus lufante.*

*Pour supporter les maux de nostre vie,  
Dieu nous fait part de l'intellect puisât  
Pour le reduire à l'intellect agent  
Maugré la mort, la fortune, & l'envie.*

Ode. 2.

**A** *I N S I* que la lumiere  
Dompte l'obscurité,  
La science est premiere  
Mais tout est vanité.

*Ce qui fut vray-semblable  
Selon l'antiquité,  
Se contera pour fable  
À la posterité.*

*Nostre principe est songe,  
Nostre naisstre mal-heur,  
Nostre vie mensonge,  
Et nostre fin douleur.*

*Qui dresse l'édifice,  
Qui le rend plus tortu,  
Qui embrasse le vice,  
Qui ayme la vertu.*

*Qui chemine en tenebre,  
Qui ayme la clarté,  
Qui ioint son iour funebre,  
À sa nativité.*

*Toute chose a son terme,  
Et ne le peut passer,  
L'inconstance est plus ferme  
Qu'on ne sçauroit penser.*

*La feure fapience,  
Suit la grand'-vnion,  
Et l'humaine science  
N'est rien qu'opinion.*

*Les fleuves par leurs courses,  
De grans se font petis,  
Puis reprennent leurs sources  
Dans le sein de Tethys,*

*Le ciel, la terre & l'onde,  
Tout a mutation,  
Qui cause au petit monde  
Diuerse passion,*

*Qui du Pole Antartique  
Connoist le changement,  
Ou la fable Atlantique  
Deduite hautement.*

*Pour n'auoir de Caffandre  
Creu les diuins secrets,  
Troye fut mise en cendre  
Par l'outrage des Grecs.*

*De l'ouurage superbe  
Par Eufrate laué,  
Le Prince paiſſoit l'herbe  
Contre Dieu efleué.*

*Cyrus montre fa force  
Sur les Affyriens,  
Cræſus en vain ſ'efforce  
Sauuer les Lydiens.*

*L'armee est ia sortie  
De la hautaine tour,  
La Royne de Scythie  
Luy faict semblable tour.*

*Perse & Grece on veit prendre  
Au Prince renommé,  
Au Monarque Alexandre  
Qui naquit tout armé.*

*Antioche domine  
Au mal exercité,  
La seconde ruine  
De la faincte Cité.*

*Laconie est heureuse  
De Pollux & Castor,  
Et Rome glorieuse  
Des fils de Numitor.*

*La Romaine sageffe  
Chassa la Royauté,  
Et rendit à la Grece  
La douce liberté.*

*Commandant sur la terre,  
Ce fort peuple de Mars,  
Vne ciuile guerre  
L'affaut de toutes pars.*

*O humaine entreprise  
Des Aigles triomphans !  
On voit que Rome est prise  
Par ses propres enfans.*

*Pleins de telle demence*

*Que le Sicilien,  
Ou le cruel Mezence  
Du peuple Cerien.*

*On a veu l'Aufonie  
Pleine de Thiestes,  
Et l'Europe fournie  
De nouveaux Orestes.*

*La fin d'un tel orage  
Demontre le serain,  
Mais c'est le seul ouvrage  
Du grand Dieu souverain.*

### Ode 3.

**H** *E V R E V X* fardeau qui aporte  
Tant d'honneur, fuffe-ie forte  
Pour chanter d'vn ton diuin  
L'astre clair, dont la lumiere  
Est declarer coustumiere  
Le riuage Poëteuin.

*Mais ie n'ay pas la puissance  
Egalle à la connoiffance,  
Ainfi que faut le pouuoir :  
Si ce que ie puis ie donne,  
Le vous pry qu'on me pardonne  
Si ie ne fay mon deuoir.*

*Quand par plus claires bucines,  
Dames graues & infignes,  
Vofre loz fera chanté :  
Ne defdaignez pas l'ouurage  
Qui vous porte tefmoignage  
De ma bonne volonté.*

*Au moins mes Dames ne faictes  
Comme Iudee aux prophetes  
A eux peculiers donnez  
Les vers que bas ie fouspire  
Sur les fredons de ma lyre  
Ne foyent ainfi guerdonnez.*

*Quelque langue de Satyre,*

*Qui tient banque de mesdire  
Dira tousiours il suffit  
Vne femme assez sage  
Qui file & faict son mesnage,  
L'on y fait mieux son profit.*

*L'autre tient que cest office  
De plus loüable exercice  
Se leuer vn peu matin,  
Dire mal de sa Cousine,  
Quereler à sa voisine  
Ou festier Sainct Martin.*

*L'autre vn peu mieux auisee  
Se sent beaucoup plus prisee  
D'vn habit bien etofé,  
D'vne belle decoupure,  
D'vn Carquan, d'vne dorure,  
D'vn chaperon bien coifé.*

*Mais quelque chose plus digne  
A la dame Poiteuine  
Que le braue acoutrement :  
Ia desia ell'faict coustume  
De choisir l'ancre & la plume  
Pour l'employer doctement.*

*Aussi le Ciel qui a cure  
De vous mes Dames, vous iure,  
Et ne iure point en vain :  
Que vous pourrez de vous mesme  
Vous venger de la mort blesme  
Sans mendier l'escruiain.*

*Le Clain & sa riue mole  
Admirant la docte échole*

*D'une si douce leçon :  
Furiant contre l'enuie  
Donnera pour iamais vie  
Aux vers de vostre façon.*

*Je vay par vn riche Temple  
Pour rapporter quelque exemple  
Des Dames d'excellent pris :  
Mais pour le trop d'abondance  
Ou pour mon insuffisance  
Je n'en ay beaucoup appris.*

*I'y ay pourtant sceu apprendre  
Comme la mere d'Euandre  
Les Arcades gouuerna,  
Par le moyen des loix fainctes  
De religion etraintes  
Que sagement leur donna.*

*On voit par le rond du monde  
Le nom de Ceres la blonde  
De temps en temps refleurir,  
Qui garda tant ell'sceut faire  
Porte-blez & Legifere  
Corps & ames de perir.*

*De la grand' Deesse armee  
Le loz & la renommee  
Se borne par l'vniuers :  
Moins ne se chante la gloire  
Des neuf Filles de Memoire  
Ornement des plus beaux vers.*

*Celle que la Grece vante  
Belle, docte, bien difante,  
Qui tant de bonheur acquit,*

*Le prix qui graue la pare  
Porte le nom de Pindare  
Qu'en Olympe elle vainquit.*

*Qui se taira de Camille,  
De Tomiris, & de Mille,  
Du siecle digne ornement :  
Du Nil & de Babylone,  
Et de celle dont Aufone  
Escrit veritablement.*

*Voyez les Dames de France  
Qui ce monstre d'ignorance  
Ont froissé en tant de pars :  
Que leur quittant la carriere  
Il faute sur la barriere  
Esloigné de leurs rampars.*

*Voy ma fille ma chere ame,  
Fortune, Vertu, & Fame,  
Se parer de ce beau nom :  
Foy, Esperance, Concorde,  
Pieté, Misericorde,  
Toutes d'immortel renom.*

## Ode 4.

**Q** *V E L* forcier rēpli d'enuie  
Sur ma languissante vie  
A versé tant de poison,  
Que l'ame aux sens afferuie  
Brusle comme le tison.

*Le Mercure ainsi que l'onde  
Fusile en sa forme ronde  
Se voit sans fin agité,  
Et ma tristesse profonde  
N'a point de cours arresté.*

*Je voy tousiours l'hydre preste  
A me marteler la teste  
Par contraire mouuement :  
Car quãd l'vn guerir s'appreste,  
L'autre prend accroissement.*

*L'esprit lent, mort & labile  
Le corps sec, froid, & debile,  
Souffrir plus que ie ne dis :  
Si ie me tire de Scylle  
Je retombe en Carybdis.*

*Du chef iusques à la plante  
Vne humeur froide se plante  
Par le millieu de mes os :  
Dont la douleur trop pressante  
M'oste repas & repos.*

*Le penser qui ne repose*

*Le triste effect de la cause  
Raporte continuel,  
Que ma paupiere fut close  
Au sommeil perpetuel.*

*Ma nef en ce dur orage  
Perd le voile & le cordage  
Dedans ce fleuve inconnu :  
He Dieu ie fay le naufrage  
Quand le serain est venu*

*Ie seray saine & entiere  
Quand la forme & la matiere  
Par leur alteration  
Feront la terre heritiere  
D'autre generation.*

## Ode 5.

**L** O R S que la cause des causes  
Vnist les freres diuers,  
Dont l'ame de l'vniuers  
Tient les puissances enclofes  
Qu'à longs traits le soleil verse  
Sur les mortels animaux  
Dont la nature diuerse  
Receut les biens & les maux.

Le sens commun fut la bride  
Des animaux sans discours,  
L'homme serena son cours  
Par vne plus douce guide :  
Suiuant la raison diuine  
Il peut l'apetit dompter,  
Et separer l'Androgine  
S'il se laisse surmonter.

Le sacrifice d'enuie,  
Fut faict du premier Adam  
Qui aux delices d'Edem  
Gousta de l'arbre de vie :  
Et dechassa l'innocence  
De ce monde vitieux,  
Et la Vierge & la Balance  
Prirent le chemin des Cieux.

Cette gent enuenimee  
Se deuoit aneantir,  
Dieu se voulut repentir  
D'auoir la terre formee,

*Là Thetis clost & enferre  
Les corps dans les floz noyez,  
On voit les filz de la terre  
Sur leur mere foudroyez.*

*La douceur & la clemence  
De Pyrrha & Deüical,  
Ont rompu le iuste cal  
De la diuine vengeance,  
Qui voulut ce petit reste  
Soulager d'un si grand faix  
Montrant son bel arc celeste  
Heureux signacle de paix.*

*Ce bon pere pitoyable  
Nous laiffa de iustes loix,  
Et les Heroes pour Rois  
Dessus la terre habitable :  
L'ame à la vertu s'accorde  
Suiuant la diuinité,  
Le corps tient le periode  
Regi par necessité.*

*Regnant Vranus & Rhee  
Sur la basse region,  
La vraye religion  
Rendoit la terre doree :  
Quand la Cohorte du vice  
Sortant de son propre lieu,  
Courut demander iustice  
Deuant le trosne de Dieu.*

*Tachant de son mesme crime  
L'ange le plus precieux,  
Que l'erreur ambicieux  
Plongea au fond de l'abisme :*

*Lors la diuine puissance  
Apella l'Humilité,  
Qui par l'effort de sa lance  
L'orgueil a precipité.*

*Le vice connoist les bornes  
Qu'il ne doit outrepasser,  
Mais desireux d'offencer  
Veut or' eleuer ses cornes :  
Toufiours la grande Chimere  
Dont l'homme a esté basti,  
Toufiours cette antique mere  
Se range de son parti.*

*Soudain la vertu diuine  
D'un cueur braue & inuaincu  
Donne l'espee & l'escu.  
A la troupe feminine,  
Qui iusqu'à la riue noire  
A le monstre combatu,  
Puis d'un Cantique de gloire  
Va loüangeant la vertu.*

## Ode 6.

**P** O V R tenter ma patience  
Vous me dictes quelquefois  
Qu'il vous semble que ie vois  
A la source de iouence.

Quand i'aurois en mon courage  
La feuere majesté,  
Dont la graue antiquité  
Se fait heureusement sage.

Quand d'une Tigre felonne  
D'un Panthere ou Leopard  
Ore ie serois le part  
D'une Ourse ou d'une Lyonne.

Quand vn cruel Roy de Cere  
Regiroit mes quatre humeurs,  
Quand i'aproueroy les mœurs  
D'un Alexandre de Phere.

Quand le tourment domestique  
Qui blesse dans la maison,  
Auroit pillé ma raison  
Comme le repos publique.

Si auray-ie l'ame atteinte  
D'une extreme marrißon  
Oyant le tragique son  
D'une si iuste complainte.

L'object triste & lamentable

*Deuant noz yeux presenté  
Faict la mefme cruauté  
De noz mal-heurs pitoyable.*

*Voyant ces nouueaux Ephores,  
Ces contrerooles des Rois  
Violer les faintes loix,  
Et la Deité encores.*

*Meurdrir le pere & le frere  
Comme Oedipe ou Thyestes,  
Comme nouueaux Orestes  
Tuer l'innocente mere.*

*Dessous le tiltre honorable  
De vaine religion  
Semer la contagion  
Dont la France est incurable.*

*De main sacrilege & forte  
Ce malin peuple de fer  
Tirer du fond de l'enfer  
Sa renaiffante Cohorte.*

*Abolir le saint office  
De l'Euesque souuerain,  
Tirer l'Anglois & Germain  
A son sanglant sacrifice.*

*Dessous ce pretexte mefme  
D'une serue liberté  
Nous offrir la cruauté,  
Le mensonge & le blaspheme.*

*Rauir la vierge Vestale,  
Violer son chaste vœu,*

*Vomir l'impudique feu  
D'une affection brutale.*

*Vous voyez ceste inclemence  
Que ie plains en triste voix :  
Deuinez donc si ie vois  
A la source de iouence.*

## Ode 7.

**L** 'Esprit residant sur les eaux  
Tira du sein de la Cahos  
La premiere semence,  
Raporta le nombre à l'vny,  
Liant l'Atome indefiny,  
D'ordre & d'intelligence.

L'ame de ce grand vniuers  
Agita les membres diuers,  
D'accord & sympathye :  
Donna pour loy aux plus mutins  
Les ineuitables destins  
De la sage Adraftie.

Cet animal sage & parfaict  
Reduisant la force à l'effect,  
Par le vouloir du pere :  
Sema le froid, lent & gelé  
Parmy l'actif prompt & bruslé,  
Qu'un doux moyen tempere.

Le tout au verbe compassé,  
L'œil du grand Dieu s'est abaissé  
Sur les lampes errantes,  
Sur l'air qui change en vn instant,  
Sur l'element ferme & constant,  
Sur les sources courantes.

Par son diuin entendement  
Il reigla du haut firmament  
La puissance supreme :

*Le discours, & la volonté,  
La raison, & la volupté,  
Le diuers, & le mesme.*

*Il voulut former de sa main  
L'homme deuot, clement, humain,  
D'excellente nature :  
Luy leuant la teste & les yeux  
Pour contempler dedans les Cieux,  
Sa diuine peinture.*

*L'homme domté des passions,  
Porté par ses affections  
Perd sa claire conduite :  
Luy qui estoit celeste né  
Est miserable retourné,  
En la terre maudite.*

*Mais celuy qui plein de raison,  
Connoist que l'ame en sa prison  
Est des sens mal guidee :  
La retire de ce bas lieu  
Pour chercher le souuerain Dieu  
En sa plus belle idee.*

## Ode 8.

**L** 'Honneur proïesse, & la vertu,  
Sur le sommet deux fois pointu,  
Refumoyent les loix de la Parque

*Dessus le siege de Poitiers  
Où tant de braues Cheualiers  
Chargerent la fatale barque.*

*Themis roüant son œil ardant,  
Par l'Orient & l'Occident,  
De l'Essedon au Garamente :  
Tirant sa formidable voix  
Poitiers, dit elle à ceste fois,  
Efcoute les vers que ie chante.*

*Or que Typhon faict denicher,  
De ce miserable Rocher  
Ces monstres viuans de rapine :  
Le ieune Hercule Guisien  
Sur le bord Acherontien  
Les sacrifie à Proserpine.*

*Voy-tu quel nombre d'ennemis  
Au sommeil d'ærain endormis  
Par ce valeureux chef de guerre,  
Plusieurs sont ia des floz couuers,  
Les autres gifent à l'enuers,  
Dessus la face de la terre.*

*Ils ne feront de l'eternel  
Receuz au cloistre supernel,*

*Et mefme leur trifte auanture,  
Ne peut permettre que leurs os  
Iouyffent d'vn commun repos  
D'vne honorable fepulture.*

*Comme ils penfoient tenir le pont,  
On veit de ce Cocles fecond  
La hardieffe feure & pronte,  
Qui le rompit deuant leurs yeux,  
Et de leurs affauts furieux,  
Ils eurent la perte, & la honte.*

*Plusieurs feigneurs d'illufre fang,  
Suiuant leur chef marchent de rang  
Curieux d'vne belle gloire :  
Plusieurs en ce dangereux pas  
Par vn plus loüable trespas  
Changent leur vie à la victoire.*

*La poudre, la bale, & le fon  
Du beau & vaillant Brianfon  
Emportent la faincte ceruelle :  
Qu'vn Dæmõ prend foigneufemêt,  
Puis Iupiter tout promptement  
En faict vne Pallas nouvelle.*

*Parmy ces effroyables coups,  
Je voy le grand guerrier Onoux  
Tombé fur la riue du fleuve,  
Il eft (ô doloieux mefchef !)  
Bleffé mortellement au chef  
Malgré le cafquet à l'efpreuue.*

*Voicy le hardy Boif-iourdain,  
Qui le releue de fa main*

*Sans abandonner l'entreprise :  
Bien que froissé, cassé, battu,  
Leur nombre cede à sa vertu,  
La breche par luy est reprise.*

*Tandis ce grand Orithien,  
Cherche tousiours nouueau moyen,  
Pour faire vne braue sortie  
Sur cet Harpiac estrange  
Lequel descend pour te manger  
De l'extremité de Scythie.*

*Tes murs sont presque ruinez,  
Tes souldars morts ou mutinez,  
Tu languis de faim qui te presse :  
Toutefois ce genereux cœur,  
Iamais vaincu, tousiours vainqueur  
Te leuera de ton opresse.*

*Contre l'Armoric & l'Anglois,  
Tu soustins le sceptre, & les loix  
Par deux Vierges Roinés guidee :  
Tu te sauuas diuinement,  
Et ores tu es sainctement  
Par le grand Guisien garde.*

*L'Hebrieu arrefta le soleil,  
Le petit Clain en cas pareil  
Reuerant sa puissance forte :  
A faict vn lac dedans le pré,  
A diane, & Pallas sacré,  
Contre le courant qui l'emporte,*

*Les Manes sont tous ressiouis  
Au tour de ce grand Roy Louis,  
Qui de son illustre semence*

*Voit sortir ce braue feigneur,  
Dont le confeil, force, & bõ-heur  
Soutient le beau lys de la France.*

*Prefte l'oreille à ce doux bruit,  
Voy-tu ce viel Sennacherib  
Rompu par la force de l'Ange :  
Voy-la Femme de ce guerrier  
Celebrer le digne Laurier,  
Au Po, au Iourdain, & au Gãge.*

## Ode 9.

**I** *E ſçay bien qu'auãt le trespas,  
Vn ſeul bõ-heur ne ſe voit pas  
En ce bas ſeiour où nous ſommes :*

*La boëte pleine de trauaux,  
Sema l'infini de ſes maux  
Deſſus les miſerables Hommes.*

*Amodont & la volupté  
Ont l'Hydre nouueau enfanté  
Maſqué d'vne vaine apparence  
Prenant ce mal-heureux deſir,  
La robbe du iuſte plaiſir  
Qui faict au ciel ſa demeurence.*

*Si nous ſommes têtes d'honneur,  
De richeſſe, ou quelque bon-heur,  
Gardons que noſtre eſprit debile.  
Suiue ſon premier mouuement,  
Les Cieux reſiſtent prudemment  
Au mouuoir du premier mobile.*

*L'eſtoile nous peut auancer  
Mais non pas pourtant nous forcer,  
L'homme eſt forger de ſa fortune  
Reprimant ſon affection,  
Il reprime l'influxion  
De ſon Mars & de ſon Saturne.*

## Sonnets.

**L** *E Moteur eternel, de ce grand vniuers  
Commencement & fin, la diuine pensee  
Qui tient deffous ses pieds la terre balancee,  
Et qui au fõd du cœur voit les secrets ouuers.  
Referua en ce temps, amer, dur & diuers,  
Où semble que l'Astree est de chacun chassée,  
A montrer la vertu du haut Ciel abaissée  
Pour ceindre tõ beau chef de rameaux tousiours vers.  
Bien qu'icy nous voyons, Neron & Domitie,  
Et qu'un nouueau Breüs ait la terre obscurcie  
Ton honneur graue & saint luyt de si clair flambeau :  
Rue le Siecle est heureux, où tu es descendue  
Pour miracle nouueaux, Car Dieu t'a deffendue.  
Du vice, de l'oubly, du temps, & du tombeau,*

*Sur le Pole en certain compas,  
Le Ciel graue & rapide tourne :  
L'an en serpent sa fin retourne,  
Et reprend vie en son trespas.*

*Las nous ne luy reffemblons pas,  
Le destin prend mieux qu'il ne donne :  
Luy qui principe & fin ordonne  
Guide noz pieds d'vn autre pas.*

*Nostre chef sans retour s'incline,  
Mais celle part qui est diuine  
Ne sent les iniures du temps.*

*Ainsi voit on vostre excellence  
Tourner en la circonference  
De son perdurable Printemps.*

*Le corps, l'ame & l'esprit, reçoivent leur essence  
De l'Element, de l'Astre, & de la Deité :  
Soit par la rectitude, ou par l'obliquité,  
Ou soit par les effectz de moiienne puissance,  
Dieu donne à nostre esprit la sage intelligence,  
Et par elle nous ioint à sa diuinité :  
L'ame par la chaleur & par l'humidité,  
Des deux astres luisans connoist la difference.  
Le corps de terre & d'eau reçoit accroissement  
Par l'air, & par le feu, & par son aliment,  
Desquels trop augmenté, il s'efforce de nuire  
À l'ame, qui s'altere avecque le tison,  
Et à l'esprit diuin le priuant de raison,  
Si par intelligence il ne se veut conduire :*

*Le plus melancolic quelquesfois se recree,  
Fut le graue censeur plein de feuerité,  
Le Theologien rempli de sainteté  
Aux meditations quelque plaisir se cree.*

*Mais quand on est blessé en la teste sacree,  
Le cours de nostre bien est du tout arresté,  
Ce mal a tout soudain l'indiuidu gasté,  
Nous metamorphosant trop pis qu'un autre Afcree.*

*Le triangle admiré qui tient l'ame atachee  
Aux organes du corps, la raison empeschee,  
La veüe, le parler, & le plus doux ouir,*

*Ont au cerueau blessé leur puissance finie,  
Et l'esprit qui viuoit de la douce armonie,  
Entre tant de discors ne se peut esjouir.*

*Ayant souffert treze ans d'une iniuste puissance  
L'ennuy, & le travail, la peine & la douleur,  
Ont pris si forte place au centre de mon cœur  
Que ie n'y trouue lieu pour la seule esperance.*

*On me dit que le temps guerit la violence,  
Et qu'un mal coustumier n'a plus tant de vigueur,  
Cela est vain en moy, ie sens mesme rigueur  
Bien qu'ores ie ne voy que douceur & clemence.*

*Pource que si long temps mon mal-heur a eu place,  
En le voulant chasser il laisse telle trasse  
Qu'on ne peut releuer l'edifice destruit.*

*La triste passion dont i'ay l'ame offensee  
M'a tant blessé le corps l'esprit, & la pensee,  
Que ce bien tard venu n'apporte point de fruict.*

*Sera iamais la fortune assouuie  
Du mal sans fin en mon cœur renaisant,  
Las que i'endure (ô Seigneur tout puissant !)  
Guide mon ame en l'eternelle vie.*

*Voy à mes sens ma raison afferuie,  
Ma foible force, & mon travail pressant,  
Si mon prier (ô Dieu) m'estoit decent,  
I'ay seigneur, i'ay de mourir bonne enuie.*

*Ô bien heureux dont la mortalité,  
Par foy se guide à la Diuinité  
Purifiant ceste tache imparfaicte.*

*Heureux qui plein de prudence & raison,  
Par viue foy dit en son oraison,  
Du seigneur Dieu la volonté soit faicte.*

*Pleurant amerement mon douloureux seruage,  
Qui tient mon corps mal sain, mon esprit en souci,  
Le cœur comblé d'amer le visage transi,  
Cachant l'ombre de vie en une morte image.*

*Je cherche vainement qui l'esprit me soulage,  
Le Medecin du corps i'eprouue vain aussi,  
D'un front Saturnien, d'un renfrongné sourci  
Je trouue tout amy en amitié volage.*

*Voyant donc mes mal-heurs croistre en infinité,  
N'eprouuant rien qu'ennuy, peine & aduersité,  
Un celeste desir esleue ma pensee,*

*Disant, il ne faut plus en la poudre gesir,  
Il faut chercher au Ciel le bien-heureux plaisir,  
« N'espere pas salut en vne nef cassée.*

*Quelqu'un mieux fortuné dira de ma complainte,  
Mes douloureux soupirs, & mon gemissement :  
Cette cy n'eut iamais que mal-contentement,  
On ne voit que rigueur dessus sa charte peinte.*

*Est-ce une histoire vraie ou une fable feinte,  
Se veut elle exercer sur un triste argument ?  
La perte du repos me faict plus de tourment  
Cent & cent mille fois que je ne fay de plainte.*

*Par le repos perdu i'ay la raison blessée,  
I'ay le discours rompu, la memoire offencée,  
L'aprehension faict mon cerueau distiller.*

*Le feu de mon esprit perd sa douce lumiere,  
Et ne me reste plus de ma forme première  
Sinon que i'ayme mieux escrire que filer.*

*Les Prestres de Memphis pillerent de l'Indie.  
De leur docte sçauoir le premier rudiment,  
La Grece de l'Egypte eut son commencement,  
Passant ses geniteurs d'une audace hardie.*

*Puis le peuple de Mars connut la maladie  
Qui vient de l'ignorance, & embla doucement  
Des trois & de l'Hebrieu le plus digne ornement,  
Le François la faueur de ces quatre mendie.*

*Mais tout ainsi que l'or qui par le feu s'affine  
Est plus clair & luisant qu'au sortir de sa mine,  
Le François se verra mieux que nul autre apris.*

*D'autant que nostre Prince a surmonté en armes  
L'Espagnol, les Anglois, & les Romains gēs-d'armes,  
La Togue de la France aura le premier prix.*

*Sire, Trajan le Bon vous egale en prudence,  
Mais vous le surpassez en sainte pieté,  
Vous avez ieune d'ans sur le sceptre porté  
Des plus rares vertus la plus digne excellence.*

*Plutarque prit Traian dès sa premiere enfance,  
Le Phenix Amiot vous ba presque alaitée,  
Son nom est immortel pour sa grande bonté,  
Vous estes admirable en douceur, & clemence  
Amiot plein de sens, de prudence, & raison,  
De vous & de Traian face comparaison,  
Si aurez vous tousiours sur luy cet auantage.*

*C'est qu'il a commandé un peuple gracieux,  
Vous sur un peuple armé, brave & audacieux,  
Comme Traian le Bon, & Adrian le Sage.*

*Ô Prince aymé de Dieu quittez vous nostre terre,  
Laissez vous ce grand Roy vostre frere germain,  
Ores que Dieu & luy, & vostre heureuse main  
Auez tiré la paix du ventre de la guerre ?*

*Auez vous tant à cœur la barbare Angleterre,  
Vous qui estes clement, courtois doux, & humains,  
Vous qui estes l'apuy du saint siege Romain,  
De l'Eglise de Dieu de la foy de saint Pierre ?*

*Mõsieur l'Anglois f'est veu, le meurdrier de ses Rois,  
Contempteur du vray Dieu ennemy de ses loix,  
Et fleau capital du repos de la France.*

*Au moins souvenez-vous que leur dernier seigneur  
Par vn semblable nœu, dnesprouuant que mal-heur  
Detestoit le pais le peuple, & l'alliance.*

*Ô genereux feigneur qui fi haute entreprife  
Meiftes heureusement à execution,  
Comme un prudent Fabie, & vaillant Scipion,  
Ornant vofre vertu d'une fortune exquife.*

*L'authorité du Roy, des loix, & de l'Eglife  
Prend pour fon ferme apuy vofre protection :  
Magnanime feigneur plein de perfections,  
La France vous admire, eftime honore, & priſe.*

*Voz geſtes (mon grand Duc) feront à l'auenir,  
Le vray Historien Poëte deuenir,  
La cauſe, l'argument, le ſubiect, & matiere,  
Vous font le clair flambeau de la poſterité,  
Laquelle vous loüant felon la verité  
L'on en compoſera une Illiade entiere.*

*Ce Roy dont la vertu est d'autant admiree  
Comme plus rarement on la voit imiter,  
N'est point enfant de Mars, Mercure, ou Iupiter,  
Conceu de flame, foudre, ou de pluye doree.*

*Vne Louue n'a pas sa mammelle tiree  
Pour à ses ieunes ans nourriture prester,  
La cheure ou la brebis, ne luy ont faict gouster,  
La prudente douceur de sa foy reueree.*

*Sa volonte sans plus estoit la blanche Chartes  
Et l'immortel cizeau des iustes loix de Sparte,  
Aussi fut-il amy de la diuinite.*

*Mais de ces demi-Dieux l'un a tue son pere,  
L'autre a debande l'arc contre sa propre mere,  
L'autre a basti de sang les murs de sa Cité.*

*Les legitimes Rois font enuoyez des Cieux  
Pour Lieutenans de Dieu, en sùpreme puissance :  
Ils ioignent la rigueur à la douce clemence,  
Car la faincte Iustice est mignonne des Dieux.*

*Sire, le tige sainct des antiques ayeux,  
Qui vous ont mise au chef la couronne de France.  
Ont tenu l'un & l'autre en egale balance,  
Et ieune vous passez l'honneur des siecles vieux.*

*Vostre effigie entr'eux n'a point trouué de place  
Au Palais de Paris : la vertu & la grace.*

*Vous ont plus qu'à eux tous d'heur & bõneur promis.*

*C'est qu'apres voz ans vieux Dieu prenant l'ame insigne,  
Vostre corps dãs le Ciel fera faict nouueau signe,  
Et sur les saincts autels voz portraits seront mis.*

*Le debord des ruisseaux dont le mont Pyrence  
Feit iadis denommer la gentille Aquitaine,  
Predit l'euenement des mutins de Guienne,  
Et que Saturne & Mars regiroient sur l'année.*

*Sacrileges, larrons nous ont la loy donnee  
Sous le pretexte faux d'une opinion vaine,  
Orleans, Tours, & Blois, sont causes de la peine,  
Dont ma pauvre Cité se pleint mal fortunee.*

*Ce n'est le Bisantin, l'Espagnol, ou Romain  
Ce n'est pas l'Escossois, l'Anglois, ou le Germain  
Qui nous ont mis au sac, cause de tant de plaintes.*

*C'est le mutin François qui a faict le deroy  
Ne craignant d'offencer un ieune & iuste Roy,  
Après auoir polu toutes les choses sainctes.*

*Cambises, & Brenus, deuindrent maniacles.  
L'un blessant à Memphis le Dieu Egyptien,  
L'autre pillant aux Grecs le temple Delphien  
Où Apollon rendoit le vain de ses oracles.*

*Des vaisseaux profanez les sacre-faincts miracles  
Osterent vie & regne au Babylonien  
Artrayctes volant le sepulchre ancien  
En lieu profane où saint n'eut de seurs receptacles.*

*Si ce grand Dieu permit l'effect de sa vengeance,  
Pour ce qui n'a de foy vertu, force, ou puissance,  
Sainte ceremonie, esperance, ny foy :*

*Ne vous punira il, violeurs des faincts temples,  
Qui auez des Payens pris les cruels exemples  
Offençant l'Eternel, le pays, & la Loy ?*

*Ierobban, Iebu, Pifistrate, Lyfandre,  
Et le prophete faux de la grand'region,  
Cettuy là qui arma sa forte legion,  
Pour contre le Senat sa puissance deffendre.*

*Premier que leurs proiects au peuple faire entendre  
Vouloient changer l'estat de la religion :*

*Les François corrompus de leur contagion  
Ofent de Foy, de Loy, & de Prince contendre,*

*Voire & leurs aduis forger vne science  
Pres de la liberté, loing de la conscience,  
Seduisant les troupeaux des plus simples brebis.*

*Qui eust presché les mœurs, & la pure doctrine,  
Nostre Prince eut vengé l'iniure de Pauline,  
Et fi eut ruiné le temple d'Anubis.*

*Puis que le Philosophe est amy de science,  
Et que le vray sçauoir gist en la Deité,  
Heureux qui pour auoir ce beau nom merité  
Chasse l'ambition, l'enuie, & l'ignorance,  
Qui par la cause prend de l'effect connoissance,  
Traffant le beau sentier de vie & verité,  
Et en tant que permet nostre fragilité,  
Nous demontre vn rayon de la grand sapience.  
En ce temps si amer il ne deffaut d'office  
Il batist sur un fort l'immortel edifice,  
De Iustice & de Foy, ainsi qu'il est escrit :  
La loy est le seruant qui meine à la Piscine  
Et le sang de l'aigneau la vraie medecine,  
Mais il faut que la loy nous meine à Iesus-Christ.*

*Vous nous preschez souuent, que la chair est fragile,  
Parlant de l'abstinence, de la chasteté,  
Et que mignons de Dieu, cousins de verité  
Vous auez eu du Ciel le seau de l'Euangile.*

*Vraiment ie pense voir le vieux Sadragesile,  
À qui l'on a razé la barbe d'un costé,  
Le seigneur supernel regnant en Trinité  
Qui d'un vent de sa voix fait la forme, & l'argile  
À noz premiers parens deffendit la science,  
Mais il recommanda la bonne conscience  
Pour l'accomplissement des poincts de nostre loy.*

*C'est ce que l'escriture aux Iuifs impropere,  
Qui est fils d'Abraham faict l'œuure de son pere.  
Nous allons au seigneur par l'œuure, & par la foy.*

*Multiplier parolles fans science  
N'est agreable à la Diuinité,  
Inuectiuer sur la tranquillité,  
Subtiliser pour une indiference.*

*Vne syncere & bonne conscience,  
Un cœur benin rempli de charité  
Garde la seure & sage verité  
Par qui de Christ le beau regne s'aduance.*

*Mais depriser toutes traditions,  
Ne reigler point ses imperfections,  
Trainer à foy la sotte multitude,  
Sont les proiets de ces prescheurs rusez,  
Qui ont du nom de Vertu deguifsez  
L'ambition, l'erreur, l'ingratitude.*

*Comme le Ciel refiste à son premier mobile,  
Ainsi faict la prudence au premier mouuement,  
Le discours, le sçauoir, par leur bon iugement,  
Liment nostre raison per caute & mal habile.*

*Les sens qui sont trompeurs, la memoire labile,  
N'imaginent le vray que par l'euenement :  
Mais l'esprit qui reçoit le diuin mandement,  
Comme vn roc agité est ferme & immobile,*

*Cettuy ne bastit point sur l'incertain du sable  
Ains suiuant le sçauoir vtile & profitable  
Guide par la vertu l'effect & le propos.*

*Et cettuy-là qui prend la vertu pour sa guide  
Vaincra ces monstres vains comme un second Alcide  
Et iouyra sans fin de l'eternel repos*

*Comme parfois la mere au grand Tiphœe,  
Ayant receu la celeste clarté,  
Tient vn broüillaz dans la nue arresté  
Pour estre trop du soleil eschaufée.*

*Ainsi voit on la raison estoufée  
Par le sensible & par la Volupté,  
Cachant le ray de la Divinité  
Dont l'ame fut richement etoufée.*

*Plongez, perdus dans le gouffre d'Alcine  
Logistile est la vraye medecine  
Pour nous tirer de l'obscure prison.*

*Comme Phœbus consomme la fumièrre,  
L'esprit remis en sa clarté premiere,  
Le cheual blanc gouuerne la raison.*

*Dea si mon œil a decouvert  
Cette trame tant demenee,  
Ay-ie d'une main profanee,  
Le corbillon d'ozier ouuert.*

*Je ne suis de fiel iaune & verd  
Comme l'enuie empoisonnée :  
Mais quoy ! la colere est mal nee  
Pour tenir un secret couuert,*

*Nous auons plustost l'oraison  
Que l'vsage de la raison  
Compaigne de la modestie,  
Qui haut se veut en soy fier  
Est suiet à sacrifier  
À l'inconstance de Cynthie*

*Monfieur, i'auoy pour moy cette excellence Aftee,  
Fille du tout-puiffant, Deeffe de raifon,  
Belle comme le Dieu de la claire maifon  
Quand il faict de nouveau aux iumeaux fon entree.*

*Mais litige malin foudain l'a rencontree,  
Qui des armes du dol l'a bleffee en trahifon,  
Et humble ie vous fay ma deuote oraiſon  
Pour punir ce mutin qui a la vierge outree.*

*Comme vn nouveau Prothé il ſe va transformant  
En feu, en air, en eau, en vn autre element  
Ainſi que fait Thetis aux mains du Peleide.*

*Treze ans ſont ia paffez qu'il me ſceut attacher,  
Et m'eſtraint de nouveau au ſommet d'un rocher  
Si la vertu de vous ne m'eſt vn autre Alcide.*

*Ains que le grand Hebrieu fust adopté pour fils,  
Et qu'il eust son beau nom sacré à la memoire  
L'Egyptien auoit ses loix, fable, & histoire  
Dans le riche tresor du temple de Memphis.*

*Mais auenant le but de son terme prefix  
Tombe sur l'Amelite, il est forcé de boire  
L'antique Hellenien ignoroit la victoire  
Que contoient à Solon les Prestres de Sais.*

*Par Neptune, Vulcan, & la faux coutumiere  
Ce qui fut clair & beau perd sa douce lumiere,  
Nature symbolise en diuers changemens.*

*La Muse & la Vertu forcent bien quelque annee,  
Mais l'immuable point qui meut la destinee  
Nous en cache les fins & les commancemens.*

*Cette Dame d'honneur parée à l'avantage  
Qui voit Europe, Asie, la Lybie encore :  
Qui de ses leures faict couler vn fleuve d'or,  
Et d'un graue maintien serene son visage.*

*Non plus que la nature a borné son partage,  
Où à vn peuple seul deployé son tresor,  
S'ell'ayme Delbora plus que le Prince Hector,  
Ce n'est pour le pays, le sexe, ou le langage  
Iadis elle changea l'Egypte au Palestin,  
L'Olympe renommé pour le mont Palatin,  
Puis aux Arabes fait voir sa belle présence.*

*Connoissant leur sçauoir, discours, & iugement,  
Et c'est ores pourquoy trop plus heureusement,  
Tant de gentils esprits l'ont arrestée en France.*

*Ce feu luisant & beau dans nostre œil espandu  
Presente ses objets à l'ame plus diuine,  
Le sens le plus capable à toute discipline  
Nous offre le loyer au temps bien dependu.*

*Il donne à la raison ce qu'il a entendu  
Qui soudain le reçoit, le polist, & affine,  
Monté par ces degrez en la part plus insigne,  
L'esprit iouyt du bien par luy tant pretendu,*

*Luy qui connoist soudain sa demeure eternelle,  
Reiette loing les sens qui ont serui d'échelle,  
Il pourroit empescher la parfaicte union,*

*De l'heureux intellect qui connoist l'existence  
Car les sens plus trompeurs n'ont rien que l'aparence,  
L'esprit cherche le vray, les sens, l'opinion.*

*De parens indispos fortuitement planté,  
Ayant le Ciel malin qui si fort nous peut nuire,  
Vn mauuais precepteur qui ne sçait pas eslire  
Le vray d'avec le faux, le mal de la bonté.*

*Nous ne faillons d'auteur qui nous ait raconté  
Des Prophetes Iuifs le plus cruel martyre  
Meurtris en leurs pays aussi vous pouvez lire  
De Brute & Catilin la grande cruauté*

*Le meschant Theodore, & le traistre Rhodon,  
Vendent le sang Royal pour vn petit guerdon  
Dont les parens, le Ciel, le pays, & le maitre,*

*Sont les quatre bourreaux de nostre genre humain,  
Et celuy seulement a les Dieux plus à main  
Qui prouue en mesme instant le mourir & le nai<sup>^</sup>ftres*

*Le souuerain avec intelligence  
Forma le siege à sa Diuinité,  
Puis au deffous de son palais voûté  
Rengea les sept maistres de l'influence.  
En leur donnant sur la terre puissance  
Et que par eux tout corps fut agité  
Mais desirant sa haute Deité  
Faire vn pourtrait de sa diuine essence.  
Pour l'ame il fait la terrestre maison  
Puis fait l'esprit maistre de la prison  
Clair, simple & pur de la plus belle Idée.  
Lequel pressé du corps funestre & noir  
Cherche tousiours son antique manoir  
Volant au Ciel d'une aile mieux guidée.*

*Il est certes plus beau de donner que de prendre,  
Car l'un est volontaire, l'autre violent,  
L'on est prompt & subtil l'autre tardif lent :  
L'actif, & le Passif en eux se peut comprendre.*

*Qui reçoit le present sans desir de le rendre,  
N'a iamais eu l'esprit marqué pour excellent,  
N'allez point sous la Fable un Histoire celant,  
La mesme verité vous veut pour moy reprendre.*

*On voit des droicts diuins, des gens & de nature  
Par l'Histoire profane & la saincte escriture,  
Que sous le nom d'ingrat le debteur est compris.*

*Sinon que le deuoir la puissance surpasse  
En cela ie dois trop à vostre bonne grace,  
Et à vostre vertu digne de plus haut pris.*

*L'un chante les effects dont la sage nature,  
D'une prudente main disposa l'univers,  
L'autre dont l'esprit clair cherche les Cieux ouuers  
Raconte leur pouuoir leur grace, & leur peinture.*

*Cet autre mal instruit remet à l'auanture  
Le mouuoir continu de tant d'Astres diuers,  
Et le mieux auisé veut embellir ses vers  
Des passages tirez de la sainte escriture.*

*La raison de chacun par sa plume est deduite,  
L'on cache verité dans le puy d'Heraclite,  
Le plus ingenieux tache de la r'auoir.*

*Mais tel presume bien d'en auoir connoissance  
Qui ne planta iamais dedans sa conscience  
La crainte du seigneur principe de sçauoir.*

*Ô Dame de clair sang honorable & insigne,  
Qui lûisez entre nous comme un autre soleil,  
Vn soleil de Vertus qui n'a point de pareil,  
De saincte pieté & chasteté le signe.*

*Olda pour expofer la parolle diuine  
Seconde Delbora en Prudence & conseil,  
Sizare voit brifer son guerrier appareil  
Au fon de vostre voix agreable & benine.*

*Madame ce grand Dieu dont vous estes venue,  
Voulant que vous fussiez diuine reconnue  
Par voz doctes escrits & saintes actions :*

*Vous donna vn beau corps du sang Royal de Frãce,  
Vn esprit plein de foy, grace & intelligence,  
Comme vn sacré seiour de ses perfections.*

*Ou que nostre ſçauoir ſoit la reminifcence  
De ce qui eſt au Ciel par nous preſuppoſé,  
Ou que nature ait bien l'organe diſpoſé,  
Pour receuoir en ſoy la diuine influence :*

*Ou que nous ſoyons champ propre à toute ſemence,  
Qui procede de ſimple on bien du compoſé,  
Ou bien ſoit que le ciel ait ſon tresor poſé  
En vn ſubiect qu'il voit digne de ſa puiſſance.*

*Si eſt ce que le temps (o griefue paſſion)  
Surmonte la memoire & l'aprehenſion  
La diſpoſe beauté au fil des ans ſe paſſe :*

*Mais tes beautez de mœurs, ton eſprit, ton ſçauoir,  
Dons que le Ciel en toy admirables faict voir  
Par le decours des ans t'aquièrent plus de grace*

*Le doux sommeil ayant fermé la porte  
À mes travaux, ie voy du Ciel descendre  
L'unique oyseau r'alumé de sa cendre,  
Qui auoit Mars & Minerue pour scorte.*

*Son vol repris il laiffa l'Aigle forte,  
Pour le Germain de la Toison deffendre,  
À ses petits la place ie vey prendre,  
Comme un destin inopiné l'emporte.*

*Lors vn serpent sous vn aspect benin,  
Au nid Royal ietta tant de venin,  
Que des petits l'aile bien trauaillée,  
Volant plus haut qu'on n'eust osé penser  
Faict le serpent sous la terre muffer,  
Et sur ce point ie me suis éueillée.*

*Ô seigneur Dieu esleue ma pensee,  
Fay que i'embrasse en grand deuotion  
Ta douloureuse & sainte passion,  
Payement seur de la loy transgressée.*

*À toy mon Dieu ma priere est dressée :  
Ayde Seigneur mon imperfection,  
Deliure moy de tant d'affliction,  
Qui m'a du Ciel vers la terre abaissée.*

*Graue en mon cœur ta iuste verité,  
Guide mes pas au sentier d'equité  
Benin seigneur en qui seul ie me fie.*

*Je veux offrir à ton sacré autel ;  
Ô Dieu viuant mon esprit immortel.  
Qui mort en moy en toy se viuifie.*

*Las où est maintenant ta ieune bonne grace,  
Et ton gentil esprit plus beau que la beauté :  
Où est ton doux maintien, ta douce priuauté  
Tu les auois du Ciel, ils y ont repris place.*

*Ô miserable, hélas toute l'humaine race,  
Qui n'a rien de certain que l'infelicité !  
Ô triste que ie suis, ô grande auersité,  
Ie n'ay qu'un seul appuy en cette terre basse !*

*Ô ma chere compaigne & douceur de ma vie,  
Puis que les Cieux ont eu sur mon bon-heur enuie,  
Et que tel a esté des Parques le decret :*

*Si apres nostre mort le vray amour demeure  
Abaisse un peu tes yeux de leur claire demeure  
Pour voir quel est mō pleur, ma plainte & mon regret.*

Épitaphe de feu maistre François Eboiffard seigneur de la Villee son  
mary.

**V** *EVX-tu sçauoir passant, quel a été mon estre,  
Scaches que la nature, & fortune, & les Cieux,  
Noble, riche, & sçauant autrefois m'ont fait  
maistre,  
Me rendant possesseur de leurs dons precieux.*

*Après auoir vescu d'une louable vie,  
Je fus pris d'un catere, & maintenant le fort  
Des Parques me guerit de ceste maladie :  
Je mourois en ma vie, & ie vis en ma mort,*

*Je fus trente ans Breton, vingt & huict mon espouse  
Me retint dans Poitiers lié de chaste amour,  
Mon ame deuant Dieu maintenant se repose,  
Et mon corps en ce lieu attend le dernier iour.*

*Mon corps n'est pas tout seul souz ceste froide tombe  
Le cœur de ma compaigne y gist avec le mien,  
Iamais de son esprit nostre amitié ne tombe,  
La mort ne trenche point vn si ferme lien.*

*Ô Dieu, dont la vertu dedans le Ciel enclose  
Enclost mesme le Ciel, veuillez que ma moitié  
Toutes ses actions heureusement dispose,  
Honorant pour iamais nostre sainte amitié.*

Építaphe de feu monſieur le Comte de Briſſac.

Ô France que tu es es perdue & dolente !  
Ô tragiques regrets, ô peine violente !  
Il faut ores, il faut pleurer amerement,  
Il nous faut lamenter inconſolablement.  
Nous perdons au beſſin cette viue lumiere  
Dont la clarte merite vne Illiade entiere.  
Las faut il que la mort triomphe à cette fois  
D'amour, de pieté, de proueſſe, & de foy !  
Lacheſis luy filoit vne ſi belle vie,  
Que ſa cruelle ſœur luy a porté enuie  
Fauchant en ſa verdeur cet illuſtre ſeigneur,  
Qui eſtoit des François l'honneur, & le bonheur,  
La Palme, le Laurier, le triomphe, & la gloire,  
Que les ſiecles voirront ſacrez à la memoire.  
Ô Dieu qui ſouſtiendra d'une pareille main  
Les trois diuines fleurs & le ſiege Romain,  
Qui reduira en paix la rebelle contree,  
Qui nous r'apellera la ſaincte vierge Aſtree,  
Qui rendra au pays la douce liberté,  
Ô gracieux ſeiour d'honneur, & de bonté,  
De prudence, valeur, ſageſſe, & courtoisie,  
Ores tu as au Ciel ta demeure choiſie,  
La France auoit en toy l'eſpoir de ſon repos.  
Mais las venue de toy ell'eſt en vn Cahos :  
Nous ne regrettons pas que l'ame bien heuree  
Iouïſſe du repos d'eternelle duree :  
Nous plaignons ſeulement noſtre condition,  
Ne voyant plus icy ta grand perfection,  
Le ſoldat ne voit plus cette main liberale,  
Main qui eſtoit l'appuy de la grandeur Royale,  
Il n'oit plus ta hardie & gaillarde façon,

Ny de ta claire voix l'inimitable son,  
Voix, dont on ne pourroit raconter la loüange :  
Ce n'estoit pas la voix d'un homme, mais d'un Anges  
Ô que tu as laissé nostre camp languissant,  
Ô combien par ta mort le mutin est puissant !  
La ioye de son cœur par signes descouuerte  
Nous faict voir & sentir l'ineestimable perte  
De ta grande valeur : las faut-il qu'un pandard,  
Un profane poltron, un indigne soudard,  
Ait blessé ton beau chef d'une playe mortelle  
Arrosant de ton sang le dur sein de Cybelle !  
Ah petit Mussidan ingrat, traistre, & mutin,  
Qui du second Marcel arrestas le destin,  
Dordonne soit par toy à iamais diffamee,  
Et de toy grand Briffac viue la renommee.  
Je sçay que ta vertu alluma le flambeau  
Qui ne craint le faucheur Lethes, ny le tombeau,  
À Lyon dés seize ans tu feis voir ta vaillance,  
Ô vaillant Scipion l'esper de nostre France :  
Un enuieux Dæmon, Dæmon plain de mal-heur  
A tousiours poursuiuis les hommes de valeur,  
Il pouffa le grand Roy dans la fatalle ville,  
Il se montra hideux au Prince de Sicille,  
Le petit Oplites a veu Lysandre mort,  
Pyrrhus dedans Argos esprouua mesme fort :  
Par ce mesme Dæmon Brutus perdit la vie  
Ce Dæmon qui fut fils de despit & d'enuie,  
Entendit ton beau nom en Hongrie vanter,  
En Itale & à Malthe il ouyt raconter,  
Ta proësse incroyable, & puis veit la Caderue  
Que tu feis de ta main sur cette gent proterue :  
Combien dedans Paris te montras tu vaillant  
Affailly du mutin, ou bien en l'affaillant ?  
Cholons connoist assez, Vallery à faict preuue  
Comme en un corps menu la forte ame se treuue,  
Toy seul de trois fleaux as l'ennemy batu

*Par le sage conseil, fortune & la vertu :  
Confoulant, Perigueux, Iazeueuil, & les Anses  
Connoissent de Briffac les grandes excellences,  
La Mothe, & Chasteau-neuf : ton bras victorieux  
Remplist d'ombres sans corps le grand bord Stygieux,  
Qui craignans de Minos le iugement supreme  
Ont appellé Typhæe, Anthee, & Polypheme,  
Disant nous auons bien osté le sceptre aux Rois,  
Abrogez leurs edicts, leurs polices, & lois,  
Allons prendre les Cieux, noz forces bien vnies  
Pourront en rapporter des gloires infinies :  
Si la terre ha en foy maints animaux diuers,  
Les Cieux en sont trop plus parez, pleins & couuers.  
Le Ciel montre en ce lieu vne claire ouuerture  
Par où l'esprit se range à la vie future,  
Quand il doit prendre un corps du plus bas element  
Ou receuoir au Ciel son dernier iugement.  
Ia desia ces mutins vouloient venir aux prises  
Lors que l'Ange Michel connut leurs entreprises.  
Michel (ô grand Briffac) te voit tenir le lieu,  
D'vn Iudas Machabee entre le peuple Hebrieu,  
Il scauoit bien que Dieu par sa diuine grace,  
(Ô Comte sans pareil) te gardoit une place  
Entre les bien-heureux & plus dignes esprits,  
Que le saint Ange guide au celeste pourpris :  
Les siecles sont presens, les temps & les annees,  
Les saisons, & les mois, iours, heures, destinees,  
Dans l'esprit de Michel : il voit qu'il est saison  
Que tu laisses du corps la gentille prison,  
Que Dieu redemandoit ton ame tant exquise  
Et les sept Gouverneurs la luy auoient requise :  
Tu portas en mourant Trophees infinis  
Comme estant des Guerriers la perle & le Phenis,  
Passant de l'Acheron la source violente.  
Tu visitas Minos, Æaque, & Radamenthe,  
Puis ayant sur le front la merque de l'Aigneau,*

*Suiuois le trac batu du bien-heureux troupeau,  
Lors que les gais esprits du beau champ Elisee,  
Voyant monter au Ciel vne ame tant prisee  
Afferment n'auoir veu en terre ton pareil  
Et si ont visité l'un & l'autre soleil.  
Voicy Dece, Cocles, Camille, les Sceuoles  
Qui desirent te voir, mais soudain tu t'en voles  
Au cloistre supernel, trauerfant le seiour  
Du difert fils de Maye & du pere du tour.  
Quand le grand Roy Henry te veit au sainct repaire  
Il apella soudain le Mareschal ton pere :  
Je croy, dit-il (Briffac) que vous n'ignorez pas  
De l'Achille François le bien-heureux trespas,  
Il est mort ieune d'ans : mais quoy ? sa renommee  
A bien plus d'une Leuctre ou d'une Mantinee  
À peine son beau teint fornoit de la Toison  
Qui renomme Cholcos en l'honneur de Iason,  
Qu'il eut de cent Lauriers la teste enuironnee  
Et de Meurthe cent fois dignement couronnee.  
Lors ton pere voyant son cher & doux souci  
Serena ses beaux yeux le frond, & le sourcil  
Disant, ô mon enfant, ô bonne nourriture,  
Mon travail, mon desir, ma gracieuse cure !  
Ô mon fils bien aymé le seigneur a permis  
Que nous vaincrons par toy noz plus grands ennemis  
Tu estois Couronnel sur les bandes Françoises  
Qui ont plante le lys aux terres Piedmontoises  
Mainte lance branloit sous ton beau Regiment,  
Et le cueur des François à ton commandement :  
Mais tu es maintenant sur le beau mont d'Arete  
Pour perdre les neveux du viel monstre de Crete,  
Pouffe les dans la barque au viel Nocher Charon,  
Qu'ils passent sans retour la riue d'Acheron,  
Courage mon enfant ton ame genereuse,  
N'a iamais entrepris chose plus glorieuse :  
Voy tu le grand Henry l'amour du genre humain,*

*Le bon Roy de Nauarre, & le Prince Lorrain :*  
*Esfleuant ton beau chef tu rompis ton silence*  
*Puis adorant des trois l'unité de puissance*  
*Tu feis ton oraison, en difant (ô Seigneur)*  
*Qui de grace m'as faict digne de tant d'honneur,*  
*Que de me donner part de ce bel heritage,*  
*Et auoir pres de toy assigné mon partage,*  
*Je scay, Verbe diuin, que tu as par ta mort*  
*Abatu le peché, le serpent, & la mort.*  
*Ô Seigneur tout-puissant tu m'as tiré du monde*  
*Où l'homme n'est sinon l'onde qui pouffe l'onde,*  
*Vn ombre, vn songe vain Simulacre qui fuit*  
*Ainsi que Bootes quand le soleil reluit :*  
*À toy soit gloire, loz, & graces infinies,*  
*Dieu vous tienne en sa garde, ô saintes compaignies :*  
*Et vous mon pere cher, oyez ma ieune voix,*  
*Dieu donna aux François la race des Valois,*  
*Qui de France ont chassé l'ignorance barbare*  
*Et le vice plongé au gouffre du Tartare :*  
*Vous auez quatre Rois de ce Tige seruis,*  
*Et i'ay voz beaux sentiers heureusement suiuis,*  
*Seruant Charles mon Roy, saint hōneur de la France,*  
*À qui i'auoy voüé mon cueur dés mon enfance,*  
*Et le regret qui tient mon esprit transporté,*  
*Cest que ie n'ay laissé la France en liberté.*  
*Ô grand Roy, dont le nom ne fuit la morte cendre,*  
*Roy ! qui as mis au Ciel la viue Salemandre :*  
*Et toy qui as laissé ton sceptre fleurissant*  
*Mets, Bouloigne, & Calais honorent ton croissant,*  
*Et vous François second, le Ciel vous est prospere,*  
*Mon Duc qui est des trois le neneu, fils, & frere ;*  
*A de son ieune bras combatu le mutin,*  
*Qui faisoit de la France vn publique butin :*  
*Ia de cest Achelois la force il a rompue,*  
*Que de l'Hydre bien tost soit la force abatue,*  
*Par cest excellent Duc, magnanime & courtois,*

*Vn Astre bien heureux puisse garder les trois.  
Tu faisois à noz Roys ce veritable compte,  
(Ô Compte de qui seul on doit faire grand conte)  
Lors que les ombres noirs connoissant la splendeur,  
Qu'auoit infuse en toy la diuine grandeur,  
Se sont precipitez dedans la riue noire :  
Et par ton seul regard le Ciel eut la victoire  
Ton ame ores iouyt de la Diuinité,  
Et ton beau nom se voue à l'immortalité :  
La France, qui pour toy de pleurer n'est pas lasse,  
A mis ton ieune corps dans une claire Chasse,  
Où la sainte vertu & le docte troupeau,  
Qui chante ses beaux vers sur le double coupeau.  
Honorent à l'enuy ta belle sepulture  
Regrettant des François la piteuse auanture.  
Ô Muses decorez ce braue monument  
L'art vous pourra manquer plustost que l'argument :  
Ô grand Timoleon ainsi la Poésie  
Eust pour te celebrer une femme choisie,  
Et que le Delien eust bien receu mes vœus,  
Je serois la merueille à noz futurs neueus,  
Et toy, dont les valeurs meritent plus d'un liure,  
Pourrois de siecle en siecle eternellement viure.*

Épitaphe de feu monfieur le Baton d'Angueruacques.

**L** *E iour que ce grand Duc animoit fes foudars  
De fe montrer vaillans pour le falut de France,  
Le Comte de Briffac, mais bien le fecond Mars,  
Grauoit fon nom au Ciel par le fer de fa lance.*

*Le Baron d'Angueruacque imitant bien fes pas  
Pouffa mille ennemis deffus la riue noire :  
Mais le cruel deffin enuiant fon trespas  
Il porta deuant Dieu fon Trophee de gloire.*

*Iamais vn plus difcret, vaillant aimable & doux,  
Ne contempla des Cieux, la lumiere doree  
Son corps gift au cercueil, fon loz vit entre tous  
Son ame eft au repos d'eternelle duree.*

Fin des œuures de M. des Roches la Mere.

LES ŒUVRES  
DE M. DES ROCHES  
DE POETIERS LA FILLE.

*Epistre à sa Mere.*

**M**A MERE, ie sçay que vous enfuiuât, ie pourroy fuiure vn exemple de vertu fuiuy de biẽ peu de personnes : mais pour ce que ie ne puis vous imiter ny me tirer si promptement de la multitude, à tout le moins en cecy ie fuiray la commune façon de la plus grand part de ceux qui escriuent, lesquels ont accoustumé de prier les lecteurs d'auoir leurs œuures pour agreables, comme s'ils vouloient par leurs courtoisies mendier les faueurs. Or quant à moy ie leur donnerois volontiers licence de penser & dire de mes escrits tout ce que bon leur semblera, mais ie croy qu'ils n'ont point besoing de ma permission. S'il y en a qui les reprennent auecques iuste occasion, i'effairay de me corriger tirant profit de leur censure : si quelques vns en iugent sans aduis & discretion, ie penserois estre sans discretion & aduis de m'arrester à leur iugement. Ils diront peut estre que ie ne deuois pas escrire d'amour, que si ie suis amoureuse il ne faut pas le dire, que si ie ne suis telle il ne faut pas le feindre : ie leur respondray à cela, que ie ne le suis, ny ne feins de l'estre : car i'escry ce que i'ay pensé, & non pas ce que i'ay veu en Syncero, lequel ie ne connoy que par imagination. Mais cõme il est aduenu à quelques grands personnages de representer vn Roy parfaict, vn parfaict orateur, vn parfaict courtifan, ainsi ai-je voulu former vn parfaict amoureux : & si l'on dit que pour auoir pris exemple de tât d'excellens hommes, ie les ay mal enfuyuis, ie diray aussi que les Roys estant personnes publiques, doiuent par leurs vertus estre l'ornement de leurs peuples, que les orateurs & courtifans ayant

à paroistre deuant les grands ont befoing de se pouruoir de toutes perfections qui les facent remarquer des sages & du vulgaire : mais Syncero ne veut plaire qu'à sa dame seulement, que i'ay formee à son patron le plus qu'il m'a esté possible, imitant nostre grand Dieu, lequel apres qu'il eut créé le pere Adam, luy donna vne femme semblable à luy. Beaucoup diront volōtiers que ie ne deuoy point escrire de quelque sujet que ce soit, mesme en ce temps que nous voyons tant de Poètes en la France. Ie ne veux faire autre responce à ce propos là, sinon qu'il y a bien assez d'hommes qui escriuent, mais peu de filles se meslent d'un tel exercice, & i'ay tousiours desiré d'estre du nombre de peu : non-pas que i'aye tant d'estime de moy, que de me vouloir parangonner aux plus excellentes non plus qu'aux moindres : car ie ne veux iuger de moy ny par audace, ny par vilité de cueur : au-moins ie ne me sentiray point coupable dauoir perdu beaucoup de temps à composer vn si petit ouurage que cettuy-cy, pour ce que ie n'y ay jamais employé d'heures, fors celles que les autres filles mettent à visiter les compagnies pour estre veües de leurs plus gētils seruiteurs, desirāt qu'ils puissent deuenir dignes chantres de leurs beautez, encores qu'elles ayent bien la puissance de se chāter elles mesmes : toutesfois elles dedaignent de sy prendre : approuuant (ce croi-je) l'opinion de Zinzime qui ne pouuoit estimer les Gentils-hommes Romains pour estre bien instruits en la Musique à faulter & voltiger, pour ce que les seigneurs de Turquie faisoient faire tels exercices à leurs esclaves. Ainsi quelques vnes des Damoiselles de ce temps, sans vouloir prendre la peine d'escrire, se contentent de faire composer leurs serfs, attifant mille flames amoureuses dans leurs cueurs, par la vertu desquelles ils deuiennent Poètes mieux que s'ils auoient beu toute l'ōde sacrée de la fontaine des Muses. Mais quant à moy, qui n'ay iamais faict aueu d'aucun seruiteur, & qui ne pense point meriter que les hommes se doiuent asseruir pour mon seruire : i'ay bien voulu suiure l'aduis de la fille de Cleomenes qui reprenoit les Ambassadeurs Persans, dont ils se faisoient accoustrer par des Gentils-hommes, comme s'ils n'eussent point eu de mains. Aussi ie m'estimerois indigne de ce peu de graces que Dieu ma donnee par vostre moyen (ma mere) si de moymesme ie n'essaïois de les faire paroistre : ce n'est pas que i'espere me tracer avec la plume vne vie plus durable que celle que ie tien de Lachesis, aussi n'ay-je point quitté pour elle mes pelotons, ny laissé de mettre en œuvre la laine, la foye, & l'or quand il en a esté befoing, ou que vous me l'avez commandé : I'ay

seulement pensé de vous monstrier comme i'employe le temps de ma plus grande oisiveté, & vous supplie humblement (ma mere) de receuoir ces petits escrits qui vous en rendront tesmoignage : si vous en trouuez quelques vns qui soient assez bien nez, auoüez les s'il vous plaist pour voz nepueux, & ceux qui ne vous seront agreables, punissez les à l'exemple de Iacob qui condemna la famille d'Isachar pour obeir à ses autres enfans.

## Dialogue de Vieillesse & Jeunesse.

### VIEILLESSE

**M** AIS qui est ceste ieune folastre, couronnee de fleurs, qui court & faulte si allegrement ? Elle tient vn lut en ses mains, dont elle accorde l'armonie avec son chant, & bien souuent laisse tout pour se mirer : Helas ! si elle sentoit partie des peines qui me suiuent, que cela luy feroit tost oublier son allegresse. IEV. Je pense en moy tant de choses diuerses, que ie ne sçay laquelle commencer premierement. Vaut-il point mieux : ha nenny, ie m'en vais dire vne chançon, & puis delibereray du reste.

*Le beau printemps de ma ieunesse gaye,  
Guérit d'amour la dangereuse playe :  
De cet enfant le pouuoir plus qu'humain  
Est soustenu par ma puissante main.*

*Que seruiroit que son ardente flame  
Brulast le sang le cœur, le corps, & l'ame  
Si moy qui fuis du monde l'entretien,  
De ce grand mal ne tirois vn grand bien.*

*Si vn amant depourueu de sagesse  
Est dedaigné d'une sage maistresse,  
Le luy appren dix mille inuentions.  
Pour paruenir à ses intentions.*

*Si vn amant depourueu de richesse  
Est desprisé d'une riche maistresse,  
Le luy fay voir un coulant fleuve d'or,  
Et de Plutus le precieux tresor.*

*Mais ceux qui sont captifs de la vieillesse,  
L'on ne sçauroit animer leur foiblesse :  
Mesme l'amour y sentiroit glacer  
Son feu ardent, & ses fleches casser.*

VIEIL. Vrayement iufques icy ie m'estois contraincte d'endurer patiemment toutes ces petites vanitez, mais puis que c'est à moy qu'elle en veut, ie luy demanderay pourquoy. IEV. Ô Dieu ! qui ameine vers moy cette vielle decrepite avec le front de damas, & les yeux de verre il ne luy paroist aucunes dens en la bouche, le rhume les y a toutes fauchees, que veut elle faire de ce balton, est-ce pour la soustenir ou pour batte quelqu'un ? doy-ie fuir, nō, non, que me ſçauroit elle faite ? ie l'attendray : m'affurāt bien qu'elle ſe couroucera fort à moy, ie veux ayder à nourir ſon couroux. Par où commēceray-ie à la mettre en colere ? ie m'ē vay parler à elle : Dieu vous gard ma bonne mere, voulez vous dāſer avec moy, & ie diray vne chanſon. VIEIL. Allez, allez petite affectee, i'ay bien affaire de vous, ny de voz chāſons, vous auez tantost parlé ſi defuantageuſement de moy en vne, que ie vous en feray repētir bien aigremēt. IEV. Toubeau, toubeau ne ſoyez pas ſi facheuſe, danſez ſi bon vous ſemble, & mettez repoſer voſtre cheual de bois. VIEIL. Ne vous mocquez point de mō cheual, il a plus de force que vous ne penſez. IEV. Ha ! ie croy qu'il eſt fort gaillard, mais d'où l'auez vous eu ? eſt-ce vn Genet d'Eſpaigne, ou vn Roſſin d'Allemaigne, ou bien vne Hacquenee de Bretagne ? VIEIL. Ie ne vous diray point d'où il eſt, vous ſuffiſe que vous le pourrez ſentir à voſtre dōmage. IEV. Comment bonne femme, ſeroit-il bien de la race des cheuaux de Diomedes, qui repaiſſoient de corps humains ? ſi ie penſoy cela, ie m'ē iroy bien toſt d'icy. Toutesfois ie me doute plus volontiers qu'il eſt parent du cheual Seian, car il mena ſon maĩſtre à la mort, & cettuy-cy vous conduit à la voſtre prochaine. VIEIL. Qui vous a dit que ie ſuis proche de la mort, & ie vous aſſeure que vous mourrez auant moy, comme vous eſtes nee la première. IEV. Me voulez vous ainſi faire croire que ie ſuis au monde auant vous, qui feriez bien mere de l'ancien Demorgorgon ? VIEIL. Vous feriez doncques ſon ayeule. IEV. Ô vieille hideuſe ! VIEIL. Ô ieune ſotte ! IEV. Vous deſiez tantost que i'eſtoy plus vieille que vous, & puis m'appellez ieune, ie penſe que vous radotez. VIEIL. Ne vous deſplaiſe, i'ay dict que vous eſtiez nee ayant moy, nō pas que vous fuſſiez plus vieille, ſ'il eſtoit neceſſaire que ce qui eſt le plus ancien vieillĩſt, l'eternité tomberoit en decadēce. IEV. Si vieillir eſt vn commencement de perir, vous eſtes pres de voſtre fin comme ie vous ay dict. VIEIL. Ie ne vieillly point, car ie ſuis touſiours vieille, & l'eſtoy meſme dés le iour que je nacquy : Si i'auoy perdu quelque partie de ma force & vigueur, vous auriez raiſon de tenir tels propos. IEV. Vous ne fuſtes donc

jamais autre. VIEIL. Non. IEV. Ah mal-heureuse qui vous ressemble. VIEIL. Escoutez, si vous me fachez ie me vengeray de vous. IEV. Et que me sçauriez vous faire ? VIEIL. Ie vous chastiray de ce baston si rudement que voz blonds cheueux perdant leur teinture, se changeront d'or en argent, voz dens d'yuoire en Ebene, vostre beau teint deuiendra terny, & la lumiere de voz yeux estainte. IEV. Ie ne vous crain pas beaucoup, sçachant bien qu'un age moyen vous empesche d'aprocher de moy, pource qu'il est tousiours opposé entre nous deux, comme le prin-temps, & l'automne entre l'hyuer & l'esté. VIEIL. Cest age moyen me donne le moyen de vous nuire, car il est Fourrier qui merque pour moy les logis où vous demeurez, & bien souuent que ie suis ennuyee de vostre orgueil, ie le haste de vous chasser des belles personnes, en qui vous estiez presque adree, de sorte que vous estes contrainte de vous retirer chez quelque laideron. IEV. Soit que nous demeurions avec beaux, ou laids, tousiours ie leur plais, & tousiours, vous les fachez. VIEIL. Il est vray que ie suis penible à quelques vns pource qu'ils ont mal vsé de vous, en vous donnant pour cōpaignie les voluptez desordonnees, qui sont causes, dōt ils souffrēt apres les extremes douleurs, pour lesquelles ie reçoÿ blasme sans en estre coupable. Voila donc l'origine de leurs maux & des miens, s'ils eussent eu la ieunesse moderee, ils sentiroient la vieillesse paisible. IEV. Vous reprenez autruy des fautes que vous faictes, sçait on pas bien que vous estes haye, pource que vous dérobez toutes beautez, & toute gaillardise, d'une affection trop pire que celle des autres latrons, car ils peuuent vser de l'argent qu'ils prenent, & vous ne sçauriez que faire des graces que vous emportez. VIEIL. Aussi n'en veu-je rien faire, que les chasser de place en autre, mais ceux qui font excessifs m'auacent de passer chez eux. IEV. Voire dea, & si traictez vous la terre innocente, comme les citoyens d'elle, apres que ma faueur l'a reuestue de robe neufue, & que ie luy ay faict produire toutes sortes de fleurs, herbes & fructs pour la nourriture de ses enfans, aussi tost vous la despoüillez, & luy ostez cruellemēt sa robbe, mesmes pres de l'hyuer. VIEIL. Mes effects ne luy sont pas moins necessaires que les vostres. Et tout ainsi que le feigneur fait enclore dans l'arche de Noé vn pair de toutes sortes d'animaux, afin de se perpetuer apres le deluge, ainsi i'enclos au sein de la terre durant la rigueur du froid, les semences de ce qu'elle doit produire en autre saison : & si pour vn temps ie ne la rendoy espargnante, elle ne pourroit apres estre liberale. IEV. Voila comment vous estes cause de sa chicheté, ainsi que moy de sa

liberalité : c'est ce qui vous rend odieuse, & qui me fait tant agreable. Or voyez donc, combien l'on me doit preferer à vous. VIEIL. Mon Dieu que vous auez de gloire, & ne sçavez vous pas bien que nous sommes creatures d'un mesme Createur, qui nous a fait venir au monde toutes deux pour mesme fin ? IEV. Je sçay bien cela mais de toutes les parties qu'on trouue en vn tout, il y en a toujours de plus excellentes les vnes que les autres, voire iusques au corps humain on dict le cœur, & les poulmons estre parties nobles, à la difference de la ratelle, & du foye. Quant aux exterieures, ce seroit mal fait de comparer la main, & le pié, à l'œil & la bouche, pere & mere de la Philosophie : aussi ne voudrois-je pas faire comparaison de vous à moy, bien que nous soyons toutes deux à vn mesme maistre qui nous a commandé de maintenir (moyennant son ayde) le mōde en son premier estre, vous pour despecer ce que ie fay de tout vostre pouuoir, moy pour luy donner vne force toujours renaissante : ainsi ne sommes nous iamais oisies. VIEIL. Vrayement vous ne l'estes pas à parler, au-moins si vous auez autant de raison que de parolles, vous triomphez. IEV. Ay-je dict quelque propos qui vous semble deraisnable depuis que je parle à vous ? VIEIL. Je ne sçay, selon que vous exposerez ce que vous auez dict tantost, ie feray iugement de vous, pourquoy appelez vous l'œil & la bouche, pere & mere de la Philosophie ? IEV. Et vous pourquoy demandez vous, à sçauoir le plus digne vsage de ce dont vous ne pouvez vser : car n'ayant ny lumiere aux yeux, ny dens en la bouche, vous ne sçauriez getter vn regard, ny prononcer vne parolle ferme. VIEIL. C'est le sens de la parolle qui la rend ferme, & non pas la prononciation, pource dictes si bon vous semble, ie n'osteray point la grace de voz propos en les redisant. IEV. Et bien donc ie le vous diray pour me despecer de vous : auparauant que l'on veit aucune science escrite, l'œil esleuant sa clarté vers les celestes feux, lisoit en la carte du Ciel le pouuoir admirable du Createur de l'uniuerse : de là l'engendra, la Philosophie qui reueillant les premieres puissances de l'ame, la rêdit desireuse de rechercher le souuerain Dieu, en qui demeure la vraye sapience : depuis ceste ame estât r'emplie d'une infinité de belles conceptions les enfanta heureusement par la bouche : mais Adieu bonne femme, ie m'en vois, cest trop demeuré en vn lieu. VIEIL. Ecoutez vn peu s'il vo'plaist. IEV. Je ne puis. Ô la belle troupe de filles que voila ie me vay ranger entr'elles. VIEIL. C'est vne chose estrange de voir que tout le mode me fuit ainsi pour suiure la ieunesse, mesme ceux qui ne l'ont pas en eux, la cherchent en autrui encores qu'elle les fuye : ils

n'ont point souuenance de ce qui est dict par le Sage, Que trop mieux vaut le chien viuant que le lyon mort, ieunesse est morte pour eux, ils ne la sçauroient iamais recouurer, & moy ie feray toufiours viue pour les conduire entre les mains de la Parque. Or ce-pendant que mon aduerfaire est careffee de toutes ces belles Dames, ie m'en vay cacher en quelque lieu solitaire, attendant que ce soit à mō tour d'ẽ receuoir les faueurs, ie voy là vne Eglise où il ne paroist aucũ, il vaut mieux que ie m'y range pour dire mes oraisons sans crainte que personne m'y vienne chercher, veu ma laideur horrible, dont ie veux descrire quelque chose pendant qu'il m'en souuient, pource que bien souuent, i'oublie de me connoistre.

*Ie ne m'estonne pas si ma face hideuse  
Si mes yeux enfoncez, si ma voix depiteuse,  
Font tant d'horreur au monde, & ne m'estonne pas  
Si me voyant de loing tant sale & décrépite,  
Plustost que d'aprocher, chaffun se met en fuite  
Pour s'esloigner de moy plus vite que le pas.*

*Qui ne me hayroit, quand ma forte foiblesse  
Derobe la frescheur de la belle ieunesse,  
La disposition des plus sains & gaillards,  
La vaillance & l'honneur des braues Capitaines,  
Le pouuoir des grands Rois, que malgré eux le traines,  
Les voulant enroller aux nombres des vieillards.*

*Si i'ay peu ruiner la haute Pyramide,  
Les grands murs, le Colosse, & le lieu d'où sans guide,  
D'un peloton de fil on ne pouuoit sortir :  
Le pourtrait de Iupin, le tombeau de Mausole  
Le temple de Diane, & si d'une parolle,  
Ie puis des plus puissans, la puissance amortir.*

*Doit-on s'esmerueiller si ie suis ennuyeuse,  
Doit-on s'esmerueiller si ie suis odieuse,  
Veue que toufiours ie pille, & si ne garde rien :  
Ie derobe sans fin les beautez & la grace  
Que ie rends à nature affin qu'elle en reface  
Et maintiene le monde en son ordre ancien.*

*Pour mille fois mourir & mille fois renaiſtre  
Rien pourtant ne se perd, toute chose a son estre,  
En esprouuant toufiours ses diuers changemens,  
Mais ceux que le plaisir, douce ame de la vie,  
Entretient & cherist me rendent plus haie  
Refusant d'obeyr à mes commandemens.*

IEV. Maintenant que la vieilleffe est absente de moy, & qu'elle ne peut me reprendre d'aucune chose que ie die, ie veux conter à ces Dames quelque secret que i'ay appris d'elle : mais toutesfois on dira que ie suis vne grande babillarde qui tire les propos des vns pour les redire aux autres, ie pense que ie feray mieux de ne le dire point qu'à moy : doncques ie proteste de le celer à tous l'il m'est possible, fors qu'à ma penfee.

*Je ne l'ay dit qu'à moy, & si ie me deffie  
Que moy mesme vers moy face tour d'ennemie  
Declarant vn secret que i'ay pris sur ma foy :  
Je ne le diray pas, mais le pouray-ie taire ?  
Doncques ie le diray : mais se peut il bien faire  
Que ie vueille trahir mon penser & moy ?*

*Or fus ie le diray, non feray ha ie pense  
Que ne le disant point ie perdray patience,  
Si ie le dy aussi, i'y auray grand regret :  
Si ie ne le dy point, ie feray en grand peine :  
Mais quoy ? si ie le dy ie suis toute certaine  
De ne pouuoir iamais rappeler mon secret.  
Je ne le diray point de pœur de m'en desdire,  
Vrayement ie le diray, cela que peut il nuire ?  
Je ne le diray point de pœur de m'en fascher.  
Je le diray pourtant, qu'est-ce que i'en doy craindre ?  
Je ne le diray point, il faut aprendre à feindre,  
Vn secret perd son nom qui ne le peult cacher.*

## Dialogue de Vertu & Fortune

VERTU.

**B** ON iour Fortune, il y a long temps que ie vous cherche pour vous supplier de faire quelque chose en ma faueur. FOR. Ie ne vous cherche point Vertu, ny ne veux rien faire pour vous, car vous auez accoustumé d'empescher tous mes desseins & de ruiner vne grand partie de mes ouurages. VER. Escoutez, or si ie vous cherche, ce n'est pas que i'aye besoing de vous, ie m'apuie de toutes parts sur moymesme, sans flechir d'vn costé ny d'autre, & pource ie n'ay que faire d'vn ayde estrãgere. FOR. Vous ne deuiez donc point employer vainement voz pas pour me venit trouuer puis que vous n'aez que faire de moy. VER. Ie n'ay que faire de vous, mais i'ay affaire à vous pour vous presenter vne requeste qui vous fera autãt honorable qu'à moy agrãable l'il vous plaist de l'accorder. FOR. Et qu'est-ce. VER. C'est que ie vous prie de traicter doucemẽt ceux qui me fauorifent & vous en ferez dorefnauant beaucoup plus estimee. FOR. Vrayemẽt vous aurez bõne raison de vouloir reformer les abus. Allez allez, gouvernez vous à vostre fantasie & me laissez gouverner à la miẽne. VER. Les Egyptiẽs auoient vne loy. FOR. Ie n'ay que faire d'eux ny d'elle, & m'estonne commẽt vous vous en souciez, veu qu'ils ont faict si peu de cõte de vous. Il me souuient que i'enfermay Sefostris dans vne maison où il eut brullé sans vous qui conseillastes à la Royne sa femme de le sauuer par la perte de ses enfans, & toutesfois elle ne vous fait point apres édifier vn temple comme les Romains à la fortune feminine pour l'amour de Volumnia. VER. I'edifies mes temples factez dedans les ames vertueuses, & ne demande autre sacrifice que la volonté mais l'il vous eut pleu tantost de me prester la vostre, ie vous eusse raconté vne loy d'Egypte laquelle condamnoit en peine ou amende celuy qui voyant faire mal ne se mettoit en deuoir de l'empescher. Voila parquoy i'essaye de vous adoucir enuers les bons, affin que vous soyez plus humaine à leur humanité. FOR. Mais ie vous prie aller entretenir diuinement la diuinité de ceux qui vous ont en reuerence, vous ne ferez pas fort empeschee à contenter si peu de gens : quant à moy ie veux tousiours

prendre mes plaisirs accoustumez tournant incessamment ma rouë, ie veux abaïsser les plus grands comme i'ay faict Dyonisius, ie veux haüsser les plus petits comme i'ay fait Agatocles, ie suis Royne des hommes & veux disposer d'eux entierement, ceux mesme qui vous obeissent, encores sont ils subjects à moy. VER. Ouy bien leurs richesses, mais non pas leurs personnes. FOR. Ie puis disposer de leurs vies autant que de leurs biës, ie fey precipiter Ægeë dedans la mer, pource que la nef de son fils n'auoit point changé de voile, & sauuay Arion le tirant des ondes impetueuses en vn port de salut. VER. Encores que vous ayez puissance sur les richesses & la vie, vous ne commandez pas à la raison. FOR. Ha vrayement ie la vous quitte faictes en bien vostre profit, ie pense que vous n'aurez pas beaucoup de sectateurs. Mais ie vous prie regardez voz pieds vous les voirrez apuyez sur vn cube dont la forme se raporte à vn element seul, & si pourrez voir tournât les yeux vers moy que ie suis esleue sur vne boule ronde faicte à l'imitation de tout ce grand vniuers : Ces deux figures montrent cōbien mō pouuoir est plus que le vostre, puisque ie maistrise presque tout le monde & que vous n'en auez pas la quatriesme pattie à gouverner. VER. Ie ne doute point de vostre puissance, mais ie suis marrie dont pouuât faire ce qu'il vous plaist vous faictes mal pluüost que bien. FOR. Ie tiens pour bien tout ce que ie fay, puisque ie le veux, mon plaisir est ma loy. VER. Mon deuoir est la miene, escoutez, que ie parle à vous. FOR. Ie n'ay pas loisir. VER. Demeurez vn peu l'il vous plaist. FOR. Ie ne veux point, laissez, vous me ferez tōber. VER. Nō feray dea ie vous soustiendray ? Or voyez comment vous auez tantost exposé à vostre aduantage, ce qui vous est defauantageux : car estant soustenuë par vne boule ronde, & vn baston rompu, vous estes à toute heure en danger de tomber. FOR. C'est tout vn, ie repren tousiours nouvelle force en tombant comme faisoit Anthee, mais vostre pillier est plus seur que le mien : Ouy vrayemēt ie ne le sçauois faire tomber. VER. C'est pource qu'il est faict à la similitude des autels. FOR. Si est-ce que les autels sont bien quelques fois abbatus, le pays de Poëtou en rend bon tesmoignage principalement sa maïtresse ville, où il n'en resta pas vn en son entier. VER. Helas vous dictez vray. FOR. Ils furent demolis en despit de moy, pource que bien souuent ils me seruoyēt d'appuy, ceux qui les ruinerent estoient ennemis des vertus & des lettres, ils auoyent seulement ie ne sçay quel vain masque de religion apparente moins religieuse en effect que celle qu'ils monstroient de vouloir reformer : aussi feirent ils bien connoistre qu'ils estoient guidez par auarice,

& non point par deuotiō : car ils l'adresserent premieremēt aux threfors faignant de vouloir retrancher les ceremonies, comme celuy qui voulant corriger la pompe d'Apollon, & celle d'Esculape, osta la robe de l'vn, & la barbe de l'autre : mais ie prie Dieu que ce qu'ils deroberent dans cette pauure ville leur soit comme l'Or de Toulouse, aux soldats de Cēpio. FOR. Ie suis bien contēte qu'il aduiene ainsi quand ie les auray esleuez vn peu plus hauts, afin que le faut leur soit plus difficile à prendre. VER. Non ie vous fuplie, ne les abusez point d'auātage, vous auez trop fait pour eux, aussi bien ne vous en sçauēt ils point de gré, mais aidez moy dorefnauāt à deffēdre Poētiers ; ie ne feray pas enuers vous ingrante de ce plaisir, & fuiuant la coustume des Spartins sacrificiōs aux Muses esperant que nostre bien-faict ne fera pas enseuely dedās l'oubly. FOR. Ouy, mais de tout ce que nous ferons de bien l'honneur vous en fera dōné & ie demeureray sans louange. VER. Nō feray ie vous en assure, tout ainsi que les anciens auoient appris de faire vn mesme temple à Pollux & Castor, encor'que Iupiter fut pere de l'vn, & Tyndare de l'autre, ainsi veulx ie que nous soyons honorees toutes deux ensemble, combien que ie me reconnoisse pour la tres-aymee fille de Dieu, & vous pour sa seruāte. FOR. C'est la raison que l'obeisse à la fille de mon maistre : mais fortune peut elle faire quelque chose de raisonnable. Ie crain demeurant avecque vous de perdre mon nom & d'oublier mes effects ordinaires. VER. Ha que vous n'auiez garde, aussi bien ne vous ay-ie pas cherché à ceste intention, c'est pour m'ayder à garder Poētiers que ie vous demande, & pour estre nuisante à ceux qui luy voudroyēt nuire : Car faisant mal selō vostre aduis à ceux qui luy en veulēt faire, vous ferez biē : cōduisez dōc toutes leurs entreprises au rebours de ce qu'ils desirent : cependant venez ouyr vne Oraison que ie veulx presenter à Dieu, & vous l'accōpaignerez d'vn autre s'il vous est agreable.

*Ô seigneur dont la prouidence  
Tient tout en son obeissante,  
Prestez nous, Dieu souuerain,  
Vostre heureuse & puissante main.*

*Afin que nous puissions deffendre  
Ce peuple icy qui veut esprendre  
Sa vie, son corps & son cœur,  
Sacrifiez pour vostre honneur.*

*Ayez soing des femmes gentilles,*

*Gardez bien les pudiques filles,  
Preferuez les hommes aussi  
Qui de voz bontez ont souci.*

*Si quelque ennemy se trauaille,  
Pour ruiner nostre muraille,  
Si quelcun cherche les moyens  
De surprendre noz Citoyens.*

*Accablez le de la tempeste,  
Qui punit la pariure teste  
Et le cœur superbe & felon  
De l'incredible Pharaon.*

I'ay dict, fortune, vous plaist il de dire ? FOR. Ouy dea ie suis contente de vous accompagner à fi bon œuure.

*Dieu qui sans estre meu, mouuez tout ce grãd mōde,  
Conduisant arresté, la course vagabonde  
De tant de feux lui-fans, ornement de voz Cieux :  
Regardant assure, tous les hommes en craincte,  
Plaise vous d'exauser vne priere sainte  
Qui procede d'un cœur humble & deuotieux.*

*Seigneur bien que ie fois inconstante & volage,  
Si est-ce que ie rends continuel hommage  
À vostre maiesté reconnoissant tousiours  
Que de vous seul ie tiens mon sceptre & ma regence,  
Qu'il vous plaist de me voir constante en inconstance,  
Et me nommer Fortune au variable cours.*

*Si mes faueurs estoient de plus longue duree  
La foy que l'on vous doit seroit mal-assuree,  
L'on ne penseroit plus que vous fussiez l'Estant,  
L'on oublieroit du tout à vous faire seruice  
Ce monde deuiendroit escole de tout vice,  
Voila pourquoy seigneur, ie change en vn instant.*

*Ie me monstre parfois & superbe & maligne,  
Ie deuien tout soudain gracieuse & benigne :  
Mais tout ce que ie fay c'est pour vous obeir,  
Pourueu que ie vous fois humble & obeissante :  
Ie veux que l'on m'apelle & traitresse & meschante  
Et ne me deplay point de me faire hair.*

*Ô Dieu si mes effects vous font pour agreables,  
Accordez s'il vous plaist mes requestes semblables  
À celles de Vertu : vueillez mettre à repos  
Nostre pauvre Poetiers, & si quelcun s'apreste  
De l'oser assaillir, qu'il sente sur la teste  
La tuile que Pyrrhus sentit dedans Argos.*

Et bien. Vertu, estes vous satisfaicte ? VER. Ouy en partie, & le seray du tout s'il vous plaist aussi bien faire que bien dire. FOR. On diroit que vous estes en deffiance de moy. VER. Non suis, car vostre defasseurâce m'asseure, vous auez accoustumé d'arrester fort peu de temps en vn point, si bien qu'ayant desia faict beaucoup de mal à nostre Poëtiers i'espere qu'à l'aduenir vous luy ferez meilleure. FOR. Mais pourquoy en estes vous si curieuse. VER. Pource que ie suis reuersee de quelques vns qui demeurent dedans. FOR. Je croy qu'ils ne sont pas en grãd nombre. VER. Le nombre des bons n'est iamais grand, aussi dict on que celuy qui veut demeurer avec les vertueux cherche la solitude : or combiẽ que ie sois honoree de peu, ce peu vaut beaucoup. FOR. Quant à moy ie ne pense estre aymee de personne du monde, ceux mesmes aufquels ie fay le plus de biẽ ont opinion qu'il est tout causé par leur propre valeur, comme ce Capitaine Grec à qui ie rendoy les villes pendãt qu'il dormoit, & toutesfois il me defauoüa, disant que ie n'auoy point de part en sa victoire, mais je me vëgé bie de luy, car depuis il n'executa beau fait. VER. Vous fraudez bien souvent l'esperance de ceux qui vous ayment, cela est cause dont quelques vns d'entre eux dissimulent l'affectiõ qu'ils vous portent, pource qu'ils ne sont point assurez à quelle fin ils seront conduits par vous, de moy ie reçois tous ceux qui me cherchẽt quand bien ils m'auroient deprisee, comme Polemõ, ie ne laisse pas de leur tendre la main. FOR. Pource que vous auez tousiours esté bonne, vous pouuez seurement demeurer telle, ie voudroy bien maintenant vous enfuiure s'il estoit en mõ pouuoir, mais je crain si ie me depose de mon autorité, pour deuenir meilleure d'estre plus iniuriée que Sylla quand il se fut demis de la Dictature, & de receuoir maintes offences de ceux qui pensent estre offencez par moy. VER. Ô Fortune mamye, s'il vous plaist d'amender d'ores-nauant vostre condition, que ie vous conduiray biẽ en vn lieu de seur accez, où vous serez humainement receue par vne excellente personne qui me fauorise beaucoup, vous serez là sauüee de tous dangers demeurant aupres de moy, & n'aurez plus la peine de tourner continuellement vne roue, comme le

miférable Ixion. FOR. Ma peine m'est agreable, & me semble que vous deuriez plustoft dire que ie tourne ma roue, cōme les intelligēces font tourner les Cieux. VER. Le mouuoir des cieux est proufitable & celuy de vostre roue dommageable : ainfi l'vn est bon, pource qu'il ayde & conferue, l'autre mauuais, pource qu'il gaste & ruine. FOR. Si ne pouuez vous nier que faisant mal aux vns, ie ne face bien aux autres, tout ainfi que le soleil, lequel donnant le iour à ceux qui nous font oppofez nous fait les nuicts par son absence, mais ie voy bien que c'est, vous estes enuieufe fur mon pouuoir, pource que ie fay bien & mal, & vous ne pouuez faire que l'vn des deux. VER. Si i'estois enuieufe ie ne serois point Vertu, car l'enuie en vn grand vice, n'ayez donc point telle opinion de moy l'il vous plaift, & ne pensez point estre digne de plus d'estime pour faire bien & mal, l'ennemy du genre humain seroit en cela de moitié de loüange avec vous : quantà ce que vous m'arguez m'arguez d'impuiffance difant que je ne puis faire mal, ie prens, vn tel blafme pour loüange, & si nous demeurons quelque tēps ensemble i'efpere que vous connoiftrez mon pouuoir, mon deuoir, & mon vouloir, estre tellement vnis qu'ils ne feront iamais feparez. FOR. La douceur de voz propos m'a si bien gaignee, que ie voudroy n'estre iamais feparee d'auec vous. VER. Vous ferez bien de fauorifer quelquesfois de vostre prefence ceux qui me chafsēt, affin qu'ils ne foiēt pas mal-heureux de tout point. FOR. Ha ie protefte de n'aymer jamais ceux qui vous haisent, & si pour vn temps ie me montre amiable enuers eux, ce sera pour leur faire sentir apres ma rigueur plus aspre. Pour ce dés maintenāt menez moy où bon vous semblera, & vous assurez que ie n'ay rien de plus cher en ce monde que le defir de vous obeyr. VER. Pour cette heure gardons Poëtiers comme nous auons deliberé, cependant il se presentera quelque bonne occasiō pour vous offrir a l'excellence dont ie vous ay parlé, laquelle nonobstant vostre defaueur est montée par mon moyen iufques à vn tel degré, que vostre grādeur ne fçauroit pas beaucoup accroiftre la fiene. FOR. Il ne faut donc point que ie me prefēte là de pœur d'estre mesprifee. VER. Mais vous en ferez plus digne de prix ; car vous gagnerez de l'honneur en donnant du profit, & possible que vous refiouiffant d'vn si beau gain vous aurez enuie d'vfer toufiours de vous mesme par discretion, esleuant les plus vertueux. FOR. À la verité ie me fay tort de fauorifer les hommes de peu de valeur, mais afin qu'il ne m'auienne plus de faillir ainfi, ie veux dorefnauant fuiure voz pas, fçachant

bien qu'il vaut mieux estre guidee par vn clair voyant, que de conduire vn grand nombre d'aveugles.

## Dialogue de la Main, du Pié & de la Bouche.

**M** O N Dieu que i'ay d'occasions de me plaindre de mon maistre, ie traueille tant ordinairement pour luy, & toutesfois il faict si peu de compte de moy, que sans me donner aucun habillement il me fait demeurer l'esté au chaud, & l'hyuer au froid, encore ce villain Pié est si bien accoustré. Le P. Vrayement i'eusse escouté patiemment ta plainte, essayant de te reconforter, mais ores ie te connoy si malicieuse, que tu te lamente plus de mon heur que de ta misere. La M. Ha mignon, que tu parles bien à ton aise, cependant que ie traueille tous les iours à filer la laine ou la foye, dont tu es vestu, ou bien à descouper les escarpins, dans lesquels tu fais les caprioles deuant les Dames. Le P. Comment ne me reprocherois tu mes fautes, si tu ne les pouvois connoistre quand mesme tu me reproches ce que ie fay de bien ? Or dy moy s'il te plaist, qui t'aporteroit la leine, la foye, & l'or si je ne te l'alloys querir ? La M. Qui rendroit l'or clair & pur sinon moy, qui suis maistresse des arts ? Le P. Dy que tu en es seruâte, afin de parler plus seurement : car l'esprit les inuente, & te commãde de les executer comme il luy plaist. Ainsi tu ne fais rien que par obeissance, tes actions ne sont point guidees par discretion ny par raison qui soit en toy. La M. Et que sçais-tu que c'est de raison toy qui es tant esloigné d'elle, je croy que nature voyant combien tu luy estois contraire, la voulut rãger en l'vne des extremitez du corps, & toy à l'autre. Le P. Ce fut pour t'en priver du tout, tu as bien ouy dire comment les ardens raiz du soleil eschauffent la terre quand il est vis à vis du Cancre ou du Lyon : cependant toutes les froideurs se retirent en la moyenne regiõ de l'air, ainsi la raison qui est le soleil de l'homme demeurant au Ciel de son cerueau, esclaire tous mes effects, & toutes les folies se retirent en toy ou apres de toy : Quel pié, hormis celuy de Philoctete, fait jamais perdre la vie à son maistre ? où il s'est trouvé mille mains qui ont fait perdre mille vies à mille hommes, & beaucoup d'autres fussent peris par la faute de leurs mains si ma diligence ne les eust sauuez. Pource doncques ne trouue point estrange si l'on me faict plus d'honneur qu'à toy, souuiens toy que Mercure a des Talonnières dorees & ne porte point de gans. La M. O meschant ! ose tu bien te comparer aux ailes d'un Dieu toy

qui faisois n'agueres du Philofophe, ne ſçais tu point que ceux qui l'eſleuent ſeront abaiffez ? Le P. Au fort, on ne me ſçauroit mettre plus bas que ie ſuis, mais ie te prie de n'eſtre plus enuieufe ſur mon eſtat, confidere que ſi l'on me donne chauffes & ſouliers ce n'eſt pour ornemēt, ſeulement c'eſt pour me preſeruer des fanges, des pierres & des eſpines qui ſe trouuent aux chemins. Auffi le maĩſtre à qui nous ſōmes doit auoir grand'crainte de me perdre : car il n'a partie ſur luy qui luy ſoit plus neceſſaire que moy. La M. Ie veux bien que tu ſaches que je luy fay plus de beſoing que toy, il ne ſçauroit porter vn morceau dans la bouche, ſi ce n'eſtoit par mon moyen. Le P. Qui va querir de quoy manger ſinō moy ? La M. Et pēſes tu que pour quelque neceſſité ie ne me meiſſes pas bien à cheminer ? Le P. Eſſaye ? La M. Ie le veux. Le P. Mais tu demeureras donc en bas comme moy ſouſtenant tout le corps par la force de tes bras comme ie l'ay ſouſtenu. La M. Ie l'entēs ainſi. Le P. Si n'eſt il point bon de ſe meſler d'vne choſe qu'ō ne ſcait pas faire, donne toy garde ie te prie qu'il ne t'auienne comme à Phaëton quand il voulut cōduire le char emprunté. La M. Tu faisois tantōſt cōparaifon de toy à Mercure & maintenant tu te compares au Soleil. Le P. Nō fay point, mais ie te compare à ſon fils : or voyons donc comment tu te porteras en ton nouveau meſtier : ô Dieu que tu trauaille ! ô Dieu que ie crain que tu me faces prendre le ſaut ! La M. Non feray, non, tiens toy bien ſeulement. Le P. Eſcoute qui eſt-ce qui nous menace. La M. C'eſt la bouche de noſtre maĩſtre, mon Dieu que ferons nous, La B. Et qu'eſt cecy, qu'eſt cecy, quel meſnage faictes vous canaille que vous eſtes ? Voulez vous peruertir l'ordre du Createur qui nous a mis les yeux en la plus haute partie de nous, afin que par eux nous viſſions ſes plus excellentes œuures : ſus ſus que chaſcun de vous ſe range en ſa place accoutumée & me dittes qui a commencé ce deſordre. Le P. C'eſt la main, qui ſe plaignant de ſa condiō enuie l'honneur que vous me faites. La B. Mais qu'eſt-ce qui luy manque pour ſon traictemēt à cette ingrate ? le Seigneur à qui nous ſommes n'eſt pas pluſtoſt leué, qui la paſſe ſur la teſte qui eſt la plus noble partie de luy, & bien ſouuēt luy faict tenir vn peigne d'yuoire pour luy agencer les cheueux. La M. C'eſt pour luy faire ſeruiſe. La B. Se trouuant aux cōpaignies des ſçauans ou des ſeigneurs, tout ce qu'il voit de remarquable il le declaire à ſa main qui bien ſouuent le met par eſcrit. La M. C'eſt pour luy faire honneur. La B. S'il voit quelques belles Dames il veut que ſa main leur oſte le chapeau en les ſaluant. La M. C'eſt pour luy faire plaiſir. La B. S'il eſt au temple il leue ſes mains vers le Ciel

pour faire les oraisons. La M. C'est pour adoucir Dieu envers luy. La B. S'il est à table la main est toujours la première au plat. La M. C'est pour son profit. La B. S'il est couché au lit la main est le plus du temps sur la poitrine. La M. C'est pour la santé. La B. S'il est apporté de l'argent elle est la première à le toucher, le conter, & le ferrer sous la clef, comme seule gardienne, si bien que nous autres n'en pouvons avoir que par sa grace. La M. Il faut que mon maître se serve de moy en cela, pource que nul autre de vous est propre à cet office : mais vous ne contez pas aussi que bien souvent je suis employée aux choses les plus viles & deshonnêtes que l'on sçaurait penser. La B. Mais vous ne cõtez pas aussi que vous estes incontinent lavée & parfumée d'eau de senteurs. Et je vous supplie puisque vous songez tant aux maux que vous avez, pensez aussi un peu aux biens que vous recevez tous les iours, ne vous ennuyez point de vostre fortune présente, mais essayez de la rendre meilleure & sans enuyer les accoustremens du pié que vous mesme luy avez donné, regardez d'en prendre pour vous, nous en ferons tous bien aises car nous desirons vivre en paix sçachant bien que les querelles des citoyens causent la ruine d'une ville, aussi les débats qui pourroient advenir entre nous causeroient la perte de nostre maître. Ayõs donc esgard à son profit plus qu'au nostre particulier, & nous asseurons que le bien de luy seul est celui de nous tous. Le P. Vrayement nous devons croire ce que nous dict la Bouche. La M. C'est un grand cas que tu veux toujours parler sans qu'on t'en demande. La B. Pié, ce n'est pas la raison que vous entreprenez rien sur elle, vous devez penser que vous luy estes inférieur : & vous Main, bien que vous soyez plus haute, n'en devenez pourtant plus audacieuse, car vous estes servie aussi bien comme luy : reconnoissant donc que vous estes d'une mesme condition aidez vous l'un l'autre, & vous accordez amiablement ensemble. La M. Je suis contente de suivre dorénavant vos bons enseignemens, & vous remercie de la peine que vous avez prise pour accorder nos débats, ie ne veux plus quereller avec toy Pié mon compagnon, & si tu as affaire de moy, je suis à ton commandement soit pour te laver, ou pour te chauffer. Le P. Ha ie vous remercie humblement, je suis bien aise dõt vous estes en si bon propos, quant à moy vous me trouverez toujours prest pour vostre service, s'il vous plaît faire provision de gans ou d'ãneaux. La M. Bien, bien ie le veux mais que la Bouche ait ordonné du pris, car ie ne veux rien faire que par son conseil.

## Dialogue de la Pauvreté & la Faim.

**I** 'Ouy dire l'autre iour que Iupiter faisoit vn banquet aux nopces d'une Nympe qu'il a d'autre fois aimee, & biẽ que ie n'y eusse pas esté conuiee si me mis-je en chemin pour y aller pẽfant que ie trouuerois aux dernieres tables quelque lieu pour te renger, Faim mamie. F. À quoy tint il dõc que vous ne m'appellastes pour vous y accompagner ? P. Je vouloy sçauoir quel il y faisoit premierement, craignant de t'y mener en vain. F. Comment fustes vous receuë ? P. Helas le plus mal du monde, tout aussi tost que ces Dieux & Deesses m'aperceurent, ils commencerent à fuyr serrant leurs ioyaux : Iupiter cacha son sceptre Venus sa ceinture, Mercure ses Talõnières, Apollõ sa Harpe, & Amour ses traits : difans tous que Pauvreté estoit mal feure. F. Et quoy ? Amour vous craint il, sçait il pas bien que vous estes sa mere ? P. Ha mamie il feint de ne le sçauoir pas, il fut le premier à dire en me chassãt que ie troubloy toute la feste, & que sa fille Volupté seroit contrainte de l'enfuir si ie demeuroy lõgtemps là, pource qu'elle & moy ne pouons nous accorder ensemble. P. Amour ne vouloit pas que vous fussiez reconnue pour sa mere. P. Aussi ne l'eusse-je pas dict. F. Pensez vous qu'il eut esté en vostre puissance de le taire ? vous l'eussiez auoüé vostre fils, & ses subiects l'é eussẽt à iamais desprisẽ : car vous n'avez point de vaisseaux d'or à luy donner pour fondre vne statue semblable à celle du Roy Amasis. P. Il est vray que ie n'ay pas l'or à commandement, mais i'ay bien quelquesfois la raison qui m'empesche de dire ce qu'il faut taire. F. Si dict on communément que les femmes abondent en parolles, & manquent de raison. P. Qui dict ce propos sinon des hommes lourds & grossiers ? lesquels n'osans frequenter les femmes gentilles & bien apprises, de crainte qu'elles les estiment tels qu'ils sont, cherchent bien souuent celles qui plus leur ressemblent, & par l'importunité de leurs folles questions les contraignent de respondre moins bien qu'elles n'ont coustume de faire en leurs propos communs : puis apres ils faignent d'auoir opinion que toutes parlent de mesme, & qu'elles ne sçauoient si peu dire qu'il n'y en ait trop : mais ie n'ay guères veu de femme qui par ses leures soit perie, où il l'est trouué vne infinité d'hommes, qui pour auoir trop causé, ont causé leur

ruine. Si la Lyonne d'Athenes n'eust pris à se taire ayant mieux trancher la langue que declairer ceux qui vouloient estaindre la tyrannie, elle n'eut pas merité statue de Bronze, dont elle fut honoree apres sa mort. F. Vous parlez de l'antiquité, peut estre qu'il ne l'en trouue point maintenant de si parfaite, cōme celle que vous venez de nommer. P. Dieu vueille qu'il ne l'en trouue iamais qui rende vne si miserable preuue de son vertueux silence, mais croy assurement que celles qui parlent bien se scauent bien taire aussi, & que l'on en peut voir au monde d'autant excellentes qu'il y en eut iamais. F. Dictes moy l'il vous plaist qui elles sont, & en quel nombre. P. Le nombre en est si grand que ie ne le sçauroy nombrer, toutesfois ie connois vne qui seule a plus de grace que toutes les autres ensemble, & parlant de celle là c'est parler de toutes celles qui méritent quelque louange. F. Qui est son nom ? P. Ie le veux voiler de l'honneur du silence, craignant en le disant de le prophaner, te suffise d'entendre par moy qu'elle se rend admirable par la vertu de ses mœurs, la gentillesse de son esprit la grandeur de son sçauoir, & la douceur de ses propos. F. Parlez vous souuent à elle ? P. Quelques fois à son huis. F. Entrez vous point en sa maison ? P. Non pas pour y demeurer, car ie luy serois ennuyeuse, & ie ne veux pas la molester, quand biẽ il seroit en mon pouuoir : mais comme il aduint à mon fils lors qu'il voulut blesser les Muses que les voyant si ententines à diuers empeschemens il perdit tout courage de les offencer : ainfi moy regardant de loing les honnestes exercices de cette vertueuse Dame, ie perds toute volonté de luy porter nuifance, pource que ie reconnoy en elle grande partie des excellentes conditions de mon ancien hoste Aristide : il est vray que ie suis presque autant haye d'elle que ie fus aymée de luy, & toutesfois je ne laisse point de l'honorer. F. Puis que vous auez si peu d'accez vers elle, à grand peine y serois-je receuë. P. Ha vrayment ie ne te conseille pas d'y aller, elle sçait cōmander à toy & à toutes autres passïōs : F. Ô que ie hay la rencontre de telles personnes craignāt d'y trouuer le repas d'Epimenide. P. Elle dict communément que vertu sans fortune est trop debile, & fortune sans vertu trop volage, pource elle les inuoque toutes deux ensemble, afin d'estre preferuee de toy & de moy. F. Bien, laissons la doncques en paix, & regardez quel logis il vous plaist de prendre pour aller dîner. P. He Dieu où veux tu que i'aille ? ie suis tant foible que ie ne puis me soustenir. F. De moy ie suis fort dispose & marche bien allégrement, allons nous en chez Porus, peut estre qu'en faueur de vostre commun fils, il nous fera quelque bien. P.

Mamye il ne faict point semblant de me connoistre, ny de m'auoir iamais veuë. F. Peut estre ne luy souuiët il pas d'auoir eu vostre accointance, mais dictes luy maintenant, la memoire luy en pourra bien reuenir, au moins l'il n'estoit yure. P. Il n'estoit pas yure non, quelque chose que l'on die, le Nectar qui est vn diuin bruuage n'a point coustume d'enyurer, comme le vin fumeux qui trouble les sens, & la raison : mais comme il aduint que ceux qui furent surpris disant mal du Roy Pyrrhus, controuuerent pour toutes excuses qu'ils estoïët yures, & qu'ils en eussent bien dict d'auantage si le vin ne leur eut failly ainsi Porus ayant honte dont sa lafcieté l'auoit conduit vers moy pauure coquine : dist qu'il auoit trop beu, voulant par cette faute donner excuse à vne beaucoup plus grande ! F. Et bien, puis qu'il n'estoit pas yure, il vous reconnoistra donc. P. Ouy, mais il me fera chasser à coups de balton, sçais tu pas bien que les riches sont quasi tousiours superbes ? F. Où voulez vo' donc aller ? P. Je veux m'asseoir à quelque porte comme i'ay accoustumé. F. Maudit soit il qui vous y accompagnera. P. Tu y viendras souuët maugré toy encor' que ie t'en desire bien loing, car ie m'asseure que c'est toy qui me rends si odieuse. F. Mais c'est par vous que ie suis miserable, si vous ne vous trouuiez jamais où je suis, on me fatisferoit de meinte forte de viandes : P. Ha mal-heureuse ! ne sçais tu pas bien que les riches auaricieux te font beaucoup pire traictement que les autres ? F. Et où dois-je donc aller pauure que ie suis ? P. Va t'en à la Cour & te sieds à la table des seigneurs. F. O, o, ils sont trop diligens à leurs repas ; ils auroient tousiours diné auant que ie fusse arriuee. P. Va doncques chez les Tresoriers. F. Je ne le veux point, car encor que bien souuent ils facent grand'chere, ils sont quelques fois si attentifs au jeu, que pour luy ils fraudulent leur appetit de ce qui luy est deu. P. Va si tu veux voir les Iuges, & te mets dedans leurs cheres. F. Vostre conseil n'est pas raisonnable, il faut qu'un Iuge ait bonne ouye, & l'on dict qu'un homme affamé n'a point d'oreilles. P. Te vaudroit il point mieux aller chez les Conseillers ? F. Ils me conseilleroient aussi tost de me retirer, vsant de leurs offices. P. Va te rãger avecque les Aduocats pour apprendre leurs harangues. F. Ils ne diroient rien de bon en ma presence, les cornemuses ne rendent aucun son quand elles sont vuides, & les Aduocats ne peuuent biẽ plaider quand ils sont affamez. P. Va t'en donc avecque les marchans. F. Nõ feray pas pour y séjourner, car en peu de temps ie les rendroye si foibles qu'ils ne pourroient aller en marchandise, ny vser de leurs trafics accoustumez. P. Et que t'en soucie tu ? F. Si fay vrayement

pource que tout auffi toft vous viendriez en campagne, & les empescheriez de me faire du bien, ores qu'ils en auroient defir. P. Penfes tu que ie te fois tant ennemie ? F. Ce n'est pas que vous ayez volonte de me nuire mais vous leur feriez perdre le moyẽ de m'ayder. P. Ha, a, que tu fais de mines pour vne chẽtiue beliftrefse, & va va te cacher dedãs la boẽte de Pandore. F. Mais vous vieille poũilleufe, allez vous en cacher au fond du Tartare, auffi bien ne faictes vous que dommage au mĩde, encores moy ie fuis quelques fois fouhaitee des malades, & de ceux qui font degoutez : ha que ie fuis fachee de m'estre quelques fois accompaignee de vous, qui estes la haine & l'horreur de tous les hĩmes ! P. Il faut que la Pauurete soit toufiours humbles pource ie respondray modestement & fans courroux, que fi tu ne me fuiuois iamais, ie ne ferois pas tant haye comme ie fuis, toutesfois puis que le fort m'a enchenee avecque toy, il faut que i'endure patiemment les incommoditez qui me viendront à ton occafĩõ : mais ie te prie de me fuir le plus que tu pourras, ie te fuiray auffi de toute ma puiffance, encore aurons nous trop de temps pour estre ensemble dy moy, où vas tu d'icy ? F. Ie m'en vay chez les paĩsans de Poẽtou, il semble qu'ils viuẽt de faim comme les autres en meurẽt, depuis que la guerre m'y mena ie n'en ay gueres bougẽ. P. Ce font mes logis ordinaires, il faut que i'y retourne auant que ce soit peu de temps. F. N'y venez pas fi toft doncques, attendez que i'aye aidẽ à manger leurs prouifions, afin que n'ayant plus rien que mettre fous la dent, ils perdent le defir de boire, car ils ont eu cette annee fort peu de vins. P. Va que Dieu te vueille cõduire, ie n'arefteray gueres apres toy. F. Ne vous haftez, point tãt f'il vous plaift on fe paffera bien de vous.

## Dialogue d'Amour, de Beauté & de Phylis.

**M**AIS qu'est-ce que je voy, quelle luisante splendeur se fait voye au trauers de mō bandeau ; ha vraiment c'est la beauté si ie la puis tenir vne fois, ie ne la laisseray pas sortir aisément de mon pouuoir. B. He que ie suis mal-heureuse de m'estre venue ranger icy aupres du plus grād ennemy que i'ay en ce monde ? Si maintenant ie ne suis aydée par la faueur de son bandeau qui me rende inuisible à luy, ie suis en dāger d'estre prise : O Dieu je pense qu'il me voit, il vole apres moy, où fault il que ie fuye ? A. Où allez vous si tost beauté, ie veux parler à vous s'il vous plaist, attendez moy vn peu. B. Si vous ne voulez que parler, ie suis preste de vous entendre : Mais ie crain beaucoup plus voz mains que vostre bouche. A. Puis que vous n'aez point crainte de ma bouche, prenez au moins d'elle cette assurance que je vous dōne, de ne vous faire point dommage. B. Par quelle puissance iurez vous de ne m'offencer point ? dittes affin que ie sache en qui je me dois fier. A. Ie vous iure par mon arc. B. Et de quoy est faict vostre arc sinō de l'Ebene de mes sourcils, si vous ne craignez d'offēser car le tout de moy, à peine vous soucirez vous d'en pariurer vne partie. A. Ie vous iure donc par mes traicts. B. Voire mais où prenez vous des traicts si ce n'est en mon visage ? A. Et bien ie iure par mon flambeau. B. Vostre flambeau ne prend son ardeur, ny sa clarté que du feu de mes yeux. A. Puis donc que ma puissance vient toute de vous, comment me craignez vous tant ? B. Et ne scauez vous pas biē Amour que de moy-mesme on prend les armes par lesquelles ie suis blessée ? Les lacqs dans lesquels ie me treuve souuent prise sont de mes propres cheueux deguisez de telle forte par la poesie des amans que les voyant ainsi bien ordonnez ie les veux prendre & me sens prise d'eux qui trahissent leur innocente maistresse, la rendant captiue entre voz mains. A. Pleignez vous donc seulemēt de vous mesme, qui donnez à autruy le moyen de vous nuire, & non pas de moy. B. Ie n'aurois point occasion de me plaindre ny de moy ny des autres, si ce n'estoit vous qui prenez en mon visage ce dequoy vous frappez les hommes, lesquels demeurans atteins regardent d'où vient le coup, & me voyant enuironnee de traicts & d'attraits pareils à ceux qui les ont offencez, pensent que moy seule aye faict leur

playe, & se veulent venger de moy seulement, pour ce faire prenant les traicts que vous leur auez tirez, ils me les reiettent les vns empennez de papier escrit, les autres de tres de courtoises parolles, les autres qui ont la pointe doree plus perffante que le fer ny l'acier & toutes ces malicieufes cautelles leurs font enseignees par vous. A. Je vous suplie beauté ne me donnez point le blasme du mal qui vous auient, quant à moy ie ne pense qu'à faire voir & admirer voz perfections : mais que n'allez vous demeurer dans ces grands Palais, vous y seriez plus assuree. B. Ha vrayemēt ce n'est pas là que ie puis estre seuremēt, Amour, il n'y a pas long temps que ie m'en allē voir la richesse, mais vous emplistes incontinent toute la maison de Courtifans, qui vouloient defrober mon hostesse & moy. A. Quel mal vous scauroient faire ceux qui vous prendroiēt, vous estes Deesse immortelle. B. Pensez vous point que la prison soit vn grand mal, bien souuent ie m'y trouue par la rudesse de ceux qui m'ont le plus humblement courtisee, & biē que ie fois immortelle en moy ; si est ce que ie semble perir aux sujets où je me suis mise estant cōtrainte de m'esuanouyr d'eux par la violence du temps, ou par le mauuais traitement de ceux qui me tiennent. A. Voulez vous que ie vous meine chez ma mere Penie ? beaucoup de gens ne vous iront pas chercher la denans. B. Nenny, ie vous remercie, ie ne scaurois pas demeurer longtemps avec elle. A. Venez donc que ie vous coduise en quelque autre lieu. B. Je n'ay que faire de vostre conduite, ne laissez pas de vous en aller, pensez vous que ie vueille estre guidee par vn aueugle ? A. I'ay bien monstrē que ie ne l'estoie pas en vous voyant, assurez-vous qu'Amour voit tousiours fort clair en presence de la beauté, mais ceux qui ayment les personnes laides & par leurs folies les estiment belles, sont veritablement aueugles, & me font tenir pour tel encores qu'il soit tres faux, comme vous auez peu connoistre. B. Pourquoi dōc portez vous ce bandeau sinon pour cacher l'imperfection de voz yeux ? A. C'est vne de mes ruses, afin que me voyant en tel equipage, les hommes ne se deffient iamais que le leur puisse faire la guerre. B. Comment, vous estes donc vn traistre ? ha ie m'en vay bien loing de vous A. Non ferez pas s'il vous plaist, & que vous sert il de fuyr, vous ne scauriez deuancer mes ailes. B. Allez allez, ne me fuiuez point, retirez vous : mais ie pēse que ie vay à temps pour vous chasser d'aupres de moy la fille aînée du Createur tout puissant. Ouy vrayement, c'est Physis mesme, Dieu vous gard ma mere, ie vous suplie qu'il vous plaise me deliurer de cest importun, quelque part que ie fois tousiours il me cherche, & iamais ne me

laiffe. A. Ma bonne mere Phylis, ſi iamais ie fey choſe qui vous pleuſt, mōtrez le vous prie de m'en ſçauoir gré, commandez à celle cy qu'elle demeure touſiours avec moy, afin que les graces me rendent plus agreable aux mortels. B. Ne permettez point cela ma mere. P. Eſcoutez mes enfãs, l'vn de vous n'a pas grand pouuoir ſans l'autre : Toy beauté tu ne ſerois iamais bien veüe ny deſiree ſans amour, toy amour tu ne ſerois jamais priſé ny reueré ſans la beauté, Pource donc mes enfans ; que voz puiffances ſont tant vnies, vniffez voz volontez ; & demeurez paiſiblement tous deux enſemble. A. I'en fuis content ma mere. B. Et moy ie veux biẽ touſiours eſtre où fera l'Amour mais ie ne veux pas qu'il ſoit touſiours avec moy. P. Comment cela ma fille ? B. Ie veux dire que jamais l'Amour ne ſe trouuera ſinõ aux endroits où il y aura de la beauté mais la beauté ſera biẽ quelquesfois aux lieux où il n'y aura poĩt d'Amour. P. Et l'Amour ne doit il viſiter q̃ les beaux ? B. Ouy biẽ ſ'il veut ma mere, ie ne m'en foucie pas, ſeulement ie vous ſuplie de m'aſſigner lieu où ie puiſſe demeurer ſans luy P. Va t'en où Diane eſt adoree, & te cache ſouz le voile des ſainctes ſœurs, Amour ne te cherchera pas là. B. O ma mere, il n'ẽ bouge quaſi, ie ne ſçauois eſtre moins aſſeuree en lieu du mōde, car la beauté moins veüe eſt plus ardẽmẽt deſiree. Mais ie m'en iray chez Pallas au-moins ſ'il vous eſt agreable, ainſi ie me ſauueray de la tyranie d'Amour par les liures, par les ouurages, & par les yeux de la Meduſe. P. Or va donc ie le veux bien. A. Et moy n'oferois-je y aller ma mere ? P. Si tu y vas tu demeurras priſonnier, encore que tu emprisonnes les autres. A. Bien donc i'attendray qu'elle en ſorte. B. Et moy, ma mere, avec voſtre congé ie m'en iray rendre en mon temple de franchiſe.

## Dialogue de Sincero, & de Charité.

**E**xcusez moy l'il vous plaist (Madame) si ie pren la hardiessé de vous demander part en voz bonnes graces, ce n'est pas que ie les pense meriter, mais pource que suiuant leur nom & le vostre, elles se doiuent gratuitement donner, i'ay opinion que vous m'en ferez plus liberale, qu'à vn autre qui vous feroit moins prodigue de son affection. C. Comment Syncero, estes vous prodigue de la vostre, vrayement puisque vous estes si mauvais mesnager ie ne veux point loger mes graces chez vous, pource qu'apres auoir dependu vostre bien induëment, vous pourriez perdre le mien aussi par vostre negligence. S. Ne craignez point cela, Madame, vous ne me verrez iamais peu soigneux de ce qui vous appartiendra, quand il vous plairoit de me donner partie des graces que ie demande, vous en auriez pourtant l'entiere disposition, car vous me possédez, & tout ce que je possède. Or pource que ie n'ay rien qui ne soit vostre, & que ma singuliere richesse est de me perdre en moy, pour me recouurer en vous, ayant laissé ma liberté dans voz beaux yeux soleils de mon ame, prodiguant envers vous mon cueur & mes affections, ie fay comme ceux qui pour un temps perdent la terre pour gagner les Cieux : aussi voz excellentes vertus & diuines beautez, m'ayant conduit au paradis de voz perfections me guident encore au Ciel dont elles tiennent leur origine. C. Vous m'estonnez plus de courtoisies que de raisons, depuis que vous avez commencé à me louer ie n'ay sçeu quelle contenance je deuoy tenir, ny lequel estoit le plus seur pour moy de me taire, ou de parler : si je parle, refusant les louanges que vous m'attribuez, il semblera que je vueille vous donner occasion de contester d'auantage : si ie me tays vous penserez que mon silence auouë tout ce qu'il vous plaist dire en ma faueur. S. Il vous fera bien aisé, Madame, de vous oster de cette peine, & moy d'une beaucoup plus grande, vous n'avez sinon à respondre, & m'accorder tout ce que ie vous dy, & que ie demande. C. Pourueu que tous voz propos soient raisonnables, & vostre demande honneste i'en suis contente. S. Madame, je persevere tousiours en mes premiers propos, & ma requeste premiere, demãdant à voz graces, puis qu'il leur plaist bien quelquesfois de me conduire au Ciel qu'elles ne desdaignent

non plus de me guider en terre. C. Puis que vous ne pouuez encore vous guider en terre sans ayde d'autruy, comment vous mettez vous à vouloir rechercher le Ciel ? S. Vous en estes cause (Madame) car i'y fuis conduit par vous, & vous par moy. C. Si n'ay-je point souuenance d'y auoir jamais esté, mais possible m'en ferez vous reuenir la memoire me disant ce que i'aperceu de plus esmerueillable en ce voyage. S. Vous n'aperceustes rien de si parfaict que vous : Aussi pource que vous estiez du tout empeschee à la contemplation de voz beautez & graces, elles vous engarderent de voir ce qui estoit presente à voz yeux : quand est du iour je ne vous en diray point vn seul, puis qu'il n'en passe aucun que vous & moy n'y soyons attirez. C. Il me semble que vous ourdissiez vne longue fable. S. Mais plustost ie declare vne pure vérité. C. Conte moy l'il vous plaist ce nouveau miracle. S. Tout miracle se peut croire de vous (Madame.) Or ie m'en vay donc commencer à vous conter des merueilles de vous-mesme : On dict que de toutes les choses qui sont icy, les formes en sont au Ciel : il y a vne Idee du bon, il y en a vne du beau, il y a vne destinee qui apres la prouidence de Dieu ha le second pouuoir, cette cy ayant ordonné l'heure de vostre naissance, quand les Planettes plus benignes se regardoiēt d'un aspect amiable, elle appella les Parques, & leur commanda de mettre sur leur mestier la plus belle vie qu'elles pourroient choisir. Les trois sœurs obeissantes à ce commandement, la nature par le vouloir de son pere y meit la derniere main, & vous formant sur le pourtraict de la plus belle idee, elle vous rendit si accomplie qu'elle mesme l'en esmerueilloit. Mais elle fut beaucoup plus estonnee quelque temps après pource que l'idee de vostre beauté, regardant de toutes parts, & n'y voyant rien qui luy fust si agreable que vous, desirant d'estre tousiours en vostre compaignie se lia estroitement en voz bras, de sorte qu'il ne fut jamais possible de l'en retirer. Incontinent les Dieux l'assemblerent au conseil pour deliberer ce qu'ils deuoient faire, les uns estoient d'opinion qu'il vous failloit retenir, mais la destinee si opposa, & Cloton auoit desjà commencé à filer : les autres disoient qu'on vous pouuoit bien laisser venir en terre, puis vous en retirer soudain. Mais nature ne voulut permettre la prompte ruine d'vn si bel ouvrage : car elle mesme vous amena au monde, afin d'estre admiree par voz excellences. Depuis les Dieux, voyant leur demeure priuee de son plus riche ornement plainirent infiniment leur perte, essayant de la reparer par vn autre moyen, ils ouyrent dire que le fils de Venus estoit le plus excellent peintre qui se peult trouver, & que pour tout pinceau, il

l'aydoit de son traict seulement, ils envoyerent querir ce petit Dieu, & luy racontant leur peine, le supplierent d'y vouloir remedier, venant chercher en la terre un pourtraict de ce qui leur auoit tant pleu au Ciel : aussi tost l'Amour se prepara pour obeir à ses ayeux, mais ne trouuant à son gré table qui fust digne de tenir vostre belle figure, il l'arresta lōgtemps à regarder la sincérité de mes pēsees, & luy semblant que ie fusse assez propre pour executer en moy son intention, il engraua vostre beauté si vivement en mon cueur que voz rigueurs, ny le temps, ny la mort l'en sçauroient effacer : ainsi l'Amour ayant logé vostre pourtraict dedans mon ame l'eleue au Ciel, afin que les Dieux vous regardant en elle, ne soient plus enuieux sur la condition des mortels : & voila, Madame, comment par la faueur de vostre beauté ie voisine les Cieux. C. Je croy plustost que par la faueur de voz propos vous portez mon nom au Ciel (Syncero) & que vous l'en raportez quand bõ vous semble. Or pource que vous desirez d'estre estimé amoureux & poëte, vous pouuez feindre sans en estre repris, & moy qui ne pratique ny avec la Poësie, ny avec l'Amour, ie puis seurement vous ouyr sans adiouter beaucoup de foy à voz parolles. S. Madame, puis que vous n'avez ny amour envers moy, ny foy en mes paroles, je n'ay pas occasion d'esperer beaucoup en vous : toutesfois moins i'ay d'esperãce, plus ie desire qu'il vous auiene comme à vostre Idee, & que deuenüë extremement amoureuse de vostre pourtraict, il vous plaise pour l'amour de luy de m'aymer aussi. C. Si mon pourtraict vous apportoit tant de bien comme ie vous ay ouy dire, vous ne me feriez iamais autre requeste, mais vous demeureriez tres-content receuant un si grand honneur à mon occasiõ. S. Madame, plus ie doy, plus ie veux deuoir, afin que mes obligations surpassant tous moyës que i'ay d'y pouuoir satisfaire, me facent prendre & arrester vostre prisonnier. C. Et bien dõc, comme à mon prisonnier, ie vous commãde de vous taire pour recommencer à parler vne autre fois. S. Puis qu'il vous plaist, Madame, je m'en vays honorer le silence par luy mesme.

## SONETS DE SINCERO A CHARITE.

**M** *Adame, voz beautez si parfaictement belles  
Sont nees dans le Ciel, mais pource que les Dieux  
Vous alloient regardant d'un œil trop curieux  
Brulant dans la clarté de voz flames iumelles.*

*Iupiter preuoyant les diverses querelles,  
Qui pourroient aduenir aux Citoyens des Cieux,  
Vous fait venir icy, doux paradis des yeux  
Qui peuuent contempler voz graces immortelles.*

*Et maintenant les Dieux irritez contre nous  
Espris du feu d'amour, & d'un ardant courroux,  
Mesme de Iupiter, deffient le tonnerre.*

*Et nous vont menaçant de mill' & mille morts,  
Mais il faut bravement soustenir leurs efforts  
Pour garder le tresor du Ciel & de la terre.*

*Las ie suis mort en moy, mais c'est pour vivre en vous,  
Charite : mon honneur, ma vie & ma lumiere  
Vostre rare beauté des beautez la premiere  
Tient mon esprit rauy d'un rauissement doux.*

*De voz cheueux dorez les agreables nœuds  
Et de voz yeux diuins la rigueur humble-fiere,  
Serrent tant doucement mon ame prisonniere  
Que moymesme ie suis de moimesme ialoux.*

*Mon corps est euvieux de l'honneur de mon ame  
Qui brule dedans vous d'une tant sainte flame,  
Que d'un homme mortel ie deuiens un grand Dieu.*

*O bien-heureuse mort, cause de double vie !  
Heureux amour qui fais que mon ame rauie,  
Heureusement se meurt pour viure en si beau lieu.*

*Honneur de mes penfers, honneur de mes propos,  
Honneur de mes escrits, Charite ma chere ame,  
Charite mon soleil, ma singuliere Dame,  
Royne de mon plaisir, douceur de mon repos.*

*Charite qui tenez mon cueur comme vn depos,  
Mon cueur enuironné d'une si douce flame,  
Et qu'un amoureux traict si doucement entame,  
Que plus il est blessé plus ie me sen dispos.*

*Charite que ie fers, que i'honore, & que i'ayme,  
Charite que je tiens plus chere que moymesme,  
Helas ie sens pour vous tant de penfers diuers.*

*Helas i'ay si grand pœur, chaste & belle Charite,  
Que vous me connoissant de trop peu de merite  
Desdaignez mes penfers, mes propos, & mes vers.*

*Bouche dont la douceur m'enchante doucement  
Par la douce faueur d'un honneste soubz-rire :  
Bouche qui soupirant vn amoureux martyre,  
Apaisez la douleur de mon cruel tourment.*

*Bouche de tous mes maux le seul allegement,  
Bouche qui respirez vn gratieux Zephire :  
Qui les plus eloquens surpassez à bien dire  
A l'heure qu'il vous plaißt de parler doctement.*

*Bouche plaine de lys, de perles, & de roses,  
Bouche qui retenez toutes graces enclofes,  
Bouche qui recelez tant de petits Amours.*

*Par voz perfections, o bouche sans pareille,  
Ie me perds de douceur, de crainte & de merueille  
Dans voz ris, voz souspirs, & voz sages discours.*

*Penfer qui m'es plus doux, que les fleurs à l'Abeille,  
Et le soleil aux fleurs, penfer en qui ie voy  
L'angelicque beauté qui me desrobe à moy,  
Rai par les soupirs d'une bouche vermeille.*

*Penfer de mes esprits l'agreable merueille,*

*Penſer de mes penſers le feigneur & le Roy :  
Penſer heureux, penſer qui commande ma foy.  
Serue de la douceur d'une voix nompareille.*

*Penſer mon cher mignon, ma faueur, mon plaifir  
Penſer que ma Charite a bien daigné choifir  
Pour renger vn portraict de ſa beauté exquiſe.  
En luy repreſentant ſon exquiſe beauté.  
Fay luy paroifſtre auſſi ma ferme loyauté,  
Afin que me prenant elle demeure priſe.*

*O que i'ayme voz yeux doux tirans de ma vie,  
Et que i'ayme voz mains qui m'ont pris & lié.  
Que i'ayme voſtre poil blond creſpe & delié  
Qui tient dedans ſes laqs ma liberté rauie.*

*Vous tenez tellement ma raiſon aſſeruié  
Par un regard meſlé de honte & de pitié,  
Voz mains ſerrent ſi fort le nœud de l'amitié  
Et voſtre poil doré ſi doucement me lie :*

*Que pluſtoſt que ſortir de ma captiuité,  
Que pluſtoſt que manquer à ma fidelité,  
Que pluſtoſt que faillir à ſi digne maiſtreſſe,  
Je veux mourir cent fois en ma douce priſon  
Laiſſant ma liberté, ma vie & ma raiſon  
Dans voz yeux, dans vos mains & voſtre blōde treſſe.*

*Prin-temps aporte fleurs, dont la riche peinture  
Imite la couleur de la robe d'Iris,  
Prin-temps ſuiuy du jeu, de la dance & du ris  
Qui follatre touſiours dans ta gaye verdure :*

*Prin-temps fils du ſoleil cher mignon de nature,  
Delices des humains qui doucement nourris,  
Tant & tant d'animaux, qui fuſſent tous peris,  
Sans tes herbes & fleurs qu'ils ont pour nourriture.*

*Prin-temps honneur des prez, des champs, & des iardins  
Quand tu baiſe les doigts delicats & roſins*

*De ma belle Charite en pillant les fleurettes.*

*Œilladant la splendeur de ses diuins regards,  
Tu deuiens vn esté pauvre, tu brule & ards  
Admirant le parfaict de ses beautez parfaites.*

*Vrayement ie reprendrois vostre œil de trahison,  
Mais ce n'est pas bien faict que d'accuser son maistre,  
C'est faict encore pis de receler vn traistre  
Et le tenir enclos en si douce prison.*

*Charite voz beaux yeux, seigneurs de ma raison  
Cachent amour dans eux, le tirant y veut estre  
Afin d'estre plus seur, plus fort, & plus adextre,  
Receuant la faueur de si belle maison.*

*Après qu'il m'a tiré mainte & maintes fagettes,  
Après qu'il m'a lancé maintes flames secrettes  
Le meurs & repren vie au brasier allumé :*

*Ainsi l'vnique oiseau qui brule dans sa flame  
Reprend corps de son corps, & ame de son ame.  
Renaissant par le feu qui l'auoit consommé.*

*Ma nef au gré des vens dedans l'onde pouffee  
Erroit de toutes parts, quand vostre heureuse main,  
Piteuse de mon mal, me retira soudain,  
En me sauuant des flots de la mer courroucée.*

*Follement aueuglé d'vne erreur insensee,  
Monstrant que la raison m'estoit donnée en vain,  
Je me laissois guider d'vn erreur incertain  
Lorsque vostre bel œil arresta ma pensee.*

*Maintenant ie mourrois en mon cruel tourment,  
Mais de voz doux propos le doux enchantement  
De cet aspre douleur promptement me delie.*

*Ainsi le saint honneur de voz perfections,  
Conduisant sagement toutes mes actions,  
Commande sur mes sens, mes pensers, & ma vie.*

*Belle plustoft les eaux enflameront la terre  
Et le feu glacera les fruicts herbes & fleurs,  
Les aveugles plustoft iugeront des couleurs,  
Et plustoft sans verdeur on verra le l'hyerre.*

*La paix sera plustoft moins bonne que la guerre,  
Venus ira sans grace, & l'Amour sans douceurs,  
Les Princes seront serfs, & les serfs Empereurs  
Qui frapperont les Dieux avec le tonnerre.*

*Plustoft seront les Cieux à la terre pareils,  
Plustoft aparoiſtront mill' & mille soleils,  
Dans le centre profond de cette lourde masse,  
Plustoft seront touſiours les hommes sans couroux,  
Tous les penſers plustoft ſe liront en la face,  
Que ie puiſſe jamais aymer autre que vous.*

*Ce qui me rend pour vous le cueur tant allumé,  
Charite mon doux feu, c'est qu'une meſme flame,  
Embraſe voſtre cueur, voſtre eſprit, & voſtre ame,  
Et que ie ſuis de vous vniquement aymé.*

*Je me ſens tres-heureux de me voir eſtimé  
Par voz doctes eſcris, & connoy bien, Madame,  
Que vous pouuez ordir vne excellente trame  
Qui rendra par voz vers mon renom animé.*

*Alceſte racheta de ſon mary la vie  
Voulant mourir pour luy, mais vous auez enuie  
De racheter la mienne avec plus heureux ſort.*

*Pource que ſans mourir, chaſte, ſçavante, & belle,  
Vous filez pour nous deux vne vie immortelle,  
Qui vaincra les efforts du temps & de la mort.*

*Je confeſſe vrayement que l'Amour ſçait biẽ peindre  
Et non pas Sincero, car ie vous ſens trop mieux  
Grauee dans mon cueur qu'en mill' & mille lieux,  
Où i'ay tant eſſayé de pouuoir vous depeindre.*

*Helas ie ne scay rien que me douloir & plaindre,  
Charite mon foucy, les flambeaux de voz yeux  
Ont versé dans les miens tant d'esclairs radieux  
Que ie brule tousiours sans me pouuoir esteindre.*

*Il y a fort long que ces flambeaux ardans  
M'eussent tout consommé tant dehors que dedans :  
Mais une froide pœur qui veut que ie languisse*

*Me rend glacé, craignant que voz perfections  
Desdaigneuses de voir tant de seditions,  
S'enuolent dans les Cieux avecques la iustice.*

## CHANSON.

*Je fens une froide crainte,  
Qui me glace tout le cueur,  
Je crain que mon amour sainte  
Esprouve quelque mal-heur :  
Iamais d'vn diuin presage  
L'homme sage,  
Ne doit estre desdaigneux,  
Ny peu soigneux.*

*Charite ma douce vie,  
Las i'ay songe de vous voir  
En vn marbre conuertie,  
Sans parler & sans mouvoir :  
Et que vostre face belle  
Estoit telle,  
Qu'elle n'avoit de sentiment  
Aucunement.*

*Je pensois estre semblable  
Au grand Dieu pere du iour,  
Quand il plaignoit miserable  
Son infortuné amour.  
Allors qu'une escorce verte  
Tint couuerte  
La cause de son prier  
En vn Laurier.*

*Ainsi ma chere maistresse  
Soupirant aupres de vous  
Je vous pleins, ie vous careffe  
Et vous veux taster le poux :  
Mais vous estes froide & blefme  
Et moymesme*

*Desireux de vous toucher  
Deuieu Rocher.*

*Ayant perdu ma semblance  
Ie ne regrette sinon  
De n'auoir plus de puissance  
De chanter vostre beau nom :  
Pource qu'vne froide pierre  
Clost & ferre,  
Ma voix, ma langue, & le son  
De ma chanson.*

*Comme la triste Niobe  
Voyant tuer ses enfans,  
Sent le cueur qu'on luy derobe  
Ainsi (maistresse) ie sens  
Et ma parolle, & ma vie  
Deffaillie,  
Ne me restant que la foy  
Que ie vous doy.*

## AUTRE CHANSON.

**C** *HERE maistresse  
A vous seule i'adresse,  
Les plus doux sons  
De mes humbles  
chançons :*

*Mon cueur malade,  
Bleffé par vofstre œillade,  
Est adoucy  
Par les chançons auffi :  
Une chançon amoureuse  
D'une peine langoureuse  
Allege le foucy.*

*L'Amour est maistre :  
Qui rend vn homme adextre,  
Pour inuenter  
Et proprement chanter  
L'art Poëtique,  
Et la douce Musique  
D'un pauvre Amant  
Appaisent le tourment.  
Et bien souvêt de sa peine,  
Rẽd sa Dame plus certaine  
Qu'en pleurât tristement.*

*Les saincts Prophetes  
Et les diuins Poetes  
Chantoient leurs vers  
En mille chants diuers :  
Ainsi ie chante*

*La beauté qui m'enchante,  
Et la douceur  
Qui captiue mon cueur,  
La vertu d'une Charite  
Que i'ay dedans l'ame escite,  
Sa grace & sa valeur.*

## Fin des vers de Sincero à Charite : S'enfuient ceux de Charite à Sincero.

**I** E veux que Sincero soit gentil & accord,  
Né d'honnestes parens, ie veux que la Nobleffe  
Qui vient de la vertu orne sa gentilleffe,  
Et qu'il soit temperant, iuste, prudent, & fort.  
Ie veux que Sincero m'ayme iusqu'à la mort,  
Me retenant du tout pour vnique maistresse,  
Ie veux que la beauté avecques la richesse  
Pour le fauoriser se trouuent d'vn accord,  
Ie veux en Sincero vne douce eloquence,  
Vn regard doux & fin, vne graue prudence,  
Vn esprit admirable, & vn diuin sçauoir.  
Vn pas qui soit gaillard, mais toutesfois modeste,  
Vn parler gracieux, vn agreable geste,  
Voila qu'en le voyant, ie desire de voir.

Sincero mon desir, & mon cœur & ma vie,  
Excusez moy de grace, & ne vous offencez,  
Si pourfuiuant le cours de mes vers commencez,  
L'accompaigne l'amour avec la ialousie.

Sincero mon desir ie n'eu iamais envie  
D'aymer autre que vous : mais aussi ne pensez  
D'aymer autre que moy, & ne vous avancez  
De chercher autre nœud que celui qui nous lie.

Ne vous arrestez point au propos enuieux  
Qui veulent reformer la grace de voz yeux,  
Leur finesse & douceur, ne sont dignes de blasme.

Leur finesse demonstre vne sincerité :  
Leur douceur represente vne sincerité :  
Car les yeux, Sincero sont fenestres de l'ame.

*Dittes moy Sincero, que c'est qu'il vous en semble,  
Dittes si c'est mon œil qui vous a retenu  
Ou mon cueur, ou ma bouche, ou s'il m'est advenu  
Pource que i'ay uni leurs trois forces ensemble.*

*Mon œil dit que mon cueur estoit tout en vn trêble,  
Ma bouche sans discours, & qu'il a soustenu  
Luy seul tous les efforts de ce Dieu inconnu,  
Qui d'une sainte amour saintement nous assemble,*

*Mon cueur iure qu'il s'est pour le vostre changé  
Et que luy seul vous tient à nostre amour rangé,  
Ma bouche maintenant veut affermer pour elle.*

*Que si ce n'eust esté son gracieux accueil  
Ny la force du cueur, ny la force de l'œil.  
N'eussent peu arrester cette flamme nouvelle.*

*Puis que le ferme nœud d'une amitié tant sainte,  
Vous doit venir à moy, faictes vostre devoir  
D'égaler voz vertus à vostre grand sçavoir  
Et que ce ne soit point une aparence feinte.*

*Si vous estes meschant, las ie seray contrainte,  
De vous abandonner : car ie craindroy d'auoir  
Vn amy vitieux, & ie ne veux point voir  
Mon honneste amitié compaigne de la crainte.*

*La vertu seulement rend l'homme bien-heureux,  
Soyez donc s'il vous plaist de vertu desireux  
Suivant de l'ypfilon la moins commune adresse.*

*Faictes que la raison commande à voz desirs,  
En esperant de moy les honnestes plaisirs  
Que l'on doit esperer d'une chaste maistresse.*

*Amy ie ne sçaurois rompre ce doux lien,  
Ce doux lien d'amour, dont vous me tenez prise,  
Aussi ne veux-ie point faire telle entreprise  
Puis que tous mes efforts, n'y seruiroient de rien.*

*Je vous ayme & honore, & voy affez combien  
La troupe des neuf sœurs sur tout vous fauorise,  
Mais si dessus voz mœurs on faict quelque reprise  
Le blasme n'en fera non plus vostre que mien,  
Pour vous retirer donc de l'ecole du vice,  
Je voudroy ressembler une sage Melice  
Et vous pouuoir conduire en plus heureux sentier.  
Pour les fautes d'un serf on s'en prend à son maistre,  
Et si vous estes mien, ou desirez de l'estre,  
Soyez donc, Sincero, en mœurs pur & entier.*

*Si ie veux m'acquiter on ne me doit reprendre  
De ce dont est repris le prodigue donneur,  
Qui depend follement & richesse & honneur  
Sans esperer le bien qu'il en pourroit attendre.*

*Receuant un amour, un amour ie veux rendre  
A vous mon Sincero, & confesse mon heur  
D'avoir sçeu rencontrer vn si rare sonneur  
Pour nostre affection dignement faire entendre.*

*Or ie doy vous aymer pour trois occasions,  
Pource que vous m'aymez, pour voz perfections,  
Pource que ie vous suis liee de promesse :*

*Et vous payant ainsi ie ne vous donne rien,  
Que pourrais-ie donner, vous estes tout mon bien,  
Vous estes mon honneur, mon plaisir, ma richesse.*

*Mais d'où vient, Sincero, qu'estant si loing d'ici,  
Vous ne m'escrivez point, la douce souuenance  
De nostre chaste amour, est elle en oubliance ?  
N'avez vous plus de moy pensement ny souci ?*

*Vrayement si i'appercoy que vous soyez ainsi,  
Volage & indiscret, vous n'aurez la puissance  
De me vaincre en oubly, car par vostre inconstance  
Je veux estre inconstante, & le seray aussi.*

*Doncques si vous m'aymez, pensez que ie vous ayme  
Autant comme mon cœur, autant comme moy mesme :*

*Mais si vous ne m'aymez ie ne vous ayme point,  
Si vous me haïffez, ie hay plus que la rage,  
Ie hay plus que l'enfer, vostre mauuais courage,  
Ainsi l'amour me bleçe, & la hayne me point.*

*Vous voyant exposer aux dangers de la guerre,  
Helas i'ay si grand pœur que vostre amoureux nœud,  
Soit trenché par le fer, que vostre amoureux feu  
Soit esteint par le feu de ce double tonnerre !*

*L'importune les Dieux, du Ciel & de la terre,  
De l'air & des enfers, ie fay maint piteux vœu,  
Espérant vous ayder & delier vn peu  
Les liens de la pœur qui tient mon cœur en ferre.*

*Et f'il m'aduiet bien tost par la faueur des Dieux  
De nous reuoir icy, doux plaisir de mes yeux,  
À l'heure vous pourrez me donner deliurance,  
À l'heure vous pourrez m'affranchir de la pœur,  
Qui va tyrannisant vostre cœur, & mon cœur,  
Puis que le vostre en moy fait tousiours demurance.*

*Si ie connois en vous quelque imperfection,  
Si ie connois en vous quelque penser volage,  
Si ie connois en vous un superbe courage,  
Qui mesprise le cours de vostre passion :*

*Si ie connois en vous une presomption,  
Grande peste des cueurs que l'on met en seruage,  
Si ie vous voy changer de mœurs & de langage,  
Vous me voirrez bien tost manquer d'affection.*

*Si vous m'estes constant, ie vous feray constante,  
Si vous voulez changer, & bien i'en suis contente,  
Cherchez vne autre amie & moy vn autre amy :*

*Cherchez vne maistresse honneste, aymable, & belle,  
Et moy vn seruiteur sage, accort, & fidelle :  
Car ie ne veux iamais que l'on m'ayme à demy.*

*Sincero mon doux feu, si i'ay peu attirer  
De voz perfections, vne amitié non feinte,  
Et si i'ay doucement escouté vostre plainte,  
Craignant que vostre mal peut croistre ou empirer.*

*Dittes moy s'il vous plaist, qui vous peut retirer  
De mon affection inuiolable & faincte ?  
Auez vous point senti quelque nouvelle atteinte,  
Qui pour vn autre amour vous face soupirer ?  
Et que peut-ce estre donc qui de moy vous esloigne ?  
Mais ne seroit-ce point que le Roy de Pouloigne,  
Vous eut faict oublier vostre amoureuse foy ?*

*Ha mon Dieu que ie crain que cet excellent Prince,  
Pour honorer de vous sa nouvelle Province,  
Vous derobe à la France, à l'amour, & à moy.*

*S'il est vray, Sincero, que la perseuerance  
Demeure dedans vous, si vous avez tousiours,  
Dans la bouche mon nom, dans l'esprit mes amours,  
Dans les yeux mon pourtraict, au cueur mon aliance,*

*Faictes le moi connoistre avec plus d'asseurance  
Sans me laisser conter les heures & les iours,  
Et composer en moy mille fascheux discours  
Pensant & repensant à vostre longue absence.*

*Le terme est ia passé que vous auez promis  
De retourner icy visiter voz amis,*

*Qui vous peut empescher de faire ce voyage  
Sinon faute d'amour ? doncques s'il est ainsi,  
Ie quitte vostre bouche, & vostre esprit aussi,  
Voz yeux & vostre cueur inconstant & volage.*

*Iamais mon Sincero, ie ne prendray plaisir  
De vous assuiectir à des loix rigoureuses.  
Ha ! vrayement ie hay trop ces ames langoureuses  
Qui sans cause d'espoir renforcent leur desir.*

*Ie vous sçauray bon gré s'il vous plaist de choisir  
Le temps le plus commode aux œuures serieuses :*

*Mais ne me racontez voz plaintes amoureuses  
Sinon quand vous ferez aux heures de loisir.*

*La plus grand part du temps demeurez à l'estude,  
Puis quand vous ferez las de vostre solitude,  
De raisonner en vous, & de penser en moy :*

*Allez voir le Palais, & la paume, & l'escrime,  
Et les Dames d'honneur, de vertu, & d'estime,  
Gardant tousiours l'amour, l'esperance, & la foy.*

*Ouvrez moy Sincero, de voz pensers la porte,  
Je desire de voir si l'amour de son traict,  
Vous engraue aussi bien dans le cueur mon pourtraict  
Comme vostre beau vers à mes yeux le raporte.*

*Je ne veux pas pourtant, que hors de vous il sorte,  
Ny que par la faveur d'un gracieux attrait,  
Vostre cueur soit iamais d'avec le mien diftrait,  
Pour bruler d'une flamme, ou plus douce, ou plus forte.*

*Ouurez d'oc s'il vous plait : ha mon Dieu ie me voy,  
Ha mon Dieu que de bien, que d'honneur ie reçooy  
Après que vous m'avez par mille vers chantée,*

*Je me voy dans voz yeux, & dedans voz escrits,  
Et dedans vostre cueur, & dedans voz esprits,  
Par la Muse, & l'amour si bien representée.*

## Chanson de Charite à Sincero.

**Q**UAND ie suis de vous absente,  
Sincero mon beau soleil,  
Ie n'ay rien qui me contente,  
La nuict ie pers le sommeil :  
Le jour ie fuy la lumiere  
Et mes tristes yeux enclos,  
Prisonniers de la paupiere  
Ne font iamais en repos.

Ie n'aime de la prairie  
Le bel email precieux,  
Ny la campagne fleurie  
Ne sçauroit plaire à mes yeux :  
Ie suis tant melenchologique  
Que les plus gracieux fons,  
Et la plus douce Musique  
M'ennuyent de leurs chansons.

Ie ne veux ouyr personne,  
Pour discourir ou parler,  
Ie n'entens rien qui rebonne  
Que ma plainte dedans l'air :  
Mes compaignes qui s'ennuient.  
De mon amoureux esmoy,  
Toutes depites s'enfuient  
Et se retirent de moy.

Ie suis du tout negligente,  
Des liures & du refueil,

*Ma main n'est plus diligente  
Qu'à représenter mon dueil,  
Pource qu'elle ha de coustume  
Suiuant mon commandement,  
De tenir papier & plume  
Pour descrire mon tourment.*

*Iamais on ne me voit rire,  
Iamais on ne m'oit chanter,  
Incessamment je souspire,  
Et ne fay que lamenter :  
Je n'ay bien, plaisir, ny joye,  
Sincero mon cher fouci,  
Iusqu'à ce que je vous voye  
Je feray tousiours ainsi.*

## Responce au dernier sonnet de Charite.

**R**EGARDEZ vous en moy, Charite ma Deesse,  
Regardez vostre front, heureux siege d'amour,  
Regardez voz beaux yeux, ma lumiere, & mon  
jour,  
Qui commandent mon cueur d'une œillade maistresse.  
Regardez l'or frisé de vostre blonde tresse,  
Regardez voz sourcils courbez d'un demi-tour,  
Regardez mille traicts recelez à l'entour  
Pour servir le tyran de ma ieune allegresse.  
Mais furtout regardez vostre gracieux ris,  
Qui par sa grand'douceur ouvre le Paradis,  
Où veullent demeurer les bien-heureuses ames :  
Ha n'y regardez plus, Madame, car i'ay pœur  
Que vous reconnoissant si parfaicte en mon cueur,  
Vous mesme ne brulez dans voz propres flammes.

## La Rose à Charite.

**I** E ne voy fleur qui tant m'agree  
Comme faict la Rose  
pourpree,  
La Rose fille d'Apollon  
Honneur des vers d'Anacreon,  
Qui de la Rose cramoisie  
A decoré sa Poësie,  
Pource que la fraiche couleur  
L'a guaranty de la douleur  
De sentir la fureur Bacchique  
Avec la fureur Poëtique.  
Mais pour semblable occasion  
Ie ne luy porte affection,  
Car ne beuuant que de l'eau claire  
Pour cela ie n'en ay que faire :  
I'aime son beau pié verdissant,  
I'aime sa fueille Cinabrine,  
Teinte du sang de la Cyprine  
Qui colora dans ce beau mois  
Le blanc yvoire de ses doigts,  
Tirant la Rose printanière  
De sa demeure coustumiere,  
Et la prenant d'autorité,  
Pensant que sa divinité  
Deut excuser si grande offence :  
Le Rosier estoit en deffence  
Gardant son tresor precieux :  
Venus d'un bras audacieux  
S'efforçoit tousiours de le prendre.

*Mais pour vouloir trop entreprendre  
Elle souffrit punition  
De sa grande presumption,  
Gastant sa peau doüillette & blanche  
Voulant piller la Rose franche.  
Vrayement Rose mon cher souci,  
Ie t'ayme d'avoir peu ainsi  
Te deffendre d'une Deesse,  
Rose mon cueur, ta gentilleffe  
Me faict craindre de ne pouuoir,  
Enuers toy faire mon deuoir.*

*Mais excuse moy ma mignonne  
Si ce que ie puis ie te donne  
Je sçay, Rose, que mes faueurs  
Sont vers toy de peu de valeurs,  
Et pourtant il faut que ie t'aime  
Autant que mes yeux & moymesme,  
Et ie te veux dire pourquoy,  
Pourquoy ie t'aime autant que moy.  
I'aime ta cyme iaunissante  
I'aime ta sepe veérdissante,  
Pource que celle que ie fers  
Ha le poil d'or, & les yeux vers :  
I'aime tes feuilles incarnates,  
Comme les ioüies delicates,  
De ma maistresse, & tes Zephirs  
Qu'elle r'assemble en ses souspirs.*

*Voila belle & gentille Rose  
Pourquoy i'aime sur toute chose,  
Ta feuille, ta cyme, & ton pié :  
Pleust à Dieu que mon amitié  
Te peut estre autant honorable,  
Que ta beauté m'est agreable.  
Ie ne craindroy point que Saphon  
Me reprinst dedans sa chanson,  
Pour ne t'auoir, Rose fleurie,*

*Prise sur le mont Pierie.  
Vrayment Rose ie chanterois  
Toutes les beautez, & dirois  
Combien ton odeur est subtile,  
Combien ta liqueur est utile,  
Comment tu fus chez Agaton,  
Seruie au banquet de Platon,  
Et comment ta fleur vermeillette  
Couronnoit l'enfance doüillette  
De leur amour, comment aussi,  
Comment rose mon cher souci,  
Tu feis vn chapeau à Plutarque,  
Et vn beau bouquet à Petrarque :  
Rose, tes boutons odoreux,  
Sont les graces des amoureux,  
Rose, tes belles fleurs nouvelles,  
Sont les faveurs des Damoiselles :  
Rose, tes foïefves odeurs  
Sont les profits des parfumeurs,  
Ta fleur, ta fueille & ta racine  
Seruent tousiours de Medecine :  
Rose ton lustre gracieux  
Esclaire la clarté des yeux,  
    Rose mon cueur, rose ma vie,  
Rose si tu as quelque enuie  
De medeciner mon ennuy,  
Ma Rose va t'en aujourd'huy  
Salüer ma belle Charite  
Et luy dis que ie t'ay escrite  
En la faueur de son Prin-temps.  
Escoute Rose, ne pretens  
De loger au sein de la belle,  
I'en suis ialoux vien ie t'apelle,  
Escoute Rose n'y vais pas :  
O comme elle s'en va beau pas  
Voir cette face nompareille*

*Des Dieux l'agreable merueille.  
Rose tu pourras bien sentir,  
Que vaut vn tardif repentir,  
Si tu souffre l'ardente flame  
Qui sort des beaux yeux de Madame.*

## **Pour vne Mascarade d'Amazones.**

**A** *P R E S* auoir acquis tant d'honneur, & de gloire,  
Après auoir gagné vne double victoire,  
Après auoir lié ces superbes guerriers :  
Après auoir montré tant de braues vaillances,  
Par les traits de noz yeux, & l'effort de noz lances,  
Nous rapportons en main les Myrthes & Lauriers.

*L'amour audacieux desirant que ses flames  
Alentissent du tout la vertu de noz ames,  
Elançoit dens noz cœurs mille flambeaux ardans :  
Mais nostre chasteté qui gardoit cette place  
Changeoit incontinent les ardans feux en glace,  
Empeschant que l'amour ne logeast au dedans.*

*Voyant la chasteté qui forte le repousse  
Amour tout desdaigneux se depite & courrouce,  
Et dechassé du cueur il s'adresse à noz yeux :  
Mais le pauuret (helas) y a laissé en gage,  
Et son & ses traicts, comme pour tesmoignage  
Que noz yeux ont esté sur luy victorieux.*

*Demeurant despouillé de ses plus fortes armes  
Il s'en va chercher Mars au milieu des alarmes,  
Le priant humblement de luy donner secours :  
Mars esmeu de pitié amena de sa terre  
Grand nombre de soldats pour nous faire la guerre,  
Et n'y gagna non plus que le Dieu des amours.*

*Vn cueur qui n'ouure point aux voluptez la porte,*

*Vn penser genereux, vne puissance forte,  
Nous preferue tousiours de l'Amour & de Mars :  
Aussi en toutes parts la femme ne resonne  
Que du pouuoir hautain, de la Roine Amazone  
Qui faict marcher les Dieux deffous ses estendars.*

*Son nom est Otrera fille de Martesie  
Qui tient pour la seruir cette troupe choisie,  
Voulant par sa prouesse eterniser son nom  
Elle retient du tout le souuerain Empire  
De la grande Cité nommee Themyscire  
Enceinte par les bras du fameux Thermodon,*

## Chanson des Amazones

**N**ous faisons la guerre  
Aux rois de la terre  
Brauant les plus  
glorieux  
par nostre prudence  
et nostre vaillance  
Nous commãdons en maints lieux  
Domptant les efforts  
Des plus hardis & forts  
D'un bras victorieux.

Nous chaffons les vices  
Par les exercices  
Que la vertu nous aprend  
Fuyant comme la peste  
Le brandon modeste  
Qui autour du cueur se prend :  
Car la pureté  
De nostre chasteté  
Pour iamais le defend.

Nous tenons les hommes,  
Des lieux où nous sommes  
Tous empeschez à filer :  
Leur lasche courage  
D'un plus bel ouvrage

N'est digne de se mesler :  
Si quelcun de vous  
S'en fache contre nous,  
Qu'il vienne quereller.

## À ma quenoille.

**Q**uenoille mon fouci, je vous promets & jure,  
De vous aimer tousiours, & iamais ne  
changer

*Vostre honneur domestic pour vn bien estranger,  
Qui erre inconstamment & fort peu de temps dure.*

*Vous ayant au costé ie suis beaucoup plus seuré  
Que si encre & papier se venoient aranger  
Tout à l'entour de moy, car pour me reuanger  
Vous pouuez bien plustost repouffer vne iniure.*

*Mais quenoille m'amie il ne faut pas pourtant  
Que pour vous estimer, & pour vous aimer tant  
Ie delaisse du tout cest' honneste coustume  
D'escrire quelque fois, en escrivant ainsi  
I'escri de voz valeurs, quenoille mon fouci,  
Ayant dedans la main, le fuzeau, & la plume.*

## À mes escrits.

**I** E ne pensay iamais que vous eussiez de force  
Pour forcer les efforts de l'oubly, ny du  
temps,

Aussi je vous escry comme par passe-temps,  
Fuyant d'oisiueté la vitieuse amorce :

Et pource mes escrits, nul de vous ne s'efforce  
De vouloir me laisser, car ie le vous deffens.  
Où voudriez-vous aller ? he mes petits enfans,  
Vous estes abillez d'une si foible escorce.

Ie croy que vous pensez me faire quelque honneur  
Pour m'emporter aussi envieux du bon-heur  
Que deux freres ont eu portant leur mere au temple :

Lors qu'ell'en demanda digne loyer aux Dieux,  
Vn sommeil eternal leur vint filer les yeux,  
Et cela (mes enfans) vous doit servir d'exemple.

## Chanson de la Musique.

**S** *I la graue Musique  
Peut chasser loing du cueur  
Toute flame impudique  
Contraire de l'honneur.*

*Si Platon l'a choisie  
Pour ayder à son tour,  
Comme la Poesie  
Aux graces de l'amour.*

*Si l'Aristote mefme  
Connoissant ses valeurs,  
A commandé qu'õ l'aime  
Pour adoucir les mœurs.*

*Si l'ame est harmonie  
Qui par diuins accords  
Diuinement se lie  
Pour animer noz corps*

*Si l'eternelle dance  
Qui faict mouuoir les Cieux  
Imite la cadance  
D'vn son harmonieux.*

*Si l'eau, l'air & la terre  
Sont liez au dedans  
Par vne douce guerre  
De discords accordans.*

*Si l'honneur de Memoire*

*Rechante ses beaux vers  
Tenant le Lut d'yuoire  
Près des liures ouuers.*

*Musique desirable,  
Qui ofera blasmer  
Ta vertu admirable  
Que chascun doit aymer ?*

*La Roine de Mycene  
Prenant plaisir en toy  
Fut feure gardienne  
De l'honneur de son Roy.*

*Mais oubliant la grace  
De tes accords tant doux  
Elle oubliâ sa race,  
Sa foy, & son espoux.*

*Dauid par la louange  
Qu'il chantoit deuât Dieu  
Chassa le mauuais Ange  
Qui tourmêtoit l'Hebrieu.*

*O douceur nompareille,  
Que l'on doit desirer  
L'agreable merueille  
Qui te faict admirer*

## Au Roy

**A** PRES auoir receu (*ô lumiere des Princes*)  
Les honneurs meritez aux estranges Prouinces.  
Ieune vous retournez dans le pays aymé :  
Vous changez maintenant d'un agreable eschange,  
Pour le sceptre Gaulois, vne couronne estrange,  
Et vn peuple sans ame, à vn peuple animé.

A vostre heureux retour, tout le monde s'apreste  
Epoinct d'une allegresse à vous faire grand feste :  
Mais quelques uns aussi vous offrent de leur bien  
Esperant d'en auoir plus grande recompense  
Cent & cent mille fois que ne vaut leur depense,  
Et vous donnant de mesme, ils ne vous donnent rien.

Ceux qui vous font present par une tromperie,  
D'argent, de perles, d'or, de riches pierreries,  
Au lieu de les donner, vous les vendent bien cher  
Et si vous ne payez leur belle marchandise  
D'un autre plus grand don, l'auare conuoitise  
Ne leur permettra plus de vous venir chercher.

Sire, si mon present vous peut estre agreable,  
A moy qui le vous donne il fera honorable,  
A vostre peuple mesme il pourra profiter  
Car vostre Royauté est le souuerain temple  
Où voz subiects prendront vn singulier exemple,  
De vouloir pour iamais voz vertus imiter.

Pour chastier l'Anglois & le subiect rebelle :  
Vn de noz Roys prit bien l'aduis d'une Pucelle,  
Donques ie vous supply de vouloir escouter

*Ce que vostre vertu diuinement inspire  
Dans mes foibles esprits, afin de le vous dire,  
Et vous pourrez ainsi voz haineux surmonter.*

*Monstrât que vous avez une ame tres-Chrestienne,  
Honorez tousiours Dieu à la mode ancienne,  
Tousiours obeissez à ses diuines loix :  
Presentez vous à luy franc & pur de tout vice,  
Offrez luy voz pensers pour humble sacrifice,  
Car Dieu dedans sa main tient le pouuoir des Rois.*

*Donnez a voz parens les charges les plus belles,  
Et celles d'importance aux seruiteurs fidelles  
De vostre majesté, à vostre entendement  
Le soing de votre vie, à vostre vigilance  
L'espoir de voz suiects, & l'honneur de la France,  
Donnez le à vostre sage & prudent iugement.*

*L'ornement d'un grãd Roy, son hõneur, sa noblesse,  
Vient d'aymer la vertu, trop plus que la richesse  
Aymer un bon conseil, trop plus qu'un grand present,  
Plus qu'un plaisir volage, aymer la Temperance,  
Auoir deuant les yeux, les yeux de la Prudence  
Qui voit le temps passé, le futur, & present.*

*La rigueur de la Loy, & la douceur du liure,  
Induisent quelque fois les priuez à bien viure,  
Avec le chastiment de leurs proches parens :  
Le soing de leurs amys, qui les veulent aprendre,  
L'iniure des hayneux, qui les vienent reprendre,  
Montrant de toutes pars leurs defaux apparans.*

*Mais vous (Prince excellêt) vous auez en vo'mesme  
Des discours de raison, le pouuoir supreme,  
Que vous donnez aux loix : puis vous auez aussi  
Le vertueux amour de vostre sage mere,*

*L'humble fidelité que vous doit vostre frere,  
Et de voz bons suiets le gracieux souci.*

*Vostre grandeur sçait bien que le plus vray office  
D'un Roy sage & parfaict c'est d'aimer la iustice,  
Deliurer fes suiets de leur calamité,  
Fauoriser les bons, faire aux meschans la guerre,  
Maintenir son pouuoir, accroistre sa terre :  
Voila qui tient vn Roy en son autorité.*

*Si vous ne desdaignez les escriis d'une fille,  
I'espère bien qu'un tour de mode plus gentille,  
D'une plus forte voix i'entonneray les sons  
De voz rares valeurs, de voz graces diuines,  
Si bien qu'à l'auenir des Nymphes Poëteuines  
En diront sur le Clain mill & mille chansons.*

ΠΡΟΤΡΕΠΤΙΚΟΝ

A D C H R I S T I A N I S S I M V M

HENRICVM III, FRANCORVM  
& Polonię Regem, expreffum ex  
verfibus Gallicis eruditiffimę  
puellę ac Poëtrię Catha-  
rinę des Roches.

*Iofephus Scaliger Iulij Cęfaris F. verti.*

**T**οῖς ἀξίοισι δεξιωθείς τῶν γερῶν,  
πρὸς τῶν ὀθνείων πρὸς τε τηλουρῶν λεῶν  
λαμπρῶς, μόλις δὴ, φέγγος ἠρώων, μόλις  
φίλην ἀνέρχη πρὸς πάτραν ἀπόστροφος.  
καλαῖς δ' ἀμοιβαῖς ἀνταμείβεις, ᾧ πρόμε,  
κελτῶν τὸ κῦρος, ἀντὶ τοῦ κύρους ξένου,  
καὶ τῶν ἀνάνδρων ἄντι, τοῦς εὐήγορας.  
πᾶς δὴ φρυάζων πρὸς τὸν εὐτυχέστατον  
νόστον γάνυσι, καίσε προσσαίνει χαρᾶ.  
σοὶ τῶν ἑαυτοῦ πολλ' ἀφειδήσας πολὺς  
δίδωσι, πλείω δ' ἀντιλάξεσθαι σέθεν  
ἔδοξεν ἀντίποινα τῶν δωρημάτων.  
διδούς δὲ μηδὲν μηδενὸς πλεόν διδοῖ.  
ὥστ' εὐπροσώπῳ μηχανῇ χαρισμάτων  
χρυσοῦ, λίθων τε τὴν βαρῦσταθμον χλιδήν  
δωρούμενοι σοὶ δῆθεν, αὐτοὶ μὲν λόγῳ  
δίδουσι, ἔργῳ δ' αὐτ' ἀπεμπόλωσι σοὶ.  
εἰ μὴγ' αὐτῶν τοῦμπόρευμα τίμιον  
ὑπερμέτροις λύτροισιν ὦνῆσαι φθάνοις.  
οἷδ' ἐνδίδοντες ἔδονῆ φιλαργύρῳ

πάλιν πρὸς ὑμᾶς οὐκ ἐπιστρέψουσι δῆ.

Σκηπτοῦχε σοὶ δὲ τὰμὰ δεχθήτω μέλη.  
ἐμοὶ τοτ' ἔσται τοῦτο πάνδοξον κλέος,  
λεῶ δὲ δεξίωμα σῶ κοινωφελές.  
ἢ σὴ γὰρ ἀρέτῃ. ναός ἐθ' ὑψηρεφῆς,  
ἐν ᾧ σέβεσθαι παντὶ τῷ πλήθει πάρα  
τὸ σὸν κάλὸν μίμημα καὶ τύπον τρόπων.  
ἦκουσα δ' ὡς τις τῶν ἀφ' αἵματος σέρεν  
σκηπτούχος ἦρως, τόντ' ἄρη βριταννικὸν,  
καὶ τὰς ἀφορμᾶς τοῦ δυσηνίου λεῶ  
φράσας κολοῦσαι, παῖσι παρθένου τινὸς  
βουλαῖς φρενώθη. καὶ σὺ ταύτας, ἄντομαι,  
ἄκου' ἐφετμᾶς, ἅς ἐνέπνευσεν μενὸς.  
Τῷ θηλυκῷ μοῦ τ' ἀνδρικὸν σέθεν μένος.  
ἔση δὲ τῶν σῶν δυσμενῶν ὑπερ τεπος.

Ἔστω μὲν ἐν σοὶ χριστιάνιζον καλῶς  
ψυχῆς χαρακτήρ ὥστε τὸν Θεὸν σέβου  
παλαιφάτοισι τῶν Ἀποστόλων νόμοις,  
καὶ τοῦ δ' αἰγιράπτοισι τοῖς θεσμοῖς ἔπου  
καὶ τῷ δεφαίνε σ' ἀσπιδὸν κακῆρατον.  
τούτῳ ταπεινὰς ἀντὶ θύματος φρένας  
πρόσισχε. καὶ γὰρ ὁ Θεὸς οἰακοστροφεῖ  
ἐν τῇ γ' ἑαυτοῦ χειρὶ βασιλέων κράτη.  
τῶν πραγμάτων τ' ἔντιμα τοῖς πρὸς αἵματος  
δίδου, τὰ δύσβαστακτα τῆς ἀρχῆς βάρη  
δούλοισι πιστοῖς. τ' ἀσφαλὲς τοῦ σοῦ βίου  
σαυτῷ μόνῳ δῆ. τῷ φιλαγρύπνω τε σοῦ  
τὰς εἰς σὲ προσδοκῶντος ἐλπίδας λεῶ.  
κράτους ὁμοίως κελτικοῦ τὰ καίρια  
ταῖς σαῖς μερίμναις ἀσφαλῶς ἐπίτρεπε  
ὁ κόσμος ἢ υγένηια [sic] τ' ἀλκίμου πρόμου  
τὸ τ' ἀξίωμα καλὸν ἐξετάζεται  
ἐν τοῦ δικα[ί]ῳ πλείον' ἢ πλούτῳ νέμειν,  
βουλήν τ' ἀρίστην πρόσθε τῶν δώρων ἔχειν  
καὶ τῆς βραχείας ἡδονῆς τὸ σοφρονεῖν,  
τὸ τῆς Προνοίας τ' ὄμμα προύμμάτων ἔχειν.

ἢ τις τά τ' ὀπίσω, τά τε προτοῦ τὰ νηὶ θ' ὄρᾳ  
νόμος δὲ καὶ τὸ δυσπαραίτη τὸν νόμον,  
καὶ τῶν παλαιῶν κύριαι δόξαι Σοφῶν  
ἕκαστον ἐντρέπουσι κασμίως βιοῦν.  
τὰ συγγενῶν τε χρηστὰ σωφρονίσματα.  
χ' ἢ νουθετούντων φροντὶς ἐντρεχῆς φίλων.  
ὁ δυσμενῶν τε κατάγελως, τὰ σφάλματα  
τῶν χειροδέικτως ἐμφανιζόντων πολίς.  
σοὶ δ' ὦ κράτιστε, χ' ὦ γογισμός, ἦτ' ἄκρα,  
νόμοις πατρώοις ἦν νέμεις, ἐξουσία,  
καὶ τῆς τεκούσης αἰ φιλόστοργοι φρένες,  
ἦτ' ἀνταδέλφου πιστόφρων ὁμιλία,  
καὶ τῶν λεῶν ἢ φροντὶς εὐπειθῆς πάρα.  
πρὸς τοῦ τελείου βασιλέως καὶ νητρεκοῦς.  
ἐστὶν, φιλήσται τὴν δίκην, σάφ' οἶσθ' ὅτι.  
ῥῦσαι τε πληθὴ τῆς ἐπειγούσης δύης.  
ἀγαθοὺς μὴν αὖξιν, καὶ κολούσασθαι κακοῦς,  
κράτος πρατρώον, τὴν τε γῆν ἐπαυξάνειν,  
τούτ' αὖ μόναρχην, δῆλον, ὡς τηρεῖ μέγαν.  
ᾧ κάρτερ' εἴσοι μοῦσα παρθενικὴ μέλει,  
ἐλπὶς τὸ λοιπὸν ἐστὶν, ὡς διάξομαι  
κλέουσα ταῖς μολπαῖσιν ἐντονοτέραις  
τὸ τ' ἐναρετὸν σοῦ, τήντ' ἀοίδιμον χάριν.  
ὅστ' εἰς τὸ μέλλον αἰ κόραι Πικτάβιδες  
πρὸς Κλάνιος ὄχθαις μύρι' ἄσονται μέλη.

*Latinè sic per Scæuolam Samarthanum*

**D**IGNIS lætus honoribus,  
Quos à gentibus exteris  
Tulisti, optime principum,  
Reuifis patrios lares  
Ipfo in flore iuuentæ.  
Nunc & imperium exterum  
Gallico imperio iuuat  
Mutare, & populos nimis  
Vecordes populis, quibus  
Nil cordatius vſquam eſt.  
Fectis vndique plauſibus  
Ciues te excipiunt tui :  
Sunt qui munera porrigant,  
At certè hoc animo, datis  
Vt maiora rependas.  
Qui ſic dat, nihil ille dat :  
Dumqué aurem tibi callidè,  
Dum gemmas rutilas ferunt  
Iſti, vendere veriùs  
Quàm donare videntur.  
Mercem munere nilluas  
Habendi ſitis impotens  
Hos à te procul exiget :  
At tibi ipſa quod offero  
Gratum ſit modò munus,  
Glorioſum erit & mihi,  
Noſtrifque vtile ciuibus :  
Maieſtas etenim tua  
Inſtar eminent ardui  
Claro in lumine templi.  
A quo mirificum petes

Exemplum tua gens, tuæ  
Ad virtutis imaginem,  
Cuius rebus in omnibus  
Dehinc vestigia seruet.

Vt rebellia frangeret  
Angeli militis agmina,  
Magni Rex quoque nominis  
Olim non renuit sequi ab-  
Iectæ fenſa puellæ.

Nunc ergo & mihi virgini  
Quod virtus tua ſufficit  
Lubens accipe, perfidos  
Hinc hoſtes tibi vincere  
Sic fortaffe licebit.

Preclara vt documenta des  
Chriſtiane anime, Deum  
Antiquis cole ritibus :  
Huius morigerum ſacris  
Da te legibus vitrò.

Huic te criminis exhibe  
Purum, huic labe carens pio,  
Mens pro thure ſit hoſtia  
Quippe & in Domini manu  
Regum eſt ipſa poteſtas.

Tu iunctos tibi ſanguine  
Rebus præfice maximis :  
At negotia ſi qua ſint  
Momentoſa, fidelibus  
Illa trade miniſtris.

Vitæ crede tuæ tuo  
Tutelam ingenio, tuæ  
Spem rerum vigilantia,   
Tuo iudicio tuj  
Decus nobile regni.

Regem hæc præcipuè decent,  
Virtutes cumulis opum,

Donis confilia optima,  
Modestámque libidini  
Anteponere mentem :  
    Tum Prudentia quos habet  
Recto lumine limpidos  
Obferuare oculos, quibus  
Quod fuit, quod erit, quod est  
Vifú cernitur vno.

    Ad recti ftudium ferè  
Priuatos homines agunt  
Legum terrificæ minæ,  
Aut honefta docentium  
Blandimenta fophorum.

    Huc & afpera patruè  
Lingue verbera conferunt  
Amici monitis iuuant  
Et qui crimina detegunt  
Probris turpibus hoftes

    At, ô gloria principum  
Tu diuinitus infite  
Mentis munere peditus,  
Tu legum imperiis potens  
Tibi fufficis vnus.

    Nec prudens tamen interim  
Care matris amor tibi,  
Fratris debita nec fides,  
Grati nec populi deeft  
Accurata voluntas.

    Te non preterit optimi  
Effe munera principis  
Cultu iuftitiam fuo  
Profequi, & miferum a malis  
Vindicare popellum.

    Indulgere bonis, malos  
Armis plectere, patrios  
Longe extendere limites :

Hæc sunt, nobilium quibus  
Stat potentia Regum.

Tu mollis nisi virginis  
Fastidis tenues modos :

Illa, spero, dies erit,  
Cum tuas grauioribus

Laudes cantibus æquem

Tunc & vndique, leniter

Se trahentis ad herbida

Clani litora, candidæ

Pictonum tibi concinent

Mille carmina Nymphæ.

## A la Royne.

**V**oz exquises beautez sont dignes d'un Empire,  
Madame, & nostre Roy qui les voulut choisir  
Est egal à vn Dieu d'auoir eu tel desir :  
Car vostre rarité l'amour mesmes attire.

On le voit delicat en vostre belle face,  
Admirant tout rauy vostre double soleil,  
Et le brillant esclat de vostre teint vermeil,  
Qui la frescheur des lys & des roses efface.

Puis grauement assis deffus le blang yuoire  
De vostre front poly, il prend de voz cheueux,  
Dont il fait pour le Roy, mille nœuds amoureux,  
Et le gagnant par vous, il augmente sa gloire

C'est honneur à vn Dieu d'auoir pour compaignie  
Ce Roy tant excellent, c'est honneur à ce Roy,  
D'auoir vn si grand Dieu compaignon de sa foy,  
Et vostre Majesté pour espouse & amie.

Dieu face voz iours longs en fortune prospere,  
(O Royne seul Phenix de parfaite beauté)  
Et bien-heurant l'estat de vostre Royauté,  
Puissez vous d'un beau fils bien tost estre la mère.

## **A elle mesme luy presentant l'hymne de l'Eau.**

**M** ADAME, le Dæmõ coduisant voz regards,  
Est vn Dæmon du feu, qui par les viues flames  
Allume incessamment les plus gentilles ames  
Brulantes aux rayons de voz flambeaux espars.

*Le Dæmon qui preside à vostre doux parler,  
Ouurant le beau Coral de vos leures vermeilles  
Et qui remplift les cueurs de crainte & de merueilles,  
D'amour, de reuerence, est vn Dæmon de l'air.*

*Le gracieux Dæmon de vos diuins attraicts  
Est vn Dæmon de l'eau, auquel la Cytheree  
Cheminant mollement par la plaine asuree,  
Faict porter de son fils, l'arc, la trouffe & les traicts,*

*Le Dæmon qui vous guide à ce graue marcher,  
C'est celuy qui conduit la vierge chassereffe :  
Il frequente la terre, & reconnoift l'adresse  
Des lieux qu'il faut fuyr, & ceux qu'il faut chercher.*

*Le Dæmon qui conduit les sainctes actions.  
De vostre chaste, belle & honorable vie  
Est vn Dæmon du Ciel : le Ciel auoit enuie  
De se faire admirer par vos perfections.*

*Ainsi donc voz Dæmons commãdent en tous lieux.  
Madame, & ils pourront donner grace à mõ Hymne,  
Puis que de Vaudemont l'excellence diuine  
Illustre le feu, l'air, l'eau, la terre & les Cieux.*

## Hymne de l'Eau à la Roine.

**S** OVRCE qui ruiſſelant voſtre onde cryſtaline  
Tirez d'un double Roc votre antique origine,  
De grace excuſez moy ſi j'oſe vous chanter :  
Je crain fort en chantant de vous mal-contenter  
Et d'accroître ma honte au lieu de voſtre gloire :  
Je crain fort d'offencer les filles de Mémoire  
Qui ne ſe plaiſent pas, ains tiennent à meſpris,  
Mais tout ainſi qu'on voit que la liqueur vineuſe  
De ce Dieu deux fois né d'une force fumeuſe  
Derobe les eſprits, les ſens, & la raiſon  
A celui qui beuvant luy ouvre ſa maiſon,  
Si bien que ne ſentant que le Dieu qui le touche  
Il a ſa force au cueur, & ſon nom dans la bouche.  
Ayant ainſi gouſté les mielleuſes douceurs,  
Nymphes, non pas de vous, mais celles de voz ſœurs,  
Je ne ſuis plus à moy, & forcée d'eſcrire,  
Pleine de leurs vertus, leurs vertus ie reſpire :  
Je me laiſſe couler ſans guide au fil de l'eau  
Sans avoir pour m'ayder ny rame ny bateau.  
Doncques ie vous ſuplie, o belle onde ſacrée,  
S'il m'auient de noyer, au moins qu'il vous agree,  
Je ne crain point la mort, & ne requiers ſinon  
Que me perdant en vous, vous ne perdiez mon nom.  
Ceignez-moy de voz bras, & voſtre onde argentine  
Face bruire parſois le nom de Catherine,  
Qui humble vous ſalue honorant voz honneurs  
Dignes d'eſtre chantez des plus dignes ſonneurs.  
Belles & ſainctes eaux voz ſources perennelles  
Soutenoient du ſeigneur les vertus eternelles,  
Car ſon eſprit ſur vous ſe promenoit alors  
Que ſon alme pouuoir compoſa ce grand corps,

*Et l'ayant ordonné par nombre, & par mesure  
Il luy fait de voz bras une large ceinture  
Monstrant autour de vous cent mille raritez  
Qui tiennent leur grand pris de voz humiditez  
Le Christal, le Coral, la Perle d'excellence,  
Et les poissons sacrez à l'honneur du silence :  
Mais cela n'est pas tout, car nous autres humains  
Prismes forme en l'humeur de voz humides mains  
Quand de voz saintes eaux les vagues écumeuses  
Arrosoient de l'Edem les plaines limoneuses.  
Et c'est ores pourquoy (belles) à vostre honneur,  
L'homme retient encor son nom de vostre humeur  
Depuis ce sexe ingrat, cette maudite race  
Mesconnoissant son Dieu pecha devant sa face,  
Et le seigneur voyant son infidelité  
Le voulut chastier de la temerité.*

*Je veux, ce vous dit-il, o servantes fideles  
Punir de ces meschans les offenses mortelles.  
Je les veux tous noyer, Nymphes, ie veux par vous  
Faire sentir l'aigreur de mon iuste courroux :  
Je veux que par vous soit la terre environnee,  
Et voir de ces ingrats la derniere iournee  
Qui tristes ne pouuant fuyr l'horreur de l'eau  
Seront ensevelis souz un mesme tombeau.  
Vn d'entr'eux seulement trouuera pour refuge  
Vne arche pour sauuer ses enfans du Deluge.  
Il est bon devant moy, aussi ie ne veux pas,  
Que mesme son renom meure par son trespas :  
Je luy feray trouver une liqueur notable,  
Qui rendra pour jamais sa memoire agreable.*

*Belles, dans peu de iours vostre onde varira,  
Pleine de nouveaux fruicts la terre produira  
Cette follastre humeur qui par Noë trouuee,  
Sera de luy bien tost à son dam esprouuee,  
Pour n'avoir point puisé dans voz sacrez ruisseaux  
Car vous seules pouvez, saintes & belles eaux*

*Meflant avecques le vin voz liqueurs fauoureufes,  
Moderer quelque peu fes forces outrageufes.  
Voila, Nymphes, comment par le vouloir diuin  
Vous puniffez l'orgueil, & corrigez le vin.  
Tout ainfi que l'on voit la femme gracieufe  
Guerir de fon mary la penfee ennuyeufe,  
Avec un doux fousbris, avec un doux propos,  
L'appaiser doucement, & le mettre à repos :  
Ainfi le vin par vous appaisant fon audace,  
Vous perdez fa fureur, & conservez fa grace  
Mais qui est plus que vous prompte à nostre befoing ?  
Mais qui a plus que vous de nous ayder le foing ?  
Et qui rend finon vous nostre terre fertile ?  
Comme fans vous auffi nous la voyons sterile.  
L'Égypte ne produit de fi riches moissons  
Que par vous, faintes eaux, qui en maintes faisons,  
Luy debordez le Nil. La deferte Lybie  
Est par faute de vous de tous hommes haye.  
L'homme ne pourroit pas viure commodément  
S'il n'auoit toufiours l'eau à fon commandement  
Noz yeux ne verroient point fi l'humeur nourriciere  
N'entretenoit toufiours leur plaisante lumiere.  
Rien ne pourroient servir la terre, ny le feu,  
Et mefmement cest air nous seruiroit de peu  
Si nous n'auions par vous le fruict, la fleur, la plante,  
Pour nous ofter la faim, quand la faim nous tourmête,  
Vous dechassez la foif, vous nettoyez les corps :  
Belle, vous nous lauez, & dedans & dehors,  
Nous vous tenons des mains de la mere nature,  
Sans vous donner logis, loyer, ny nourriture :  
Ce n'est comme le feu qui f'en va promptement,  
Si l'on n'aide fans fin à fon nourriffement,  
Nymphes en vous difant variables, legeres,  
Vrayement on vous faict tort, vous estes mefnageres,  
Courant de toutes parts pour ayder à chascun,  
Et puis vous raportez le tribut en commun,*

*Au sein de vostre mer, mais bien de nostre mere,  
Puis qu'on dit que de tous l'Ocean est le pere.*

*Quelques vns se plaignans que vous les trahissez  
Que vous rompez leurs nefz, que vous les meurdriſſez  
Ne reconnoiſſent pas que la ialouſe envie  
Des vends & non de vous leur derobe la vie :  
Car les vents amoureux de voz rares beautez,  
En veullent receuoir toutes les priuautez,  
Parfois vous careſſant, o Nymphes marinieres,  
Ils baiſent doucement la fleur de voz riuieres :  
Mais ſi quelque vaiſſeau les garde d'aprocher,  
Furieux ils le font briſer contre un rocher.*

*O Dieu combien de fois la gaillarde jeuneſſe  
Ioüant en vostre sein a ſenty la rudeſſe  
De ces enfans de l'air qui brulant de courroux  
L'eſtaignoient en voz bras par un deſpit ialoux !  
He ! mais que feriez vous, les fureurs amoureuſes  
Des vents audacieux ne vous font moins piteuſes,  
Ne pouuant garentir les hommes de la mort.  
Tout ce qui eſt à eux vous le mettez à bord :  
Vous pouuez, ſainctes eaux, les guerir de la rage,  
Et du fondre tonnant vous empeschez l'orage.  
Lüy ouurant le chemin pour le faire couler  
Auec moins de fureur par le vuide de l'air,  
Tant de proprietéz ſe trouuent aux fontaines  
Qui ſoulagent les maux dont noz vies ſont pleines.  
Ceſt'eau qui de Triuulſe honoroit le iardin  
Rendoit en la beuuant gracieux & benin :  
Et ceſt autre qui eſt des eaux la principale  
Se ioint ſi proprement à l'humeur radicale,  
Qu'elle raieuniſt l'homme en la vieille ſaiſon  
Comme le ſiecle vieux veit raieunir Æſon,  
Auſſi vous nourriſſez les flambeaux de noz vies  
Qui ſans vous, ſaines eaux, nous ſeroient toſt rauies.*

*O belles, voz vertus decorent les pays :  
Mais pour Dieu dittes moy de ce lac de Says,*

*Lequel rendoit de nuict (sur vous representee)  
Toutes les passions d'une ame tourmentee.  
Nymphes dictes le moy ces merueilleux secrets :  
Pour m'estre reuelez n'en feront moins sacrez,  
Je ne les diray point, o miracle du monde !  
L'esprit de noz esprits nage dedans vostre onde  
Qui nous reiette en l'œil par voz perfections  
Le simulachre aymé de noz affections.  
Neptune veut montrer au Trident admirable  
Que vous estes liquide & feconde & beuuable,  
Aussi tout va puiser dedans vostre element.  
Et les celestes feux en prennent aliment  
Ceux qui vont adorer Jupiter en Dodone  
Treuuent du feu chez luy que vostre onde leur donne,  
Car elle a le pouvoir d'allumer vn flambeau  
Et d'esteindre le feu qui n'est pris de son eau.  
Vous auez vn ruisseau tout plein de prophetie  
À la cime du mont Colophon de Lydie  
Qui faicts par sa vertu predire l'aduenir.  
Vous en auez aussi perdant le souvenir,  
O bien-heureuses eaux, qui auez la puissance  
D'effacer de noz maux la triste souuenance,  
He qu'à bonne raison ce Prince Athenien  
Estimoit vostre oubly la source de tout bien !  
Je voudroy qu'il vous pleust couler en noz riuieres  
Pour nous faire oublier noz peines coutumieres.  
Venez, Nymphes, venez, voicy le petit Clain,  
Qui humblement vous offre, & les bras & le sein,  
Ne le desdaignez point, venez, ô vive source,  
Courez prompte vers luy d'une legere course,  
Et si comme Tagus il n'a le sable d'or  
Affeurez vous pourtant qu'il tient un grand tresor,  
Tant de gentils esprits ornement de nostre aage,  
Qui reverent ses eaux, & luy rendent hommage.  
Nymphes vous plaist il pas leur prester voz fsaueurs  
Afin d'en recevoir quelques dignes faueurs ?*

*Il ne faut pas pourtant que par vous soit traſſee  
La memoire du bien, mais la peine paſſee.  
Et quoy ? Si vous perdiez le ſouuenir de tous,  
Vous feriez perdre auſſi le ſouvenir de vous.  
Pource ie vous ſuply les arroſer de forte,  
Que iamais en leurs mains la grace n'en ſoit morte  
Et que voüant vn vers à l'immortalité,  
Ils vous rendent ſans fin le loyer meritè.  
Belles & ſainctes eaux, voſtre ſacré riuage  
De ce grand Dieu viuant repreſente l'image.  
Il eſt le pere aydant, vous aydez à chaſcun,  
Vous eſtes touſiours meſme, & il eſt touſiours vn,  
Il meut inceſſamment cette machine ronde,  
Vous la mouuez auſſi d'une force ſeconde :  
Nous receuons l'eſprit de ſa Diuinité  
Nous receuons le corps de voſtre humidité.  
Vous auez le pouuoir, o belles ſources vives,  
D'amender la fortune avec l'or de voz riues,  
De charmer les ennuys, d'appaifer les douleurs,  
D'acquérir des amis, d'oublier les malheurs :  
Fortes, vous inſpirez vne ame prophetique,  
Vous augmentez auſſi la fureur Poëtique,  
He ! que diray-ie plus ? Eaux ſainctes, nous devons  
A voz ondes l'honneur du bien que nous auons.  
Ie vous rens grace donc, o ſources perennelles,  
Qui gardez du ſeigneur les vertus eternelles,  
Et ſans commencement, ſans fin, & ſans millieu,  
Repreſentez icy l'image du grand Dieu.*

**Imitation de la mere de Salomon,  
à la Roine mere du Roy**

**Q**UELLE chose mon fils, ma nourriture chere,  
Entendras-tu de moy, de moy qui suis ta mere,  
Je ne puis te laisser qu'un brief enseignement,  
Qui pour ta Royauté servira d'ornement :  
Car d'un Prince excellent l'ame prudente & sage,  
Ayme plus les vertus que son riche heritage.  
Doncques souuienne toy qu'il faut que les grãds Rois,  
Commandant à leur peuple obeissent aux loix.  
Et tiens dedans ta main la balance equitable,  
Veu que ton premier jour l'a faict recommandable,  
Pource que le soleil la regardoit voisin,  
Alors que tu naquis souz un heureux destin.  
Mais tu dois commencer d'obseruer la Iustice  
En toy mesme, & tousiours fermer la porte au vice,  
Ne laisser point tirer tes desirs par les yeux,  
Et ne donner ton bien pour estre vicieux,  
Suyvant les faux appas d'une impudique flame  
De craincte d'offencer ta legitime femme :  
Car se seroit manquer à Dieu, aux loix, à toy,  
Et pariurer l'autel de luy faucer la foy  
Qui sent d'un autre feu l'amoureuse scintille  
Est en danger d'avoir une espouse sterile  
Et ne voir de longtemps les regards blandiffans  
Ny les sousbris mignards de ses petits enfans.  
Je ne te priray point de te garder de boire,  
Le breuuage fumeux qui gaste la memoire,  
Je sçay que ta raison garde le souvenir  
De ce qui est passé iugeant de l'aduenir :  
Mais ie te priray bien d'ayder à l'innocence

*Des pauvres affligez qui n'ont point de deffence.  
Ie te supplie encor de fuyr prouement  
Des propos deprauez le traistre enchantement,  
Regarde si celui qui pend à ton oreille  
Est digne d'estre ouy en ce qu'il te conseille ;  
Qui sçait bien gouverner par ordre en sa maison  
Il peut bien conseiller un prince avec raison.  
Mon fils, tu es des tiens l'esper & le refuge,  
Ils n'ont que Dieu au Ciel, toy en terre pour iuge :  
Pense auant que dire, & iuges sagement  
Puis que tout obeit à ton commandement.  
Pour nuyre à tes voisins ne dresse point d'armee ;  
Et que sert il de voir nostre terre semee  
De tant de corps humains ? qui fait guerre à autruy,  
Il sent premierement la guerre dedans luy,  
Tu ne dois pas pourtant supporter l'insolence  
Des hommes corrompus qui sont sous ta puissance  
Sans te monstrier vers eux, ny seuer, ny doux,  
Il les faut chastier en ton iuste courroux :  
Vn Roy n'est estimé pour estre plus robuste,  
Ou plus ieune, ou plus beau, mais pour estre plus iuste.  
Dieu vueille mon enfant qu'un Laurier verdissant  
Entourne pour iamais ton sceptre fleurissant,  
Et qu'il soit ceint aussi par les branches d'Oliues,  
Afin que plusieurs ans paisiblement tu viues.*

## À G. P.

*Vous dictes que ie vends ces vers à leurs hauteffes,  
Non, ie ne les vend point : le present est entier,  
Car ie proteste Dieu que Princes ny Princeffes  
Ne m'ont iamais donné la valeur d'un denier.*

## **A ma mere.**

**I** *E vous fays vn present de la vertu supreme,  
Depeinte proprement par vn Roy tres-parfait,  
(Ma mere) & vous offrant cest excellent pourtraict,  
C'est vous offrir aussi le pourtraict de vous mesme.*

## La femme forte descrite par Salomon.

**H** EUREUX qui trouvera la femme vertueuse,  
Surpassant de valeur la perle precieuse,  
Le cueur de son mary d'elle s'esjouyra ;  
Plein d'honneurs, plein de biens, content il iouïra  
Du fruict de son labeur, tous les iours de sa vie.  
Il l'aura pour compaigne & seruante & amie,  
Fuyant le doux languir du pareffeux sommeil  
Ell'se leue au matin, premier que le soleil  
Monstre ses beaux rayons, & puis faict un ouurage,  
Ou de laine, ou de lin, pour seruir son mefnage,  
Tirant de son labeur un vtile plaisir.  
Ses seruantes aussi qu'elle a bien sçeu choisir,  
Chassant l'oïsiueté, sont toutes amusees  
A cherpier, à peigner, à tourner leurs fusees,  
Faire virer le trueil, comme vn petit moulin,  
Le Chastelet aussi pour devider le lin.  
Comme l'on voit sur mer la vagante nauire  
Raporter au marchand le profit qu'il desire,  
Le bled, le vin, le bois, afin qu'à son befoing,  
Il le trouve chez luy sans le chercher plus loing :  
Ainsi la Dame sage ordonne sa famille,  
Afin que son mary, & ses fils, & sa fille,  
Ses seruans, ses suiects, puissent avoir tousiours,  
Le pain, le drap, l'argent, pour leur donner secours  
Contre la faim, le froid, & maintes autres peines,  
Qui tourmentent souuent les pensées humaines.  
Ayant bien disposé l'estat de sa maison,  
Dependant par mesure, espargnant par raison :  
Elle va voir aux champs la brebis porte-laine,  
Et le bœuf nourricier qui traine par la plaine  
Le soc avant-coureur de l'epspy iaunissant :

Elle regarde apres si le fruict meurissant  
Dedans le boys tortu, promet que celle annee  
On puisse rencontrer une bonne vinee.  
Et ne desdaignant point de travailler aussi  
Elle prend d'y planter la peine, & le souci.  
Vous la verriez parfois r'accourir sa vesture  
Trouffee proprement d'une forte ceinture,  
Et reuirer apres ses manches sur les bras  
Qui paroissent charnus, poupins, doiuillets, & gras :  
Car il ne faut penser que la delicateffe,  
Se trouue seulement avecques la paresse.  
La femme mesnagere est plus belle cent fois,  
Que ne sont ces Echo qui n'ont rien que la voix.  
Or cette diligente ayant tel auantage,  
Elle est plus belle aussi, d'autant qu'elle est plus sage :  
Prenant prouision des beaux fruicts de ses champs,  
Elle en mesure aussi pour les vendre aux marchands.  
Sa lampe n'esteint point, ains tousiours la lumiere  
Est dedans son logis d'esclairer coustumiere :  
Pource qu'il faut veiller & travailler souvent  
Pour faire des linceuls, & des draps qu'elle vend.  
Sa liberale main se monstre fauorable  
Aux pauures affligez, dont l'estat miserable,  
Est digne de pitié, en ne refusant pas  
De prendre la quenaille, ell'n'espargne ses pas,  
Pour aller et venir autour de ses seruantes  
Et loüant leurs labeurs les rendre diligentes.  
Elle donne à chascune vn bon accoustrement,  
En les encourageant d'aduancer promptement,  
De faire des tapys, couuertes, & courtines.  
A elle seulement pour accoustremens dignes  
De ses rares valeurs, le pourpre est suffisant :  
Mais elle a vn habit qui luy est mieux duisant  
De sage Temperance, & de sainte Iustice,  
De Fortitude aussi, qui faict la guerre au vice,  
De Prudence guidant toutes ses actions,

*Chascun la reconnoist pour ses perfections.  
Son mary est prisé en tous lieux de la ville,  
Pour estre possesseur de femme si gentille :  
Ell' a dessus sa langue un coulant fleuve d'or,  
Et tient en son esprit un precieux tresor  
De graces & vertus sa parfaicte eloquence,  
Monstre par ses propos la vraye sapience :  
Ell' est douce, benigne, & conduit sagement  
Le train de sa maison, non pas oyfiuement :  
Car elle faict avoir, & le pain, & la peine,  
Voulans que le travail un doux repos ameine :  
Ses enfans font autour qui reuerent sans fin  
Le discret iugement de son esprit divin :  
Son mary la voyant sur toutes admirable  
Confesse qu'en la terre elle n'a de semblable :  
Plusieurs Dames pourtant ont faict digne recueil  
De graces & beautez qui plaisent fort à l'œil,  
Mais tu les passes tant (O Dame d'excellence)  
D'autant qu'un bon propos surpasse le silence,  
D'autant qu'un iour luisant passe l'obscur nuict,  
Ta rarité d'autant sur les autres reluit.  
La beauté se flestrist, la grace est decevable,  
Et de tous leurs attraits ce n'est rien qu'une fable :  
Mais la femme qui ayme, & qui craint le seigneur,  
Merite receuoir un immortel honneur :  
Sus doncques rendez-luy la gloire meritee,  
Sa loüange ne soit de bornes limitee,  
Faictes-luy voisiner la grand' voute des Cieux,  
Puis qu'elle est en ce monde un miracle à voz yeux,  
Que sa perfection un tel loyer demande,  
Rendez le prontement, car Dieu vous le commande.*

## L'Agnodice.

**I** *L n'y a passion qui tourmente la vie  
Avec plus de fureur que l'impiteuse enuie :  
De tous les autres maux on tire quelque bien,  
L'avare encheffné d'or se plaist en son bien,  
Le superbe se fond d'une douce allegresse,  
S'il voit vn grand seigneur qui l'honore & careffe,  
Le voleur epiant sa proye par les champs  
Soubsrit à son espoir attendant les marchands,  
Le gourmand prend plaisir au manger qu'il deuore,  
Et semble par les yeux le deuorer encore,  
Le ieune homme surpris de lascives amours  
Compose en son esprit mille plaisans discours,  
Le menteur se plaist fort s'il se peut faire croire,  
Le iureur en brauant se pompe dans sa gloire.  
Mais ô cruelle envie, on ne reçoit par toy  
Sinon le desplaisir, la douleur & l'esmoy,  
A celui qui te loge, ingrat' & fiere hoteffe  
Tu laisse pour payement le dueil & la tristesse,  
A celui qui te donne à repaistre chez luy,  
Tu payes pour escot le chagrin & l'ennuy :  
De noz premiers parens tu espris le courage,  
Espandant le venin de ta feilleuse rage,  
Sur les diuins autels, quand le bras fraternel  
Tua le pauvre Abel invoquant l'eternel.  
Depuis en te coulant aux autres parts du monde  
Tu femas en la terre une race feconde  
D'ires, de cruautez, de geines & de morts  
Qui font aux vertueux cent & cent mille torts :  
Mais sur tous autres lieux, c'est la Contree Attique  
Qui tesmoigne le plus de ta puissance inique  
Nenny point pour Thesé de ses parens trahy,*

*Pour le iuste Aristide iniuftelement hay,  
Ny pour que Themiftocle ait fuy dans la terre  
D'un Roy que tant de fois il pourfuiuit en guerre,  
Ny pour voir Miltiade à tort emprifonné,  
Pour Socrate non plus qui meurt empoifonné :  
Mais pour toy (Phocion) qui n'eus pas fepulture  
Au pays tant aymé où tu pris nourriture.  
Une Dame efrangere ayant la larme à l'œil  
Receut ta chere cendre, & la meit au cercueil,  
Honorant tes vertus de loüanges fupremes  
Elle cacha tes oz dedans fon fouyer mefmes,  
Disant d'un trifte cueur, humble & deuotieux.  
Ie vous appelle tous o domestiques Dieux,  
Puisque de Phocion l'ame s'est d'esliee,  
Pour aller prendre au ciel fa place dediée,  
Et que fes citoyens caufes de fon trespas  
L'ayant empoifonné ores ne veulent pas  
Qu'il foit enfevely dedans fa terre aymee  
Se montrant enuieux deffus fa renommee,  
Aymons ce qui nous refte, honorons fa prifon,  
Le feu s'en est volé, gardons bien le tifon.  
L'enuie regardant cette dame piteufe  
Dans foy mefme sentit une ire serpenteufe,  
Roüant fes deux grans yeux pleins d'horreur & d'effroy,  
Ah ! Ie me vengeray, (ce dit elle) de toy,  
He ! tu veux donc ayder, (fotte) tu veux deffendre  
Phocion, dont ie hay encor la morte cendre,  
Saches qu'en peu de temps ie te feray sentir  
De ton hafitif fecours vn tardif repentir :  
Car en deſpit de toy i'animeray les ames  
Des maris, qui feront les tyrans de leurs femmes,  
Et qui leur deffendant le liure & le ſçauoir,  
Leur oſteront auffi de viure le pouuoir.  
Auffi toſt qu'elle eut dit, elle gliffe aux moiüelles  
Des hommes qui voyans leurs femmes doctes-belles  
Defirent effacer de leur entendement*

*Les lettres, des beautez le plus digne ornement :  
Et ne voulant laisser chose qui leur agree  
Leur ostent le plaisir où l'ame se recree  
Que ce fust à l'envie vne grand' cruauté  
De martirer ainsi cette douce beauté :  
Les dames aussi tost se trouverent suivies  
De fiebvres, de langueurs, & d'autres maladies ?  
Mais sur tout la douleur de leurs enfantemens,  
Leur faisoit supporter incroyables tourmens,  
Aymant trop mieux mourir que d'estre peu honteuses  
Contant aux Medecins leurs peines langouereuses.  
Les femmes (ô pitié !) n'osoient plus se mesler  
De s'aider l'une l'autre, on les faisoit filler :  
Leurs marys les voyans en ce cruel martyre,  
Ne laissoient pas pourtant de gaucer & de rire,  
Peut estre desirant deux nopces esprouer,  
Ils n'avoient plus de soing de les vouloir sauver.  
En ce temps il y eut vne Dame gentille,  
Que le ciel avoit faict belle, sage, & subtile,  
Qui piteuse de voir ces visages si beaux,  
Prontement engloutis des auares tombeaux,  
Les voulant secourir couurit sa double pomme  
Afin d'estudier en accoustrement d'homme :  
Pource qu'il estoit lors aux femmes interdit  
De pratiquer les arts, ou les voir par escrit.  
Ceste Dame cachant l'or de sa blonde tresse  
Aprist la Medecine, & s'en fait grand maistresse.  
Puis se resouenant de son affection,  
Voulut effectuer sa bonne intention,  
Et guerir les douleurs de ses pauvres voisines  
Par la vertu des fleurs, des feuilles & racines :  
D'une herbe mesmement qui fut cueillie au lieu  
Où Glauque la mengeant d'homme devint un Dieu.  
Ayant tout préparé la gentille Agnodice,  
Se presente humblement pour leur faire service,  
Mais les Dames pensant que ce fut un garson,*

*Refuſoient ſon ſecours d'une eſtrange façon.  
L'on cognoiſſoit aſſez à leurs faces craintiues  
Qu'elles craignoient ſes mains comme des mains laſſiues,  
Agnodice voyant leur grande chaſteté  
Les eſtima beaucoup pour ceſte honneſteté,  
Lors deſcouvrant du ſein les blanches pommes rondes,  
Et de ſon chef doré les belles treſſes blondes,  
Monſtre qu'elle eſtoit fille, & que ſon gentil cueur,  
Les vouloit delivrer de leur triſte langueur  
Les Dames admirant ceſte honte nayſue,  
Et de ſon teint doüillet la blanche couleur vive,  
Et de ſon ſein poupin le petit mont iumeau,  
Et de ſon chef ſacré l'or crepelu tant beau,  
Et de ſes yeux divins les flammes rauiffantes,  
Et de ſes doux propos les graces attirantes  
Baiſerent mille fois & ſa bouche & ſon ſein,  
Receuant le ſecours de ſon heureuſe main.  
On voit en peu de temps les femmes & pucelles,  
Reprendre leurs teins frais, & deuenir plus belles :  
Mais l'enuie preſente à ceſt humain ſecours,  
Proteſte de bien toſt en empescher le cours :  
Elle mangeoit ſon cueur, miſerable viande,  
Digne repas de ceux où ſon pouvoir commande,  
Et tenoit en la main vn furieux ſerpent  
Dont le cruel venin en tous lieux ſe reſpand.  
Son autre main portoit vne branche eſpineuſe,  
Son corps eſtoit plombé, ſa face deſpiteuſe,  
Sa teſte ſans cheveux où faiſoient pluſieurs tours  
Des viperes hideux qui la mordoient touſiours,  
Trainant autour de ſoy ſes furieuſes rages,  
Elle ſen va troubler les chaſtes mariages,  
Car le repos d'autrui luy eſt propre malheur.  
Aux hommes elle miſt en ſoupçon la valeur,  
De la belle Agnodice & ſes graces gentilles,  
Diſant que ſa beauté de leurs femmes & filles  
Avoit plus de faveur que ne doiuent penſer*

*Celles qui ne voudroient leurs honneurs s'offencer.  
Eux eprix de fureur saisirent Agnodice,  
Pour en faire à l'enuie un piteux sacrifice.  
Helas ! sans la trouver coupable d'aucun tort,  
Ils l'ont iniustement condemnee à la mort :  
La pauvreté voyant le mal-heur qui s'appreste  
Descouvrit promptement l'or de sa blonde teste  
Et monstrant son sein beau, agreable sejour  
Des Muses, des vertus, des graces, de l'amour,  
Elle baissa les yeux pleins d'honneur & de honte  
Vne vierge rougeur en la face luy monte,  
Disant que le desir qui la faict desguiser,  
N'est point pour les tromper, mais pour autoriser  
Les lettres, qu'elle apprist voulant servir leurs Dames :  
Que de la soupçonner de crimes tant infames,  
C'est offencer nature & ses divines loix.  
Depuis qu'elle eut parlé oncq une seule voix  
Ne s'esleva contre elle, ains toute l'assistance  
Monstroit d'esmerveiller ceste rare excellence,  
Ils estoient tous ravis sans parler, ny mouvoir,  
Ententifs seulement à l'ouyr & la voir,  
Comme l'on voit parfois apres vn long orage,  
Rasserener les vents, & calmer le rivage,  
Quand les freres iumeaux qui regardoient sur mer,  
Une piteuse nef en danger d'abismer.  
L'a sauuant de peril des flots l'ont retiree  
Pour luy faire aborder la rive desirée :  
Les hommes tout ainsi vaincus par la pitié,  
Rapaisent la fureur de leur inimité,  
Faisant à la pucelle une humble reuerence,  
Ils luy vont demander pardon de leur offence.  
Elle qui ressentit vn plaisir singulier,  
Les supplia bien fort de faire estudier,  
Les Dames du pays sans enuier la gloire  
Que l'on a pour servir les filles de Memoire.  
L'enuie congnoissant ses efforts abbatus*

*Par les faicts d'Agnodice, & ses rares vertus  
A pourfuiuy depuis d'une haine immortelle  
Les Dames qui estoient vertueufes comme elle.*

## Antithese du Somme & de la mort.

**R** IEN n'est plus differend que le somme & la mort,  
Combien qu'ils soient issus de mesme  
parentage :

*L'un proffite beaucoup, l'autre faict grand dommage,  
De l'un on veut l'effect, de l'autre on craint l'effort.*

*Une moite froideur qui descend du cerueau,  
Nous cause le sommeil, une fiebvre bruslante  
Qui estaint les esprits par son ardeur nuisante  
Nous cause le trespas, nous met au tombeau,*

*Le somme va semant de roses & de lys,  
Les beaux traits delicats d'une plaisante face,  
Et l'effroyable mort dans l'horrible creuasse,  
D'un sepulchre odieux les tient enseuelis,*

*Le sommeil respirant mille petits zephirs,  
Careffe doucement le dormant en sa bouche,  
Et la mort ternissant vne vermeille bouche,  
Estouffe pour iamais ses gracieux souspirs.*

*Après un long sommeil l'homme se sent dispos,  
Pour aller au palais, à la Cour, à la guerre,  
La mort reнге au suere, en la biere, en la terre,  
Et meurdriere corrompt les nerfs, la chair, les oz.*

*Le soleil, & sommeil ont presque mesmes noms,  
Mesmes effects aussi : l'un nous donne la vie,  
L'autre empesche que tost elle ne soit rauie,*

*La couurant, curieux, deffoubs ses aillérons.*

*O gracieux fommeil, riche present des Dieux !  
Tu ne pouuois loger en vne part plus digne  
Que celle que tu tiens, puis que l'ame diuine  
A sa demeure au chef, & sa fenestre aux yeux.*

*Ne m'abandonne point, o bien heureux fommeil,  
Mais vien toutes les nuicts àbaisser la paulpiere,  
De ma mere & de moy, fais que la nuit derniere,  
Ne puisse de longtemps nous fermer le soleil.*

*Ainsi soit pour iamais le silence sacré,  
Fidel auant-coureur de ta douce presence,  
Ainsi l'ombreuse nuict reuere ta puissance,  
Ainsi les beaux pauots florissent à ton gré,*

## Epitaphes.

Medee.

**F**UIEZ, Dames, fuyez l'amoureuse peinture,  
Tirez vn doux salut de ma peine tant dure,  
Beautez, grandeurs, tresors, herbes, enchantemens.

*Ne sceurent allegger mes ennuieux tourmens :  
Je fus Roine, & forçay les estoiles hautaines,  
Mais le tyran amour triompha de mes peines,  
Et voulant m'affranchir de son cruel esmoy,  
Je tuay pere, frere, espoux, enfans, & moy.*

Clitemnestre.

**O** *RESTE furieux pour la mort de son pere,  
Voulant rougir la terre aux despens de sa mere,  
Delaiſſa promptement l'accouſtremment Royal,  
Qui ornoit la beauté de ſon corps defloyal,  
Quand elle regardant ſa dextre furieufe,  
Avec le fer trenchant, luy diſt en voix piteuſe :  
Veux tu frapper mon fils, ou mon fein, ou mon flanc ?  
De l'un tua pris le laict, & de l'autre le ſang.*

## Lucrece

**L** E pauvre Colatin voyant sa triste femme,  
Disoit, chere Lucrece appaise ta douleur,  
La coulpe ne tient point à ceste gentille  
ame,  
Si ton corps est pollu tu as vn chaste cueur.  
Refuffant ses raisons la courageuse Dame,  
Luy dist perdant la vie, il faut sauuer l'honneur,  
Tu m'absous, ie me iuge à la trenchante lame,  
Ne pleure point ma mort, mais pleure ton mal-heur.

Niobe.

**I** *E suis Niobe : hélas ! plaignez mon aduventure.  
Mon sort est miserable, & digne de pitié  
Sept filles, & sept fils me donna la nature,  
I'en perdis en vn iour l'une & l'autre moitié :  
Le marbre est maintenant du marbre sepulture,  
Ainsi le veut du Ciel la fiere inimitié :  
Je fus Roine, & suis marbre, or deffoubs ceste terre,  
Passant, tu n'y verras que la pierre en la pierre,*

UN ACTE DE LA  
TRAGICOMEDIE DE TOBIE,  
OV SONT REPRESENTEES  
les Amours & les Noces du Ieune Tobie  
& de Sarra Fille de Raguel.

A MA MERE.

**M** A Mere, si je pensois qu'il fust necessaire de composer vn Argument sur les diuerfes aduentures de l'vn et de l'autre Tobie, ie dirois comment la pieté du bon homme luy fit abandonner la table où il banquettoit avec ses Amis, pour aller enseuelir vn mort, & comme ne voulant pas rentrer au Festin avec ceste polutiõ d'auoir touché vn corps priué de son ame, il se retira en vn lieu secret de la maison, auquel se laissant doucemēt vaincre à la force du somme, cet ingrat oyseau que Pitagore desfend de loger, rēdit la plus noble partie de son visage manque de l'office coutumier, luy perdant la veüe par la saleté de son excrement : ie dirois comment Tobie aueugle, auoit l'ame escleree d'vne splendeur diuine, qui luy faisoit enuoier infinité de plaïtes iusques au Ciel : Et cõme en ce mesmes temps la belle & vertueuse Sarra estoit miserablement affligee en la maison de son pere, pour la cruauté detestable de l'esprit malin Asmodée, qui faisoit trespasser aupres d'elle ses maris dès le soir de leurs Noces : De sorte qu'en ayant eu iusques au nombre de sept il n'en restoit pas un viuāt : ie dirois comment la triste dame se voiant innocemment coupable de tant de morts, fit voller par le vuide de l'air ses piteuses querelles, lesquelles rēcõtrèrent celles de Tobie & toutes ensemble sen allerent crier merci deuāt le Trofne de Dieu, de qui la bonté immense voulant secourir ces deux affligez par le moyē de la personne qui leur seroit la plus chere en ce mōde, enuoya l'Ange Raphaël souz l'acoustrement & le nõ d'Azarie, pour cõduire le ieune Tobie en la cité de Rages, ou son pere luy cõmandoit d'aller demāder quelque

somme d'argent qui luy estoit du. Je dirois aussi comment le Fleuve Tigris fit sortir sur la rive un poisson de grandeur & forme espouventable, qui effroya Tobie de telle sorte, qu'il eust promptement fuy, sans l'assurance que luy donna le fidelle Azarie, disant que ce poisson estoit, l'heureuse medecine de ses douleurs : Mais si ie voulois continuer le long discours, ma mere, i'offencerois le lecteur pressuposant qu'il ne luy souvient plus de ceste histoire, veu quelle est inferée dedans la sainte Bible, ie me ferois tort encore me trompant en l'opinion de moy mesmes, si ie pensois sçavoir ce que les autres ignorent : il ne me seroit pas seant non plus de faire un argument sur toute la Tragicomedie dont ie n'ay disposé en vers qu'un acte seulement : ie pourrois ennuyer aussi l'Ange & Tobie qui l'aprestent de faire voir la confiance d'un vieil homme & d'une ieune Dame que vous receurez s'il vous plaist ma mere, comme un veritable miroir pour bien représenter la vostre.

# LA TRAGICOMEDIE

DE TOBIE.

Scène première

*TOBIE. AZARIE.*

**D** *ITES moy, s'il vous plaist ô mon frère Azarie,  
Quels remedes voici, dites moy ie vous prie  
Dequoy peuvent guerir & le foye & le cœur,  
Et le fiel du poisson qui m'a fait si grand peur ?*

**AZARIE**

*Le cœur estant brulé dans une ardente braise,  
Si le Diable tient homme ou femme en malaise,*

*Il s'enfuira bien tost pour ne pouuoir souffrir  
Ceste espaisse fume, & s'il pouuoit mourir  
Il mourroit promptement. Quant à l'autre remede  
Tu verras que le fiel est vn singulier aide  
Pour recouurer la viue & nestoier les yeux  
Eslevant leur clarté vers la clarté des cieux.*

**TOBIE.**

*Mon frere mon amy, si vous me voulez croire  
Parauant que la nuict tende sa robe noire  
Dessus nostre Orison, nous en irons loger,  
Et du travail receu quelque peu soulager.*

**AZARIE.**

*Allons i'en suis content, ie reconnois un homme  
Issu de tes parens, qui Ragüel se nomme  
Demeurant icy pres, il est riche de bien,  
D'argent, terres, troupeaux, mais tout cela n'est rien  
Au pris du beau thresor de sa grande famille :  
C'est d'une belle, chaste, & gracieuse fille,  
Vnique de son pere & de sa mere aussi :  
Elle est de chascun d'eux l'agreable souci  
Et sera d'un mary bientôt accompagnée,  
Car ils n'ont autre espoir de future lignee  
Qu'en elle seulement, il te la faut donner,  
Tu la pourras d'icy avec toy emmener  
Demande la au pere ? Il te prendra en grace,  
Connoissant que tu es yssu de mesme race,  
Connoissant que tu es honneste & vertueux,  
Il te la donnera & s'en tiendra heureux.*

**TOBIE.**

*Je le voudrois fort bien, mais i'ay entendu dire  
Qu'elle a eu sept maris que l'on a veu occire*

*Des la premiere nuict qu'ils estoient retirez,  
Avec elle en sa chambre, & si sont martirez  
Par la force du Diable : Or moy i'ayme ma vie  
Et ne veux point si tost qu'elle me soit ravie.  
Les hommes ont souvent des femmes deux ou trois,  
Mais la vie iamais ils ne l'ont qu'une fois :  
Je suis unique fils & de pere & de mere  
Qui sentiroient Helas la vie plus amere  
Que moy mesmes la mort : ie ne veux point mourir.*

**AZARIE.**

*Encontre ce danger ie te veux secourir,  
Tobie assure toy que ces mal-heureux Diabes  
Ne se prendront iamais à toy ny tes semblables :  
Ils se prendront tousiours à l'homme de shonté :  
Moque Dieu, fauce foy, lequel n'est surmonté  
Sinon du fol desir de sa concupiscence,  
Fol desir de Caual de qui l'ame ne pense  
Qu'à trouver le moyen de chasser Dieu dehors :  
Tels hommes sont ils pas dignes de mille mors ?*

**TOBIE.**

*Ouy en verité : mais que faudroit-il faire  
Pour fuir les éfors de ce traistre adversaire ?  
Les Diabes sont meschans.*

**AZARIE.**

*Ah ne les crains jamais,  
Dieu te defendra mieux, ami, je te promets,  
Escoute seulement. Quand tu auras ta Femme  
Monstre toy plus ayant de la beauté de l'ame  
Que de celle du corps ; demeure chastement  
Avec elle trois nuicts priant deuotement*

*Sans iamais luy toucher, & fais bruler le foye  
Du poisson que Tigris fit sortir en la voye  
Pour aleger tes maux : le Diable s'enfuira,  
Abhorrant ceste odeur que lors il sentira.  
Des la seconde nuict tu seras mis aux roolles  
Des Patriarches saincts, dont les sages parolles  
Sont pour loix entre nous ; & la troisieme nuict  
Afin que de bon arbre il vienne de bon fruict  
Le Seigneur benira ton affection sainte :  
En approchant Sarra ayez de Dieu la crainte,  
Desire que ce soit pour auoir des enfans  
Qui seruent au Seigneur des leurs plus ieunes ans,  
Et non pour accomplir un vouloir deshonneste ;  
La benediction qui couronna la teste  
Du saint pere Abraham s'estendra sur les tiens ;  
Garde tous mes propos amy & t'en souuiens.*

## Scène deuxiesme

*TOBIE, AZARIE, LE CHŒUR DES FEMMES.*

**TOBIE.**

**J** *E retiens vos propos comme graves sentences,  
Dieu vous vueille donner les dignes  
recompences  
De voz rares vertus : quand ie me donnerois  
A vous pour vous seruir, ie ne satisferois  
À ce que ie vous dois.*

**AZARIE.**

*Tu connoistras mon frere  
Que ie feray pour toy, trop plus que tu n'espere.*

**TOBIE.**

*Je reçoÿ plus de biens que ie n'ay merité.*

**AZARIE.**

*Nous sommes arriuez iusque dans la cité,  
Tobie salüions ceste troupe de femmes :  
Dieu vous doint le bonsoir mes gracieuses dames,  
Laquelle d'entre vous maintenant nous dira  
Ou se tient Raguel ?*

**CHŒUR.**

*On vous y conduira,  
(Seigneurs) s'il est besoin : mais sans prendre la peine  
D'en empescher aucun, ceste rue vous meine  
Tout deuant son logis ; vous reconnoistrez bien  
Que celui qui le tient a beaucoup de moien :  
C'est un Pallais hautain duquel la braue audace,  
Monstre de commander tous autres de la place.*

**AZARIE.**

*Mes dames grand merci, je pense que ie voy  
Raguel la deuant. Tobie approche toy,  
Voir s'il te connoistra.*

**RAGUEL.**

*Je reconnois cet homme,  
Mais je ne sçay pourtant de quel nom il se nomme :  
Vraiment tout aussi tost que ie l'ay entreueu,*

*Le pensois que ce fut Tobie mon Neveu.  
Dieu vous gard mes Amis dites moy d'ou vous estes ?  
Vos aimables regards, & vos graces honnestes  
Font naistre dans mon cœur un gracieux desir,  
De vous aimer tousiours & vous faire plaisir.*

### **TOBIE.**

*Dieu vous tienne en sa garde & vostre compaignee,  
Monsieur nous sommes nez de la haute lignee  
Des enfans d'Israël, ausquels le souuerain  
Abaiissant sa grandeur toucha de main à main  
Quand il changea son nom : Nous auons pris naissance  
Des fils de Nephtali, doux fleuue desloquence :  
Nostre peuple vainquit de braues nations,  
Ores nous esprouvons maintes subietions :  
Telle varieté gouuerne toute chose  
Fors le cueur de celuy qui en Dieu se repose,  
Pour n'auoir obserué les saincts commandemens  
Nous méritons d'auoir les iustes chastimens.  
Le Roy Sennacherib brulant en son courage  
De haine, de couroux, de fureur, & de rage,  
Commanda massacrer le pauure peuple Hebrieu :  
Mon pere demy mort fuiant ce triste lieu  
Trouua vn sien amy du pays d'Assirie,  
Qui luy sauua son fils & sa femme & sa vie :  
Mais non pas tous ses biens qui auoient esté pris.  
Depuis ce Roy cruel, de ses enfans surpris  
Fut massacré par eux, mesmes dedans un temple :  
A quoy tous les tirans peuuent bien prendre exemple.  
Mon pere en ce temps la sortit hors de prison  
Et raporta ses biens en sa propre maison.*

**RAGUEL.**

*Amy, connoissez-vous mon bon frere Tobie ?  
Si vous le connoissez dites moy ie vous prie  
Quel est son portement, si le bon-heur le fuit,  
Comme lon voit qu'en luy toute vertu reluit.*

**AZARIE.**

*Monfieur voilla son fils.*

**RAGUEL.**

*Donc tu es de ma race.  
Aproche toy, pour Dieu, mon fils que ie t'embrasse :  
Ma femme venez toft, Sarra venez auffi.*

### Scène troisieme

*ANNE FEMME DE RAGUEL, SARRA LEUR FILLE, RAGUEL, TOBIE.*

**ANNE.**

**Q** *ue vous plaist-il monfieur ?*

**SARRA.**

*Mon pere me voici.*

**RAGUEL.**

*Saluez ce ieune homme & me dites m'amie  
Si vous le connoissez ? Que Sarra est rougie  
En faprochant de luy ! par les émotions,*

*On peut iuger souuent de nos affections,  
Pource qu'ils sont issus de mesme parentage,  
Vn instinct naturel luy espoint le courage :  
Ma femme, cestui-cy est le fils bien aimé  
De mon frere Tobie, & le plus estimé  
Que l'on ait iamais veu en si grande jeunesse.*

**ANNE.**

*Ha, Neueu mon amy, ça que ie vous caresse  
De mille embrassemens, & bien que dites vous ?  
Mon enfant contez-moy qui vous mainne entre nous,  
Et que fait maintenant Tobie vostre pere  
L'honneur de nos parens, & que fait vostre mere :  
Ce n'est pas sans propos que les auez laissez,  
Et que vos pas se sont deuers nous adressez.*

**TOBIE.**

*Je doy à mes parens entiere obeissance  
Et leur obeiray de toute ma puissance,  
Je retiens en mon cueur les bons enseignemens  
Que m'a donnez mon pere & ses commandemens :  
C'est par sa volonté que ie fais ce voyage.*

**RAGUEL.**

*Au moins raconte-nous quelle parole sage  
Il dist te commandant de venir en ce lieu ?*

**TOBIE.**

*Tous ses propos estoient de la gloire de Dieu.*

**RAGUEL.**

*Je m'en assure bien, dy les ie te suplie.*

## TOBIE.

*Mon pere estant pressé de griefue maladie,  
Me parla tout ainsi : mon fils escoute moy,  
Recueille mes propos, graue les dedans toy,  
Alors que le Seigneur aura repris mon ame,  
Ensevely mon corps desouz la froide lame.  
Obeis à ta mere & comme humble servant  
Honore l'a tousiours tant que seras viuant  
Aimes la chèrement iusque à sa derniere heure,  
Puis quand nostre grãd Dieu permetra qu'elle meure,  
Ferme luy doucement la paupiere de l'œil,  
Et la mets près de moy dans vn mesme cercueil.  
Porte le nom de Dieu escrit en ta pensee,  
Garde songneusement qu'un'erreur insensee  
Ne te vienne saisir pour te faire pecher,  
Voulant de tes vertus le bonheur empescher.  
Ne destourne tes yeux du pauvre miserable,  
A sa necessité monstre toy secourable.  
Si tu as de grands biens, donne abondamment,  
Ayans peu, donne peu, mais liberallement :  
L'Omofne paroistra devant le divin Trosne  
De nostre souverain qui commande l'Omofne :  
Il t'en sçaura bon gré, il ne souffrira pas  
Que ton ame chemine en Tenebres là bas.  
Mon enfant garde toy d'un'adultaire infame,  
Et n'acointe iamais vn'autre que ta femme :  
Chasse l'orgueil de toy, car la presumption  
Entrefne ses subjects tous à perdition.  
Qui t'aura fait plaisir, vueilles luy aussi plaire :  
Ne retiens le Loier du pauvre mercenaire :  
Ne fasche ton prochain & ne fais envers luy,  
Que ce que tu voudrois mesmes souffrir d'autruy,  
Mange avecques le iuste & monstre que tu l'aimes,  
Couvre ceux qui sont nuds de tes vestemens mesmes :  
Ne frequente iamais les hommes vicieux,*

*Suis le conseil du sage & honore le vieux.  
Benis Dieu en tout temps & tousiours luy demande  
Qu'il adresse ton cueur, où sa loy te commande.  
Tobie mon amy i'ay preté dix Talens  
A Gabel qui demeure entre les medeens  
En Rages la cité, i'ay sa cedula au coffre,  
Ie te la veus donner afin que tu luy offre  
Pour r'avoir cest argent, qui nous faict grand besoin.  
Affure toy pourtant, si nous avons bon soin  
De prier le Seigneur, qu'il ne sera point chiche :  
Sa libérale main te fera bien tost riche :  
Va doncques, mon enfant, de Dieu sois tu Benist ;  
Voila tous les propos que mon pere me dist.  
De bonheur i'ay trouvé ce compagnon & frere  
Qui m'a conduit icy, par son moyen i'espere  
De recouvrer bien tost cet argent qui m'est dû.*

**RAGUEL.**

*Ie croy bien qu'aussi tost qu'il te fera rendu,  
Tu auras grand desir de contenter la vüe  
Du bon homme ton pere ?*

**TOBIE.**

*Helas ! ce mot me tüe :  
Mon pere ne voit point la lumiere des cieux.*

**RAGUEL.**

*Comment, est-il priué de l'usage des yeux ?*

**TOBIE.**

*Ah ! mon Dieu ouy du tout.*

**RAGUEL.**

*O dommageable perte !  
Si la vuë ne peut luy estre recouverte,  
En vain donc le soleil esclance ses beaux rais  
Sur les yeux de mon frere, he que je me desplais  
De son triste malheur vn point me reconforte :  
Si son corps est trop foible, il a une ame forte.  
Ma femme vous pleurez & vous ma fille aussi.  
Chascun de nous prend part en ce nouveau souci.  
Allez, retirez-vous, faites couvrir la table ?  
Traisons nostre parent d'une grace honorable,  
Tobie mon Amy va donc te reposer.*

**TOBIE.**

*Vous pouuez bien de moy pour iamais disposer.*

Scène quatriesme

*TOBIE, AZARIE.*

**TOBIE.**

**A** my si vous sçauiez, en quel point je me treuve  
Pour les perfections de ceste honneste  
veufue,  
Je croy que vous auriez pitié de ma douleur :  
Sa vertu, sa beauté, sa grace, & sa vateur  
Meritent bien vraiment que l'on souffre pour elle,  
Je ne m'estonne point en la voyant si belle  
Si tant d'hommes se sont hasardez à mourir  
Desirant de l'auoir.

**AZARIE.**

*Voudrois-tu bien courir  
Une mesme fortune & qu'ore elle fust tienne ?*

**TOBIE.**

*Non, car si ie mourois ell'ne seroit plus mienne,  
Les morts ne prennent rien aux meubles des viuans :  
Mais ie desire bien de vivre plusieurs ans  
En repos avec elle, & quelle soit ma femme,  
La moitié de mon cueur, la moitié de mon ame :  
Ie luy obeiray, comme vn de mes ayeulx  
Obeit à la sienne, & je ne veux pas mieux  
Que faisoit Abraham : puis elle n'est moins sage  
Qu'estoit l'autre Sarra de mesme parentage.*

**AZARIE.**

*Il en faudra parler.*

**TOBIE.**

*He pour Dieu hastez vous,  
Mon frere ie vous prie !*

**AZARIE.**

*Or bien reposons nous.*

**TOBIE.**

*Mais comment reposer ? Il n'est en ma puissance,  
Ie pense tousiours voir sa douce contenance :  
Son modeste regard & son gracieux pleur  
Sera tousiours graué au milieu de mon cueur :  
Ie penfes quelquefois toucher sa belle face,*

*Où bien il m'est aduis qu'encore elle m'embrasse,  
O que iestois heureux si cela eust duré.*

**AZARIE.**

*Pour te recompenser du travail enduré  
Dieu te la veut donner, c'est pour toy qu'elle est nee  
Et tu auras alors la vertu fortunee.*

Scène cinquiesme

*SARRA, ET LA SERVANTE.*

**LA SERVANTE.**

**I** *E hairay pour jamais lorgueil de ces maistraiffes,  
Qui souz ombre d'auoir la faueur des richesses,  
Mesprisent tout le monde, & ne pensent rien voir  
Digne de leurs vertus & de leur grand pouvoir.*

**SARRA.**

*Sus sus despechez vous de faire vostre ouvrage,  
On vous prend seulement pour faire le menage  
Et non pour babiller & causer à chascun.*

**LA SERVANTE.**

*Si vaut-il mieux user d'un entretien commun  
Que faire comme vous, qui ne parlez qu'au Diable.*

**SARRA.**

*Mefchante qui me tient que ie ne vous accable  
De mille coups de poin ?*

**LA SERVANTE.**

*He ! quoy ? Que ferez vous ?  
Me voulez vous tuer comme voz sept Espoux ?  
Ah malheureufe femme ! ah cruelle meurdriere !  
Voulez vous donc tuer maris & chambriere ?  
Iamais ne puiffiez vous avoir aucuns enfans,  
Qui contentent vos yeux en leurs plus ieunes ans,  
Et dont le doux blandir de la voix Infantine  
Vous chatouille le cueur au font de la poitrine.*

**PRIERE DE SARRA.**

**L** *A S* si j'ay offencé vostre majesté haute,  
O Dieu de mes parens, pardonnez à ma  
faute :  
*Vous estes coutumier de recevoir tousiours  
Les pauures affligez qui vers vous ont recours :  
I'esleue iusqu'au Ciel mes yeux & ma pensee  
Esperant bien de voir ma priere exaufee :  
Ayez doncques esgard à mon entiere foy,  
Desliez moy Seigneur, Seigneur desliez moy  
Du reproche honteux qui bourelle ma vie,  
Ou me l'ostez du tout. Las ie n'eus onc enuie  
D'acointer aucun homme. Vn si villain peché  
N'a iamais mon Esprit ny mon corps entaché :  
Vous le sçauiez, mon Dieu, que je suis chaste & pure,  
Que i'ay l'ame devote & le corps sans souillure.  
I'ay bien pris des maris, mais en me mariant*

*Je craignois vostre nom, l'honorant & priant :  
Peut-estre que pour eux ie n'estois assez digne,  
Ou peut-estre qu'aussi vostre bonté diuine  
Me reseruoit pour autre, & que ceux-là n'estoient  
Dignes de m'espouser & ne me meritoient.  
Seigneur, vostre conseil n'est pas en la puissance  
D'aucun homme mortel, ny en sa connoissance :  
Mais quiconque vous ayme & qui tient pour certain  
Que vous estes de tous le grand Dieu souuerain,  
Il pense que sa vie est par vous esprouuée  
Et la veut corriger, afin qu'ell' soit trouvée  
Plus digne de l'honneur, qu'il s'atend receuoir  
En vous obeissant & faisant son deuoir.  
S'il est troublé d'ennuy, de douleur, & de peine,  
Vostre douce bonté en repos le rameine :  
Et s'il est corrompu par vn mauvais effect,  
Vous demandant pardon ce pardon luy est faict ;  
Car vous ne prenez point de plaisir à nous nuire,  
Mais vous faites sur tous vostre soleil reluire :  
Après que l'on a veu esclerer & greller,  
Vous calmez la tempeste & r'asserenez l'air ;  
Après vn triste pleur qui arosé la face  
Vous essuyez nos yeux, nous recevant à grace.  
O grand Dieu d'Israel, les Siecles aduenir  
Puissest vostre Sainct nom deuotement benir !*

### Scène sixiesme

*RAGUEL, SARRA.*

**RAGUEL.**

**M** *A fille, qu'avez-vous ? Que vous estes pensive !  
Quoy, vous pleurez toujours ?*

**SARRA.**

*Las faut-il que ie viue  
Endurant tant de morts, Mon pere, s'il vous plaiſt  
Laissez-moy plaindre seule.*

**RAGUEL.**

*Et dites-moy que c'est,  
Quel nouveau desplaiſir vous eſpoint le courage :  
Voulez vous conſommer voſtre fleurissant age  
A lamenter ſans fin ?*

**SARRA.**

*Mon travail ſoucieux  
Quand ie ne dirois mot paroïſtroit en mes yeux ;  
On dit que le ſilence eſt vn discret meſſage,  
Qui ſans rien prononcer ſe peut lire au viſage.*

**RAGUEL.**

*Bien ie vous laiſſe donc deuant noſtre parent,  
Ie ne veus pas monſtrer mon deuil tant apparent :  
Mais la pauure Sarra comme elle eſt devenue !  
Ores elle eſt ſans epoux, ores elle eſt eſmue :  
Ie vais trouver ſa mere & luy diray comment  
Elle change couleur cent fois en vn moment.*

**SARRA SEULE.**

*Ha ! mon Dieu, que ie ſens vn' aspre maladie  
Qui par les yeux aymez de ce jeune Tobie  
Se coulant dans les miens, m'empoïſonne le cueur.*

*De ses gentils propos l'agreable douceur  
A desrobé du tout ma liberté premiere,  
Et mis en son pouvoir mon ame prisonniere.  
Mais ie ne veus pourtant luy demander secours,  
Craignant de voir finir sa vie & mes amours.  
Las i'ay eu sept maris dont la forte allegresse  
N'a peu forcer la mort, elle a esté mestraïsse  
De leur ieune printemps, & vn esprit maudit  
Les a l'vn apres l'autre estoufez dans mon lit.  
O douleur, o regret, las que ma triste vie  
Est par divers malheurs incessamment fuiiue :  
Ie ne puis maintenant ma douleur secourir,  
Priray-ie mon cousin qu'il s'en vienne mourir ?  
Dois-ie bruler tousiours sans descouurir ma flame ?  
Dois-ie faire mourir celuy qui tient mon ame ?  
Faut-il donc tant souffrir & ne le dire pas ?  
Faut-il mener aussi mon amy au trespas ?  
Ah mon Dieu, meurs plustost Sarra, que d'estre cause  
De la mort de celuy ou ta vie est enclofe.*

### Scène septiesme

*RAGUEL, ANNE, AZARIE, TOBIE, SARRA.*

#### **RAGUEL.**

*Or voilà que i'ay ouy ma femme, & ie ne sçay  
Si c'est un nouveau mal dont elle fait essay :  
Mais n'avez-vous point veu la façon debonnaire  
De mon Neveu Tobie, en parlant de son pere ?*

#### **ANNE.**

*Ouy, i'ay bien aperceu qu'il pleuroit tendrement.*

**RAGUEL.**

*Que l'on doit esperer vn humain traitement  
De ce jeune garçon ! or pleust à Dieu, m'amie  
Que ma fille Sarra eut espoufé Tobie,  
Qu'il fust avecque nous pour nostre aide & secours,  
Qu'il deust fermer nos yeuz à la fin de nos jours.*

**ANNE.**

*Mon Dieu que dites-vous ! Ce seroit grand dommage  
Que cest honneste fils mourust en si ieune age :  
Vous sçavez bien (Monsieur) comment les sept maris  
De la pauvre Sarra font tous morts & peris.*

**RAGUEL.**

*Peut-estre cetuy-ci, qui est nostre plus proche,  
Vient pour nous deliurer de ce villain reproche ;  
Peut-estre le Seigneur l'a fait venir à nous,  
Pour estre de Sarra perpetuel espous.*

**ANNE.**

*Et que vous me donnez vne douce esperance !*

**RAGUEL.**

*Je voy dans ce ieune homme vn'humble contenance,  
Un regard adouci, un geste gracieux :  
Je connois bien aussi qu'il est deuotieux,  
Et qui le nom de Dieu parfaitement adore,  
Cetuy-là est vraiment tref digne qu'on l'honore.*

**ANNE.**

*Nostre fille avec luy seroit en grand repos.*

**RAGUEL.**

*M'amie, le voici, il faut changer propos.*

**AZARIE.**

*L'excellente beauté de vostre fille unique,  
Sa vertu, sa douceur, & sa grace pudique  
Ont si bien enlassé le cueur de cetuy-ci,  
Que si vous ne prenez souci de son souci  
Vous le verrez bien tost à la fin de sa vie.  
Le lignage & sur tout la pitié vous conuie  
De le tenir pour vostre, il vous veut obeir.*

**RAGUEL.**

*Je l'ayme comm'un fils & ne le veux trahir,  
Ma fille en esprouvant sept Nopces miserables  
Me fait avoir grand peur d'en reuoir de semblables.*

**AZARIE.**

*Monsieur, ne craignez point, les maris de Sarra  
Sont tous morts l'ayant eüe, & cet autre mourra  
Si vous ne luy donnez. Vaut-il pas mieux qu'il meure  
Avec elle content, que mourir dès ceste heure,  
Aussi bien vous est-il envoyé du Seigneur ?  
Lequel n'a point voulu qu'un autre eust le bonheur  
De iouir d'une femme & si chaste & si belle :  
Car tous ceux qui l'avoient n'estoient pas dignes d'elle,  
Mais cestuy-ci craint Dieu, il est predestiné  
Pour espouser Sarra, dès avant qu'il fust né.*

**RAGUEL.**

*Je desire bien voir un mari à ma fille,  
Mais ie crains de le perdre & que la mort le pille.*

**AZARIE.**

*Je vous puis assurer qu'il viura fort long temps  
Avec elle, & sera pere de beaux enfans.*

**TOBIE.**

*Si le doux souvenir de la premiere flame,  
Qui Iadis vous brula, vous tient encore en l'ame :  
Aumoins monsieur pensez ce que je puis souffrir,  
Et receuez vn fils que ie vous viens ofrir :  
Si vous gardez aussi l'amour de vostre race  
Ayez pitié de moy qui vous demande grace :  
L'ayme tant vostre fille & avec tel deuoir,  
Que de viure sans elle, il n'est en mon pouvoir.*

**RAGUEL.**

*Tu l'auras (mon amy) si elle en est contente.  
Qu'en dites-vous ma femme ?*

**ANNE.**

*Elle est obeissante,  
Elle fera tousiours tout ce qu'il vous plaira.*

**RAGUEL.**

*Allons parler à elle & voir qu'elle en dira.  
Ma fille, vous sçavez combien vous m'estes chere,  
Vous connoissez aussi l'amour de vostre mere,  
Nous n'auons iamais eu autre plus grand desir  
Que de vous procurer & profit & plaisir :  
Nous vous donnons mari ; vn heureux mariage  
Est plus digne de vous que ce piteux veufuage.  
Vous auez tant pleuré la mort de vos maris,  
Ores il faut changer vos tristes pleurs en ris,*

*Vous aurez un espoux de vostre parentage,  
Beau, gracieux, & dous, ieune, gaillard, & sage :  
Le voulez-vous pas bien ?*

**SARRA.**

*Je veus ce qui vous plaist,  
Mon pere, mais ie crains.*

**ANNE.**

*Ha ie sçay bien que c'est,  
Sarra, ne craignez point, nous leur venons de dire :  
Mais pourtât mon Neueu vous ayme & vous desfire,  
Et puis ce ieune fils qui est avecques luy  
Promet de le garder & de mal & d'ennuy.*

**SARRA.**

*Dieu veuille qu'ainfi soit.*

**RAGUEL.**

*Aprochez-vous m'amie,  
Ça donnez-moy la main, venez, que ie vous lie  
D'vn neu perpetuel.*

**TOBIE.**

*He ie suis tant lié  
Mefmes auparavant que d'estre marié :  
De ses crépez cheueux une blonde cordelle  
Lie & ferre mon cueur pour tout iamais à elle ;  
Mais nonobstant cela, ie luy iure la foy  
De l'honorer tousiours & l'aimer plus que moy.*

**SARRA.**

*Je vous promets la foy que vos graces demandent,  
Comme Dieu, les vertus, & les loix le commandent.*

**RAGUEL.**

*Le grand Dieu eternel vous face prosperer,  
Vous donnant tout le mieux que l'on puisse esperer.*

**ANNE.**

*Je requiers ses bontez ; que voz belles ieunesses  
Demeurent seur apuy de nos foibles vieilleses.*

**CHŒUR.**

*Il n'est rien plus honorable  
Qu'une chaste affection ;  
Il n'est rien plus agreable  
Qu'une douce passion.*

*Il n'est rien qui plus attire  
Que de se voir estimé ;  
O que c'est vn doux martire  
Que d'aymer & d'estre aymé !*

*Il n'est point de plus grand aise  
Qu'estre ferré d'un beau Neu :  
Il n'est rien qui tant nous plaise  
Que de bruler d'un doux feu.*

*Il faut avoir bonne vüe  
Premier qu'un tel feu toucher,  
Et non pas à l'impourueue  
De ses flames approcher.*

*Il faut d'une amour pudique  
Aimer les chastes beautez,  
Non pas d'un vouloir lubrique  
En chercher les priuautez.*

*Voyez l'impudique flame  
De sept amans que voicy,  
Qui les priue de leur femme,  
D'amour & de vie auffi.*

*Et puis voyez ce Tobie  
Qui d'un cueur religieux,  
Deuotement sacrifie  
Au souuerain Dieu des dieux.*

*En aymant d'un amour sage  
La fille de Raguel,  
Il gaigne son mariage  
Et rend grace à l'Eternel.*

## PLAINTE DU VIEIL TOBIE

ET DE SA FEMME, SUR L'ABSENCE DE LEUR FILS.

**TOBIE.**

**M** AINTENANT que mon fils fait si longue demeure,  
Anne, ma chere sœur, je repense à toute heure  
Ou que Gabel soit mort, qui nous deuoit l'argent,  
Ou que mon pauvre fils, malade & indigent,  
Ne pouvant recouurer la somme qui m'est due,  
Se plaint de la rigueur que ie luy ay tenüe  
De l'enuoyer quasi malgré luy hors d'icy :  
Las mon Dieu que fais-tu, mon fils, mon cher souci,

*Retourne à moy bientôt, si tu as quelque enuie  
De soulager vn peu ma languissante vie.*

**ANNE.**

*Mon amy, croyez-moy qu'on ne doit hasarder  
Ce que l'on ayme tant, il le faut bien garder :  
Vous auez eu grand tort, pour si petite somme,  
De mettre en ce danger la vie d'un tel homme :  
Helas mon cher enfant, lumiere de mes yeux,  
Que nous avons esté de toy mal curieux !  
Sont ce de tes bienfaits les dignes recompenses  
Que de t'auoir chassé dehors de nos présences ?  
Las nous t'avons causé tant de mal & d'ennuy !  
Et tu es de nous deux le baston et l'apuy :  
Tu es nostre bon-heur, nostre plaisir, nostre aise,  
Et sans toy nous n'auons aucun bien qui nous plaise  
Nous n'auons autre espoir de la posterité  
Qu'en toy nostre seul fils, & t'auons irrité !  
En toy nostre seul fils, nous auons toutes choses,  
En l'ame de toy seul trois ames sont encloses,  
Et nous t'auons chassé ! ah Dieu quel creue cueur !*

**TOBIE.**

*Las m'amie, pour Dieu donnez-vous passience,  
Ne vous troublez point tant, vivez en esperance  
Que nostre fils est sain, et que dans peu de tens  
Il reuiendra icy pour nous rendre contens,  
Nous en sçaurons bientôt quelque bonne nouvelle,  
Car l'homme qui le guide est accort & fidelle.*

**LE CONGE QUE PRENNENT**

**TOBIE ET SARRA DE RAGUEL ET DE SA FEMME.**

**RAGUEL.**

**S** 'IL te plaist, mon amy, i'enuoiray messager  
Pour consoler ton pere & pour  
l'encourager

*De suporter vn peu l'ennuy de ton absence :  
Car peut-estre qu'icy tu es mieux qu'il ne pense,  
Ie luy despescheray vn homme dès demain,  
Pour luy faire sçavoir que tu es vif & sain.*

**TOBIE.**

*Vous estes pour iamais mon Seigneur & mon maistre,  
C'est vous à qui ie suis & à qui ie veus estre :  
Mais vous plaise monsieur, de me prester à moy  
Pour soulager mon pere, ainsi comme ie doy :  
Helas ie sçay combien le pauvre homme desire  
Que ie retourne à luy, ie sçay bien qu'il soupire ;  
Estant absent de moy il m'appelle à secours,  
Il ne fait que nombrer les heures & les iours  
Que ie l'ay delaiissay avec ma triste mere,  
Accompagné d'ennuy, de regret & misere.*

**RAGUEL.**

*Nous ne pouuons donc plus icy te retenir ?*

**TOBIE.**

*Non, mais i'auray tousiours de vous le souvenir.*

**RAGUEL.**

*Le saint de nostre Dieu heureusement vous maine,  
Vivez mes chers enfans sans douleur & sans peine,*

*Soyez vers vos parens en tout bien ordonnez,  
Puisse-je voir de vous de beaux enfans bien nez  
Sur la fin de mes iours. Adieu vous dis ma fille,  
Gouvernez prudemment toute vostre famille,  
Aimez vostre mari, reuez les parens,  
Montrez tousiours en vous les signes aparens  
D'une femme de bien. Adieu mon fils Tobie.*

**SARRA.**

*Adieu doncque mon pere.*

**RAGUEL.**

*Adieu, Sarra m'amie.*

**SARRA.**

*Ma mere ie m'en vais, & m'en allant d'icy  
L'emporte la douleur, la peine, & le souci.  
Mil & mille regrets ores me font la guerre.  
Helas i'ay si grand deuil de laisser nostre terre :  
Je regrette cet air qui m'a semblé tant doux,  
I'ay regret en mon pere & par surtout en vous,  
Je regrette le temps de ma petite enfance,  
Que vous monstriez d'avoir vne ferme assurance  
De m'esleuer vn iour, en quelque haut degré,  
Comme digne Rameau de ce Tige sacré.  
Cela m'est advenu : car vous m'avez pourueüe  
De mari & de bien, mais vous perdant de veüe,  
Je pers tout mon tresor, & vous laissez mon cueur  
Pour vous porter amour, reuerence, & honneur.  
Je prends congé de vous, he mon Dieu ie me pafme  
Dans vostre sein aimé.*

**ANNE.**

*Tu me derobe l'ame.  
O ma chere Sarra, comment pourray-ie donc  
Sans toy passer le temps si penible & si long ?  
Ha ma fille mon cueur, & que pourray-ie faire,  
Absente de tes yeux qui me fouloient tant plaire ?*

**RAGUEL.**

*Ma femme, laissez-la, il luy faut arracher :  
Sarra retirez-vous.*

**ANNE.**

*Quel bien me fera cher  
Si ie ne te voy plus ? ô ma douce lumiere !*

**LA SERVANTE.**

*Mon Dieu, qui veit iamais si desolée mere,  
Las ma dame, aidez-vous de vous-mefme au besoin :  
Le Seigneur Dieu prendra de vostre fille soin.*

**ANNE.**

*O face, cler miroer de la sainte nature,  
Qui pourrois illustrer une prison obscure !  
O fsprit enrichi des ornemens des Cieux !  
O ris tant agreable ! ô propos gracieux !  
O chaste, sage, douce, & Angelique grace !  
Qui par tes doux attrais si doucement enlace :  
Las que mes iours sans toy seront briefs & mauuais !*

**LA SERVANTE.**

*Que ne puis-ie aleger de cet ennuyeux fais  
Vostre esprit affligé, ma dame ie vous prie,*

*Pensez que vostre fille estant tres acomplie  
A trouué un mari digne de ses valleurs,  
Qui la peut garantir de cent mille malheurs  
Coutumiers d'affaillir la femme miserable,  
Si quelque homme prudent ne luy est secourable.  
Vous la verrez bien tost, selon vostre desir,  
Mere de beaux enfans. Car tel est le plaisir  
Du grand Dieu d'Israël qui veut que ceste race  
Multiplie en la terre & au ciel prenne place.*

Fin de la Tragicomedie de Tobie.

## A CHARITE.

**C**harite l'an se change & vous ne changez pas,  
La terre s'enuieillist & puis se renouvelle :  
Mais vous estes mon cœur d'une essence  
immortelle,

Qui ne craint les éfors du temps ny du trespas.

Le ciel se mire en vous, & ce iuste compas  
Qui fait mouuoir, sans fin sa puissance eternelle,  
Regle les mouuements de vostre ame tant belle  
Liee à vostre corps par un gracieux las.

Quand ie voy les attraits de votre bonne grace,  
Quand ie voy la douceur de vostre belle face,  
Ie dis à mon esprit : rendez grace à mes yeux :

Quand i'entends discourir vostre bouche vermeille,  
Ie dis à mon esprit : rendez grace à l'oreille,  
Rendez grace à l'amour, à Charite & aux cieux.

Soit la nuict, soit le jour, soit le vespre, ou l'Aurore,  
Ie suis tousiours veillant, & mon cueur amoureux  
Rauï par vos attraits chastement rigoureux,  
Poste vers vos beautez, qu'il reuere & honore  
Deuot, humilié : le cueur qui vous adore  
Vous demande merci tristement langoureux.  
N'esprouuant qu'un refus, le pauure malheureux  
S'en retourne vers moy, qui le refuse encore :

Las ou iray-ie done, dit-il en soupirant ?  
Tu me chaffe, ell' me fuit lors se desesperant,  
Priué de la faueur où ses pensers aspirent,  
Il se iette en vn feu, & cherche de guerir  
Par sa mort tant de morts, mais il ne peut mourir :  
Car la mort ne vient point à ceux qui la desirent.

*Allons mon pauvre cœur bien loin de la Cité  
Dedans quelque desert, fuyons la compaignie  
De nos plus chers amis, cherchons la Tirannie  
Des Ours, Tygres, Lyons pleins d'inhumanité :*

*L'Olme, le Chesne, l'Able en ce lieu escarté  
Pourront seuls tesmoigner ta misere infinie :  
Le bel Astre du ciel donnant lumiere & vie,  
N'y lance point les rais de sa viue clarté.*

*Laiſſons le grand Palais & le braue Theatre  
A ceux qui n'ont point veu leur esperance abbatre :  
Aux enfans bien heureux, aux peres fortunez.*

*Vallon, Grote, Forest, Rocher, Antre efroyable  
S'accorderont du tout à l'estat miserable,  
De nous, qui de l'esperoir sommes abandonnez.*

*Tournez vos yeux sur moy, ie vous suply madame,  
Regardez par pitié vostre humble seruiteur,  
De vos regards aymez l'agreable splendeur  
Pouſſe hors de mon sein la fleche qui m'entame.*

*Après que de vos yeux la violente flame  
A brulé sans merci mon ame & mon cœur :  
Il fort de vos regards vn fleuve de douceur  
Qui guerit promptement & mon cœur & mon ame.*

*Pour Dieu regardez moy, maistresse, vos regards  
Illuſtrent mes penſers : leurs doux flambeaux espars  
Conduiſent en repos ma pauvre ame esgarée.*

*Qui peut voir sans plaisir la grace de vos yeux,  
Il peut voir sans clarté la grand voute des cieux :  
Et peut voir sans vn corps vn' ombre ſeparee.*

*Ne me regardez point, ie vous suply madame,  
Deſtournez de vos yeux la trop viue splendeur :  
Quand vous me regardez leur violente ardeur  
S'écoulant par les miens me brule dedans l'ame,*

*Ne me regardez point, ah mon Dieu ie me paſme,  
Ie ne ſçaurois ſouffrir la grace & la douceur*

*De vos yenx trahiffans, qui defrobent mon cœur  
Pour le sacrifier en l'amoureuse flame.*

*Ne me regardez point, maistresse, vos regards  
Me font autant de feus, me font autant de dars :  
Qui peut voir sans mourir telle flame esclancée,  
Celuy voit sans flechir le soleil radieux,  
Il voit sans admirer la grand voute des cieus,  
Et peut enclorre Dieu de l'humaine penſee.*

## CHANSON.

**S**OUZ un Laurier Triomfant  
Amour regarde la belle  
Puis fermant l'une &  
l'autre aisle  
Il l'a suit comme vn enfant.  
Il repose dans son fein.  
Et ioüe en sa tresse blonde  
Frisotee comme l'onde  
Qui coule du petit clein.  
Il regarde par ses yeux,  
Parle & respond par sa bouche,  
Par ses mains les cueurs il touche  
N'espargnant hommes ni Dieux.  
Quand il s'en vient entre nous,  
Un soub-ris luy sert d'escorte :  
Mais qui n'ouuroit sa porte  
Le voyant si humble & doux ?  
Ha Dieu quelle trahison.  
Souz vne fraude tant douce !  
Je crains beaucoup qu'il me pouffe  
Hors de ma propre maison.

*Adieu iardin plaisant, doux obiet de ma veüe :  
Le prends humble congé de l'email de vos fleurs,  
De vos petis Zephirs, de vos douces odeurs,  
De vostre ombrage frais, de vostre herbe menüe.  
Arbres aymez du ciel, qui voisinez la nue  
Vous auez escouté mes chansons & mes pleurs,  
Tefmoins de mes plaisirs, tefmoins de mes douleurs :  
Le vous rends les mercis de la grace receüe  
Hostesse des rochers, belle & gentille Echo,  
Qui auez rechanté Charite & Sincero.  
Dedans ce beau jardin, si quelqu'un vous incite,  
O Nymphé pour vous faire & chanter & parler :  
Reffonnez s'il vous plaist ces deux noms dedans l'air.  
Charite & Sincero, Sincero & Charite.*

FIN.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- LeDeuxiemeTexte
- Lara Ourin
- Marinej
- Yland
- FreeCorp
- Juliette Baudrier
- Loriepyt
- Cecilia Nunes Braz
- Leflaneur19
- Ledèa
- Zindi.m
- Cantons-de-l'Est

- Epistemon78
- ArchiCurieuse
- PaulineFaugère
- AzamAliza
- Acélan
- Clothilde Foucault
- Axelleguyon
- Anna-Elodie
- \*j\*jac
- MargauxMB
- Mathildegelis
- Antybul
- Seudo
- Anneupem
- Toto256
- Ostrea
- Yann
- Dudenw
- Sicarov
- Pyb
- Consulnico
- TptBot

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)